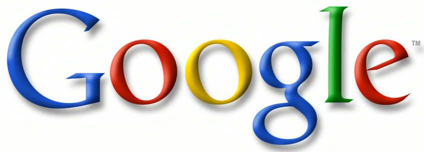


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

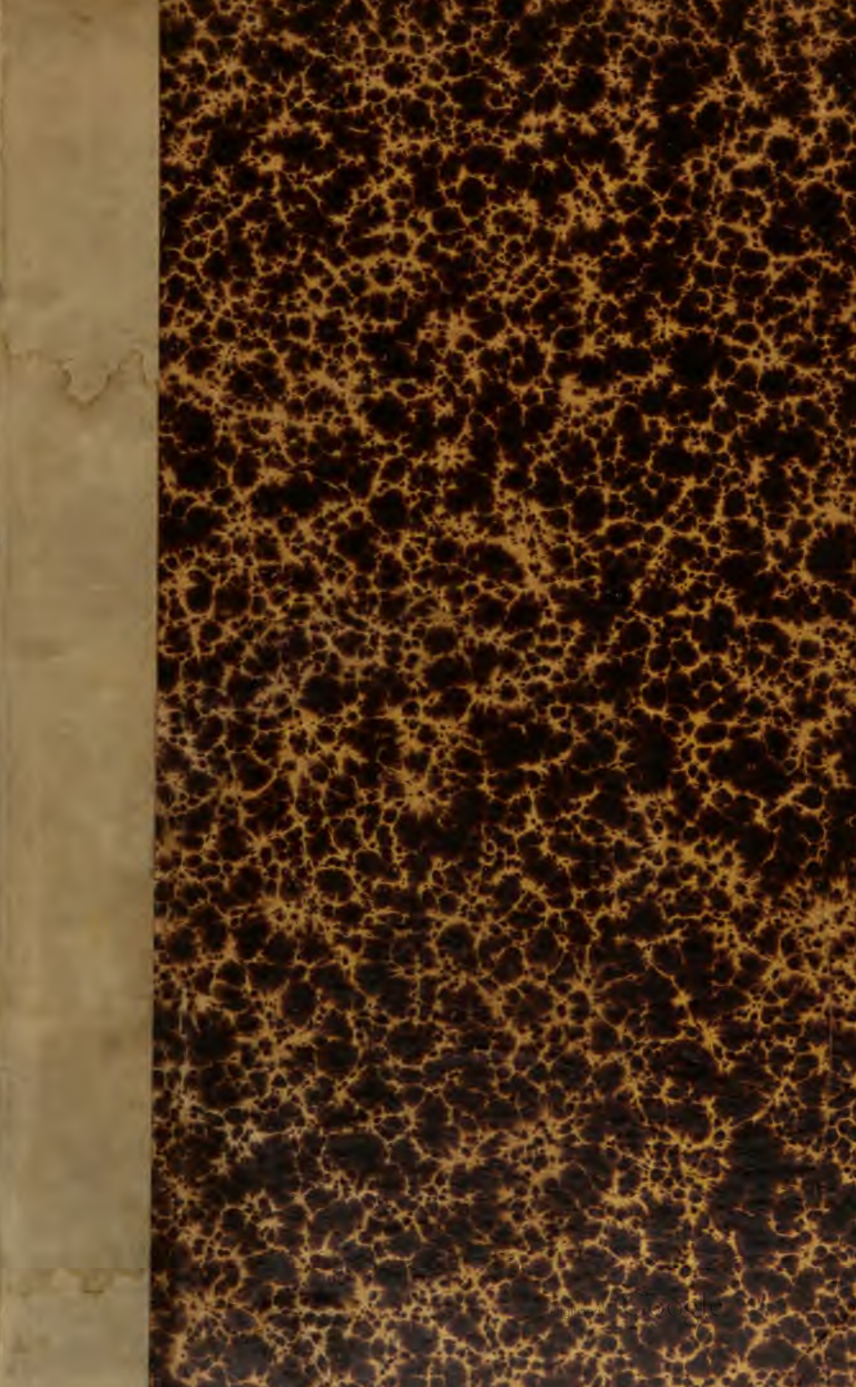
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`


Digitized by Google




Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE FOND DE GIBOYER

Digitized by Google

Paris. — Typ. de P.-A. Bourdier et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

LE FOND

DE

GIBOYER

DIALOGUE

AVEC PROLOGUE ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

PAR

LOUIS VEUILLOT

TROISIÈME ÉDITION

A
1030 C

PARIS
GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, LIBRAIRES
4, RUE CASSETTE

1863

Tous droits réservés.



Digitized by Google

Digitized by Google

PROLOGUE

J'avais presque un engagement de silence envers Giboyer, et voici que je lui consacre deux cent soixante et quelques pages. J'ai besoin de fournir des explications là-dessus. Je les donne bien volontiers; seulement, contre mon goût et contre mon intérêt, je suis forcé de les donner un peu longues. J'ai affaire à des lois qui se contrarient. La loi littéraire m'ordonne d'être bref; la loi politique veut que je remplisse deux cent soixante-dix pages de ce format, pas une de moins, ou que je

Digitized by Google

subisse le timbre. Le timbre m'inspire une véritable aversion; j'ai préféré l'inconvénient d'une apparente prolixité. Si la loi, dans sa prévoyance, avait fixé le nombre de lettres que doit contenir un écrit non timbré, je me serais tu probablement. Elle a, Dieu merci, négligé ce détail, et j'ai pu m'arranger avec mon habile imprimeur pour occuper la dimension réglementaire sans noyer trop la pensée. Nous nous sommes donné de belles marges, nous avons multiplié les *blancs*, enfin nous sommes arrivés à peu près. Il ne restait que quarante-sept pages absolument vides.

Quoique je me trouve excusable d'aimer mieux vendre au public du papier blanc que du timbré, il faut pourtant couvrir ces pages de quelque figure de raison. Ce sera l'objet de cette préface. J'essayerai de la rendre intéressante par la peinture d'une souffrance trop peu connue, la souffrance de l'homme qui veut

Digitized by Google

faire un doigt de politique et qui hait le papier timbré. Je dirai ensuite quelles raisons, plus fortes que les dispositions où je m'étais trouvé d'abord, m'ont décidé à élever la voix.

Je vais au-devant d'une objection. Giboyer fait, à bouche que veux-tu, de la politique et de l'économie sociale, qui sont par excellence les deux choses à timbrer; cependant il paraît à nos yeux dans un complet affranchissement de l'aunage légal et des pompons du timbre. On peut dire que l'on ne voit pas pourquoi moi, si proche parent de Déodat, si malmené de Giboyer, je n'aurais point les mêmes priviléges pour défendre Déodat et rétorquer Giboyer? — Je ne le vois pas non plus, mais je sens que ce n'est pas la même chose. Les régulateurs de la lice ne regardent point du même œil Giboyer et Déodat. Il y a un suspect, c'est Déodat. L'on ne m'ôtera pas de l'esprit que le te-

Digitized by Google

nant de Déodat fait bien de prendre deux précautions pour une. Qu'il s'emmaillotte de papier blanc, puisqu'il s'est prévenu contre cette figure du timbre dont Giboyer a gaillardement affranchi son écu d'or! — Le timbre représente une belle femme à l'antique, armée d'une balance.

—

C'est vraiment une cruelle chose que ce timbre! Je viens d'en prendre, à l'occasion d'une biographie de Pie IX dont j'ai désiré quelques exemplaires en grand papier. Sur chaque feuille d'impression in-8°, deux affreux cachets, l'un de cinq centimes, l'autre d'un centime et demi; deux maculatures d'encre grasse, chacune de la dimension d'un gros sou, plaquées au milieu du texte; deux coups de poing en plein visage! Et souvent l'employé du timbre, ne trouvant pas son tatouage assez visible, s'y reprend par deux et trois

Digitized by Google

fois, semblable à l'Auvergnat courroucé et vainqueur qui se fait un plaisir de poser des *noirs* sur le visage de sa victime.

Assurément, je n'élève pas l'audace de mes vœux jusqu'à réclamer l'exemption du timbre pour les écrits qui friseraient la politique ou la matière inconnue que l'on appelle « l'économie sociale. » L'État doit tirer un petit bénéfice des maniaques qui veulent toucher à ces choses supérieures, souvent sans en être priés. Mais pourquoi deux cachets, et si larges, et si pâteux, et sur toutes les feuilles? En sorte qu'un écrit de huit feuilles peut être maculé au moins seize fois! Dans le temps que l'on timbrait les hommes, l'employé se contentait de deux petites lettres, et sur une seule épaule. Cela suffisait, même pour les travaux forcés à perpétuité. — (Dans ce temps-là aussi, les hommes attachés au pilori en étaient quittes pour une seule représentation.) — Je voudrais être aca-

Digitized by Google

démicien en faveur : je solliciterais au profit de la littérature politique le retour à cet usage de l'ancienne barbarie. Un seul petit timbre, à l'encre rouge ou bleue, dans une couronne impériale bien dessinée, appliqué sur une seule page, que nous serions heureux ! On payerait ce qu'il faut, mais l'on aurait l'illusion de ne pas traîner le boulet. Pour cette seule mitigation, j'échangerais de bon cœur tous les avantages de la loi sur la propriété littéraire. Je ne saurais dire combien l'aspect du timbre actuel est propre à décourager un homme qui se propose d'écrire, et je n'imagine pas ce que l'on pourrait inventer de mieux quand même il s'agirait de dégoûter du métier.

Dans ma détresse, j'ai rêvé d'appeler à César. Un jour, certain pauvre poëte, malade, et qui croyait que sa mauvaise santé l'empêchait seule de vendre ses vers à bon prix, considérant que l'Em-

Digitized by Google

pereur cultive les lettres, eut l'idée de s'adresser à Lui comme confrère. Il demanda non à l'Empereur (il se croyait fier), mais à l'homme de lettres couronné, d'assister un homme de lettres affamé. Cette audace réussit, et l'infirme reçut plus de napoléons que les libraires ne lui avaient jamais donné de centimes. Il cessa même de faire des vers; un bienfait n'est jamais perdu. Je considère que l'Empereur est encore plus publiciste qu'homme de lettres proprement dit. C'est, ou du moins ce fut mon métier; je suis publiciste honoraire. A ce titre, ne pourrais-je pas invoquer aussi quelque lointaine confraternité pour obtenir que la clémence et la puissance impériales, nécessaires toutes deux, nous délivrassent enfin de cette figure du timbre, qui n'épargne rien, sauf un peu quelquefois M. de la Guéronnière? — Sire, un seul timbre d'une forme gracieuse, et dans un seul endroit! Les

Digitized by Google

publicistes et les imprimeurs seront très-soulagés. — Et comme les employés se dépiteront certainement d'avoir moins de papier à avilir, il conviendrait aussi que l'employé convaincu d'avoir frappé plus de coups qu'il ne faut fût livré aux académiciens qui font des pièces de théâtre, pour être perpétuellement diffamé dans tout l'empire, sans pouvoir jamais se défendre que sur papier timbré.

—

Cet allégement, s'il était obtenu, laisserait encore bien assez de soucis à l'écrivain politique qui ne prendra pas le périlleux parti de se délayer en un volume, éloignant ainsi lui-même la foule des lecteurs, par le seul prix et le seul aspect de son ouvrage.

J'ai lu dans la préface de Giboyer que l'on peut honorablement m'insulter jusque sur le théâtre, parce que je suis très-

Digitized by Google

bien armé pour me défendre ; et des amis de Giboyer ont insinué que si je n'ai à ma disposition ni la langue des comédiens ni la verge du journaliste, il me reste la brochure.

Cette idée a été particulièrement soutenue par M. Taxile Delord, écrivain libéral, du genre plaisant. Je me persuade qu'en ce moment-là M. Delord voulait être sérieux et parlait de bonne foi ; mais, je le vois trop, ce libre penseur ne s'est jamais proposé de rien écrire qui pût tant soit peu sortir du parc politique où le procureur impérial cantonne la libre pensée, et il n'a pas même imaginé qu'il pût un jour se trouver tenté à déplaire.

M. Delord est connu, dit le Dictionnaire Vapereau, « par la verve comique et la « portée de ses articles, par l'élégance et « la correction de son style. » Belles qualités, s'il connaissait le malheur ! Il ne le connaît pas. Il appartient à l'heureuse

Digitized by Google

cohorte où l'on voit les Limayrac, les Dréolle, les Guéroult, les Sarcey, les Furpille, les Castille et tant d'autres, qui peuvent mettre tous les jours plume au vent pour soutenir les bonnes doctrines gouvernementales ou faire prévaloir leurs vues en politique, littérature, religion, morale, etc. On m'a fait un sort différent! Ce que M. Delord trouve tous les jours si simple et si facile, m'est plus que malaisé. Je suis un publiciste marron ; je n'ai que tout juste la faculté de rôder de temps en temps autour des choses que M. Delord touche et tripote à sa fantaisie; je ne peux les aborder que bien enveloppé d'une triple et quadruple camisole de papier timbré, lourde à porter, qui assourdit la voix et embarrasse le geste.

Heureux charivariste, la direction de la presse le regarde d'un œil fort doux. Elle ne s'inquiète guère de la portée de ses articles, lorsqu'il l'a dissimulée sous une

Digitized by Google

couche de « verve comique » suffisante pour faire rire Vapereau. Sa flèche part quand il veut, va frapper où il veut. Il tire au Christ, il tire aux prêtres, il tire aux réligieuses, il tire aux vaincus, aux blessés, aux morts : tout est bien ! Pour Vapereau c'est élégant, pour l'administration c'est correct. Moi, qui ne cherche point de tels adversaires, je n'ai point ces priviléges du citoyen français. Quand même je me distinguerais par la verve comique, on ne me laisserait pas faire même un charivari.

Si je veux écrire quelque chose, si je me décide enfin à ramasser le gant de Giboyer, — hélas ! quel gant ! — il faut premièrement que cela prenne la dimension d'une brochure et que je me décide à demander à chacun de mes auditeurs cinquante centimes au moins. Il faut ensuite que je me soumette à la censure du libraire-éditeur, exposé à l'amende si l'on

Digitized by Google

me fait un procès. Il faut ensuite que je passe sous la râpe de l'imprimeur, car un procès que je perdrais pourrait lui faire perdre son brevet. Il faut ensuite que j'aille au parquet du procureur impérial, sonner la cloche qui avertit ce magistrat qu'un homme suspect se dispose à prendre la parole; c'est ce que l'on appelle le dépôt. Je dépose une épreuve complète, *ne varietur*. Je la dépose pour vingt-quatre heures. Le procureur impérial a tout le temps de lire à la loupe, de voir si mes phrases passent aux innombrables tourniquets du Code, des lois qui complètent le Code, des règlements qui complètent les lois, de la jurisprudence qui complète les règlements, des interprétations qui complètent la jurisprudence. Pendant ce temps-là, je peux imprimer.

J'imprime, et j'ignore si j'adresse ma pensée au public, ou si tout simplement

Digitized by Google

je gâte du papier timbré. Car tout n'est pas fini, et bien au contraire!

Le temps du dépôt expiré, une heure, une minute après la mise en vente, le délit est constaté, si les tourniquets dont je viens de parler ont fait supposer qu'il y a dans ma brochure un délit.

Le commissaire apparaît chez l'imprimeur, chez le brocheur, chez l'éditeur, saisit tout, porte tout au greffe, et me voilà en démêlé avec la justice; et non-seulement moi, mais ces deux innocents qui avaient intérêt à se montrer censeurs sévères et qui ne s'y sont pas épargnés. Enquêtes, comparutions, instructions. J'ai une chance: la chambre des mises en accusation, après quinze jours, après un mois, peut déclarer qu'il n'y a pas lieu de poursuivre, et aussitôt on me rend mon écrit.... un peu défloré, et par le temps qui s'est écoulé et par le brevet d'innocence qu'il vient d'obtenir.

Digitized by Google

Mais s'il *y a lieu*, alors, procès, réquisitoire, plaidoiries sans publicité, sentence très-publique, suppression du corps de délit, amende, prison pour l'auteur, pour l'imprimeur, pour l'éditeur.

Voilà, monsieur l'écrivain démocratique et plaisant, à quelles conditions il me reste la brochure, et comment je suis « si bien armé pour me défendre. »

Je ne me plains pas d'être mal armé, et je ne feindrai point d'avouer que je me confierais volontiers à mes armes, surtout par la connaissance que j'ai des vôtres... Seulement on m'a lié au moins un bras ; et vous me faites tous l'honneur de n'en paraître pas assez fâchés.

—

Mais écartons ces funèbres images d'amende et de prison, cortége inséparable de toute idée de brochure politique un peu sérieuse et acérée. J'ai su être assez pru-

Digitized by Google

dent, on a voulu être assez clément, ma brochure passe, circule et n'est point priée d'entrer au greffe. Je n'en suis pas plus avancé. Je reste livré aux morsures, aux intoxications de cent adversaires naturels ou officieux, d'autant plus implacables qu'on leur a donné des raisons meilleures, et qui savent tous admirablement s'y prendre pour tourner de travers ce que l'on a pu dire de plus clair et de plus sensé.

Il y en a qui vous jouent des tours impayables.

J'ai publié, il y a deux ans, une brochure intitulée *Waterloo*. On m'accusa de cent sottises. Les uns prétendirent que j'applaudissais au désastre de la France, les autres que je canonisais Napoléon, plusieurs que je voulais ranimer les bûchers de l'Inquisition et que je déployais toutes les fureurs de Tartufe démasqué. Un Giboyer anonyme fit mieux. Je ne sais comment, par un art qu'ils ont

Digitized by Google

dans leur cour des miracles, il s'était procuré une copie de mon travail, et il en fit paraître une réfutation sous le même titre, avant d'avoir eu légalement le temps de le lire. Il me pillait avec audace; ce qu'il m'avait pris faisait bien un tiers de son libelle, et le reste était employé à me lapider, sans seulement me laisser entrevoir le motif de sa fureur.

Enfin, jamais je ne fus mieux disloqué, contourné, retourné, qu'à l'occasion de cette brochure, et nul moyen de donner une explication. A quoi bon d'ailleurs? Il faut toujours finir par ne point répondre. Muni d'un journal, on a raison même de l'impudence; on finit par faire taire même Giboyer. Il ne faut que de la persévérance, et on le contraint de passer à un autre sujet.

Quoi qu'en ait dit M. Troplong, qui a beaucoup vanté la puissance de cet engin, la brochure n'est plus une arme. Le ci-

Digitized by Google

toyen qui n'a que le droit de brochure pour défendre sa cause ou sa personne contre la presse quotidienne, est un homme que la police et les incendiaires laisseraient libre d'aller chercher de l'eau sur ses épaules à plusieurs journées de sa maison en feu. Quand il accourt avec son verre d'eau, il trouve des ruines, des *faits accomplis*. Il n'y a que M. de la Guéronnière anonyme qui se puisse flatter de réunir instantanément cent mille lecteurs et d'arrêter ainsi l'événement en marche, ou de retourner l'opinion faite. M. de la Guéronnière lui-même, mais dévoilé, ne le pourrait pas.

Et ce n'est pas tout : cette brochure qui vient tard, qui se vend cher, qui n'aura pour lecteurs que des amis d'opinion, isolés même lorsqu'ils sont nombreux, il faut encore qu'elle parle bas : elle est censurée !

Jusqu'à ces derniers temps, n'ayant jamais songé à renverser l'État, et très-opposé à cette manie de la liberté moderne,



uniquement occupé de proposer des vérités que je crois utiles à tout le monde, j'avais écrit en liberté. Si je rencontrais quelque censure, je pouvais la discuter, l'accepter, passer outre, risquer même de heurter la loi. Il n'en va plus ainsi. Sans être devenu séditieux, sans respecter moins ce que j'ai toujours respecté, je me trouve en présence d'une censure préventive, non voulue par la loi, effarée, méticuleuse, toute-puissante : la censure de l'imprimeur. L'imprimeur n'exerce son industrie qu'en vertu d'un brevet qui peut lui être retiré : il craint une condamnation, il peut craindre même d'être mal noté.

J'ignore si l'imprimeur me demandera quelques ratures, mais je peux dire que déjà je lui ai beaucoup accordé. En écrivant j'ai sous les yeux ce spectre inquiet. Il doute d'une pensée, il s'épouvante d'un mot, il flaire des allusions, il sait que la presse irrépréhensible est garnie de fu-

Digitized by Google

rets pleins de zèle, capables de démontrer que les virgules sont des armes prohibées. Je me retiens, je prends soin de ne rien écrire qui puisse alarmer l'imprimeur, ou que M. Limayrac puisse dénoncer ; j'efface, j'effleure en courant les petites vérités, j'évite les grandes, et je donne au public une platitude. Alors les bons limiers de la presse irrépréhensible, étalant cette platitude, proclament que je suis libre, que même j'use témérairement de ma liberté.

Candide auteur de Giboyer, et vous M. Delord son jovial compère, en vérité la brochure est de peu de ressource aux mains d'un simple particulier! Que Vos Honneurs n'insultent plus les pauvres gens qui ne peuvent faire que des brochures...

—

La vraie arme, l'arme de précision, c'est le journal. Il s'occupe du fait chaud et vi-

Digitized by Google

vant, il commente le document de la veille et du jour, il dit le mot de la charade politique avant qu'elle soit jouée, il allume le gaz partout où la nuit artificielle porte ses ombres. Le journal est immédiatement lu par des milliers d'amis et d'adversaires ; il fortifie les uns, il embarrasse les autres et les contraint à se démasquer ; il a quelque chance d'instruire la bonne foi ignorante. L'imprimeur du journal n'est point timide comme l'imprimeur de la brochure. Craignant moins la responsabilité judiciaire, il prend ce qu'on lui donne. Sans doute, à l'heure qu'il est, même dans le journal, l'écrivain rencontre bien des entraves. Il joue gros jeu ; mais enfin, il peut jouer, il peut faire son va-tout. Le soldat n'ignore pas qu'il risque d'être tué raide : il accepte à ce prix la chance d'enlever la position.

J'ai vingt-cinq ou trente ans de journalisme. Je n'ai jamais désiré pour la presse une liberté absolue et déréglée. Un temps

Digitized by Google

fut où la presse avait cette liberté-là. Je l'ai combattue, et je le tiens à honneur, sans faire difficulté d'avouer que, même alors, à travers tous ses excès, la presse était à la fois moins vile et moins dangereuse qu'aujourd'hui. Je ne crois pas que la liberté absolue de la presse soit indispensable à la liberté d'opinion. Des lois, même dures ; des freins, même rigoureux, sont nécessaires. La probité s'y soumet et se fait encore entendre ; la sottise et la sédition seules en sont gênées. Sous Louis-Philippe, malgré les lois de septembre, dans les premières années du régime impérial, malgré l'arbitraire des avertissements, les opinions ont dit ce qu'elles avaient à dire ; et cette législation, appliquée par des magistrats, au lieu de l'être par des employés, procurerait aux opinions une liberté suffisante, sans rien diminuer de la sécurité de l'État. Quant à ceux qui ont besoin d'un *journal de la canaille*, comme on en

Digitized by Google

publiait sous la république, la société a besoin de ne les pas satisfaire ; et d'ailleurs, on peut s'en convaincre, ils ne sont jamais absolument frustrés.

Mais il faut voir les choses comme elles sont. En un temps de publicité si vaste, lorsqu'il y a d'un côté tant de feuilles incomparablement complaisantes et, à cause de leur complaisance même, incomparablement hardies ; lorsqu'on ajoute, toujours du même côté, les complaisances et les hardiesses du théâtre, et qu'on ne laisse de l'autre côté qu'un petit nombre de journaux perpétuellement effrayés, alors LA LIBERTÉ DES OPINIONS N'EXISTE PAS. Pour rétablir l'équilibre entre des forces si démesurement disproportionnées, c'est trop peu de chose, ce n'est rien que la faculté de publier de temps en temps des brochures toujours tardives, toujours coûteuses, toujours timides.

J'ose croire que je ne suis pas un ci-

Digitized by Google

toyen moins digne de penser et de faire connaître ma pensée que M. Havin, par exemple, ou M. Guéroult; je ne crains pas qu'on m'accuse ni surtout qu'on me soupçonne de moins de sincérité; on ne prétendra pas que j'ai moins le droit de défendre mon opinion. Tous mes papiers sont en règle. Cependant je prie que l'on compare la liberté dont je jouis avec celle qui est assurée aux écrivains que je viens de nommer et à leurs délégués.

—

J'ai essayé de faire comprendre l'iniquité de ce partage. Convaincu de l'impuissance de la brochure, et trouvant les journaux où je pourrais écrire non moins convaincus des inconvénients de ma collaboration, j'ai sollicité l'autorisation nécessaire pour fonder un journal. Avec une autorisation et deux cent mille francs à

Digitized by Google

mettre en hasard, on peut, sauf avertissements, dire à peu près ce que l'on pense tous les matins, contredire M. de la Bédollière et même combattre Giboyer.

J'exposai à M. de Persigny, ministre de l'intérieur, mon dessein de me renfermer strictement dans les limites que ses circulaires avaient fixées et que je crois d'ailleurs avoir toujours observées. En effet, je n'ai jamais été accusé de méconnaître les droits constitutionnels de l'Empereur, et je ne suis pas ennemi en principe du suffrage universel, quoique je puisse à l'occasion, comme tout le monde, contester sur la manière de s'en servir.

S'il suffisait d'être écouté avec patience, je n'aurais plus de vœux à former. Après deux longs entretiens, non-seulement je me trouvai personnellement satisfait de l'accueil du Ministre, mais encore je n'étais pas tout à fait sans espoir. Cet espoir aug-

Digitized by Google

menta lorsque j'appris qu'un écrivain qui pétitionnait en même temps que moi, M. Nefftzer (ancien employé de la *Presse*), avait son autorisation en poche. Au bout d'un mois d'attente, je reçus une lettre de refus dont la forme au moins m'étonna. — On ne me reconnaissait pas ce fonds de douceur et cet esprit conciliant qui paraissent maintenant nécessaires pour écrire un journal.

J'accusai reception, sans proposer des objections superflues. Il n'y a rien à objecter contre la toute-puissance, et il m'appartenait seulement de marquer que je ne reconnaissais pas bien mes idées dans le bref résumé qui m'en était fait. S'il avait été convenable de discuter, j'aurais observé qu'en promettant de ne transgresser ni la Constitution ni les circulaires ministérielles, j'avais cru prendre tous les engagements qu'on peut demander à un citoyen libre, contre lequel on

Digitized by Google

a d'ailleurs les avertissements officieux et officiels, les procès, la suspension et enfin la suppression. Mais il faut offrir encore un esprit de *conciliation* dont les lois ne parlent pas et dont le gouvernement reste seul appréciateur.

Cette condition surérogatoire me montrait le sort de M. Nefftzer moins digne d'envie que je ne l'avais cru. Faible consolation !

Telle est, du moins en ce qui me concerne, la vérité sur la situation aisée et généreuse que l'initiative du pouvoir aurait faite à la presse ; et c'est ce qui me réduit à écrire un volume de deux cent soixante-dix pages pour combattre une pièce de théâtre où les doctrines les plus anti-sociales sont professées et pratiquées, et dans laquelle, en outre, je suis attaqué d'une manière qui prouve que l'esprit de conciliation, requis pour être autorisé à publier un journal, n'est pas exigé des

Digitized by Google

gens de la maison qui veulent faire débiter en public des diffamations dialoguées.

—

Il est temps de dire comment j'ai été amené à composer cet écrit.

Pour mon compte personnel, dans le Giboyer, j'ai toujours tenu l'Auteur entièrement quitte. Je ne saurais me ranger parmi ceux qui le trouvent tout à fait plein d'esprit, et ce qu'il en a ne me semble pas fin. A mon avis, il est de la classe des gens qui s'enferrent. Il s'est enferré sur mon chapitre. Assurément, il se proposait bien de me blesser, et l'aveu qu'il en fait, pour se couvrir contre d'autres adversaires, dépasse envers lui-même tous les châtiments, comme envers moi toutes les réparations; mais c'est son injure surtout qui est gauche. S'il est impossible de mieux montrer l'intention d'insulter quelqu'un, il est impossible aussi de mieux manquer

Digitized by Google

un mauvais coup. Je me suis arrêté à démontrer sa maladresse. J'espère qu'il s'en amusera en homme du métier; je désirerais qu'en homme raisonnable, il se promît de ne point recommencer. Son dessein, innocent par l'exécution, était au fond répréhensible. On ne se permet point de ces choses-là, particulièrement quand il faut de toute nécessité que de plus puissants vous les permettent. Et quel succès d'estime publique ou quel assouvissement privé pouvait-il en attendre? Dénué du sens qui l'eût averti que semblable brutalité contre un adversaire enchaîné révolterait même les indifférents, ou résolu de me blesser à tout prix, ne devait-il pas prévoir que ses flèches s'émousseraient misérablement sur la cuirasse de dédain que m'a faite l'habitude? Son venin, si soigneusement élaboré, n'est pas cependant d'une qualité supérieure à celui des moustiques de la petite presse; vingt an-

Digitized by Google

nées d'avant-postes, sous un drapeau non moins injurié qu'adoré, m'ont su rendre insensible à de plus âcres poisons. Depuis longtemps je possède l'antidote de Mithridate.

J'ai donc reçu ce dernier paquet d'une âme tranquille, *et comme accoutumée à de pareils présents*. D'aussi terribles adversaires, Pélerin, Gaboriau, Paul Féval, et quantité de dames de plume, et le gentilhomme De Pène, et Martin (d'Oisy), et d'autres Martins, et mille de cette catégorie m'ont offert et m'offrent encore tous les jours tout cela; et d'autres, hélas! d'une catégorie infiniment supérieure, m'ont offert tout autant et même davantage. Giboyer vient tard. Qu'il aille en paix avec Paul Féval, Pélerin et Gaboriau! La seule circonstance nouvelle et un peu dure, c'est l'intrusion de certains particuliers qui m'ont défendu et qui n'en avaient pas le droit; mais je sais que Giboyer ne se

Digitized by Google

proposait pas de me susciter des vengeurs: qu'il aille en paix avec le gentilhomme De Pène, Martin (d'Oisy), et les autres Martins! Je ne hais point ma destinée. J'ai l'agrément de n'être point Voltaire et d'avoir mes Patouillets. Soit dit sans dénigrer le vrai Patouillet, fort honnête homme et que j'honore.

Enfin, certainement, au fond de l'âme, j'ai vu avec plaisir que l'Auteur de Giboyer n'aurait pas cru faire assez de mal à la cause dont j'ai été le serviteur, s'il ne frappait d'abord et plus furieusement sur moi, tout enterré que je suis. L'hommage est sensible. J'en suis touché d'autant plus que cet auteur, je crois, ne me devait personnellement rien.

Je veux, par réciprocité, le laver d'un tort qu'il se donne gratuitement dans sa préface. Il parle de « représailles, » comme s'il fallait attribuer son mauvais procédé au mauvais sentiment de la vengeance, et

Digitized by Google

que la *coltellata* exécutée par ses comédiens fût la rétribution de quelque ancien coup de sifflet; mais j'interroge en vain mes souvenirs, il me semble bien ne l'avoir jamais ce qui s'appelle sifflé.

Il est vrai que la rancune enragée est le trait le plus fréquent des mœurs littéraires. Le vent du sifflet, même faible et doux, conserve la dangereuse propriété d'allumer des fureurs inextinguibles dans le cœur des écrivains. Les rêveurs, les docteurs, les railleurs, les réformateurs, ceux qui passent prophètes, tous enfin sont exposés à cette combustion. Quelquefois il n'en paraît rien, le feu couve; quelquefois ce terrible feu paraît éteint, il vit ardent sous la cendre des années; à la moindre occasion il éclate, et le bitume coule. L'ennemi qui reçoit soudain ce flot de bile incandescente, se demande pourquoi. Il ne se souvient pas qu'il a souri ou bâillé. J'ai fait cette expérience maintes

Digitized by Google

fois, je la fais tous les jours. Je suis perpétuellement grignoté dans les journaux du Brabant par un modiste incapable d'autre chose : il se soulage ainsi d'une engelure qui lui vint aux mains sous la république, à la suite d'une remarque froide de l'*Univers*. La remarque n'était pas de moi, mais elle était de mon frère : depuis lors, ce modiste est acharné à ma perte. On trouve autour des librairies à bon marché une muse noblement affamée de travailler pour les bons principes, et qui excelle à les moucheter de fautes de français : elle délaisse sa machine à coudre, elle dépense son pauvre argent pour me décocher des placards exaspérés, parce qu'il m'est échappé du temps de Louis-Philippe, quand nous étions encore verts, une épigramme, non contre elle, l'innocente! mais contre les dames qui écrivent en mauvais garçons. Elle a juré qu'elle vengerait son sexe!

Digitized by Google

J'en connais cent autres, également affolés de griefs aussi graves, et que je n'espère pas attendrir jamais. Je sais trop que ces sentiments mesquins peuvent agiter même de grands esprits, et les lions qui veillent aux portes de l'Institut n'en défendent pas toujours nos dieux ! Mais quant à l'Auteur de *Giboyer,* je n'y vois nul motif.

Avant qu'il eût fait ce chef-d'œuvre, je doute que j'aie prononcé son nom. Jusqu'alors il n'existait pas pour les hommes qui s'occupent des idées. C'était un poëte comique, couronné pour quelque chose de vertueux, immatriculé parmi les immortels pour quelque chose de plus plaisant ; il courait comme cent autres, tantôt seul, tantôt couplé, son petit gibier de bruit; il faisait son petit dégât dans les mœurs, ses petites prises de gloire; il était de l'Académie, il n'était pas quelqu'un pour moi. J'ignorais absolument qu'il y eût un au-

Digitized by Google

teur de *Gabrielle*, et en quoi *Gabrielle* se distingue de *Camélia*.

Il y a plus : pendant quelque temps, j'aurais pu voir, sinon sa personne, du moins son ombre, sur la route que je suivais. N'a-t-il pas fonctionné dans quelque bureau de censure? un endroit couvert, où l'on gênait la circulation des mauvais livres, je veux dire des ouvrages contraires aux bonnes mœurs, et surtout à la bonne politique? En ce temps-là, au grand jour, — à mes frais, — je combattais les patrons libres et armés des pauvres hères qui tombaient dans les filets silencieux du futur panégyriste de la tribu Giboyer. Quel trait de comédie sociale! Le Rhadamanthe littéraire, le juge des enfers, auteur lui-même de plusieurs décolletages, avait dédié son coup d'essai à la mémoire de l'auteur de *Monsieur Botte!* Mais je passais sur ces anomalies. Je respectais comme tout le monde, autant

Digitized by Google

que je le pouvais, les gens de lettres de l'État.

Ainsi, mon ancien et très-lointain compagnon de guerre contre les démocrates, qu'il appelait les *Barbares*, ne travaille pas aujourd'hui contre moi pour son propre compte. Il est mandataire. De qui? Je le voudrais bien savoir, et je l'ignore à peu près. S'est-il chargé des intérêts de la morale publique? Mais il est auteur de Giboyer, sans compter le reste. Je n'ai rien de tel dans mon bagage. Prétend-il exercer ses justes « représailles » au nom des légitimistes et des orléanistes que j'ai combattus quelquefois; au nom de certains impérialistes qui m'ont accusé aussi d'avoir trop tôt accepté l'empire? C'est son cas plus que le mien, et il oublie que ces légitimistes, ces orléanistes et ces certains impérialistes constituent, à son avis, les trois grandes fractions de ce parti clérical, contre lequel il dirige son instrument. Se

Digitized by Google

fait-il enfin le vengeur des républicains et des démocrates? Mais je ne suis que leur contradicteur, et il fut leur bâillon.

Je ne serais pas surpris qu'avec la désinvolture d'oubli et l'irréflexion des poëtes, notre auteur ne se fût laissé souffler par quelque Giboyer parvenu, ennemi de la société régulière, où il ne voit pas de situation assez vaste pour son orgueil ni assez commode pour ses vices, et qui trouve plus à propos de la détruire que de s'y faire une place d'homme de bien. Il y a des Giboyers de tout grade, la plupart fort bas, quelques-uns voisins des astres. Mais cette recherche est inutile, et je prétendais seulement démontrer que mon adversaire n'a pu vouloir se venger. Il m'attaque pour raison de service, ou d'amitié, ou simplement pour se faire la main. Car Giboyer peut n'être qu'un commencement.

Quoi qu'il en soit, *le Fils de Giboyer* ne

Digitized by Google

m'inspira d'abord aucun désir de le combattre, ni pour mon compte ni pour le compte de la société, plus injuriée et plus diffamée que moi. Cela me parut un médiocre ouvrage, surfait par les colères autant que par les applaudissements, et destiné à tomber sans ressource après quelque mauvais bruit.

Le bruit ne cessant pas, je voulus m'en rendre compte et chercher quelle cause pouvait ameuter tant de vacarme autour de presque rien. J'étudiais par curiosité pure. Je ne voyais nulle apparence de pouvoir utiliser mes réflexions, presque toujours mêlées de cette couleur politique incommode pour un Français qui veut écrire.

Néanmoins, j'étais tenté. La tentation, longtemps écartée par la perspective du papier timbré, reparaissait, pressait davantage à mesure que les journaux et les lettres m'apportaient le récit des aventures

Digitized by Google

de Giboyer dans les départements. Il y avait des détails, des mystères qui m'étonnaient. Je comprenais très-bien que l'appât du gain décidât les directeurs de théâtre à faire jouer la pièce partout où ils pouvaient compter sur un certain nombre de soirées : ces entrepreneurs ne sont chargés d'aucun des intérêts du bon ordre. Je m'expliquais aussi, jusqu'à certain point, l'intervention de l'administration et de la force publique pendant le jeu, pour maintenir une certaine paix entre les spectateurs caressés qui voulaient applaudir et les spectateurs offensés qui croient encore au droit de siffler. Mais ce que je trouvais bizarre, c'était la constance inébranlable des directeurs dans plusieurs villes où l'évidente majorité du public les assurait d'une chute comparable à celle de *Gaëtana ;* et ce qui me semblait mystérieux, c'était la complaisance avec laquelle l'administration favorisait,

Digitized by Google

provoquait même ce divertissement, presque partout régulièrement commencé, continué et terminé par un chaud échange de coups de poings. Chaud échange, non pas libre échange! L'applaudissement passe en franchise, mais le sifflet est frappé d'un temps de violon. Droit protecteur pour la production giboyère!

Giboyer serait-il un personnage politique en mission?

Devant ce point d'interrogation, le « drôle, » comme l'appelle Malakoff, le « chenapan, » comme il se qualifie lui-même, prenait une tournure considérable. Sans cesser d'être puissamment ridicule, la prétention de l'Auteur, qui dit avoir fait une comédie *sociale*, cessait de ne mériter que la risée. On pouvait utilement considérer de près la matière *sociale* qu'il a mise en œuvre et dont le public reçoit de telles distributions.

Mes dernières hésitations furent em-

Digitized by Google

portées par une apparition de M. Francisque Sarcey.

—

M. Francisque Sarcey est un virtuose de la libre pensée, un des brillants de l'École normale, un des conquérants de la terre. Il a senti Giboyer, le messie Giboyer, et il a tressailli d'allégresse, sans aucune fausse pudeur. C'est bien le Giboyer qu'il avait rêvé! Et comme il entendait dire que pourtant la pièce manquait de distinction, il fit cette belle réponse : « On vous en « donnera de la distinction, lorsqu'il s'a« git de sauver la démocratie en péril! »

Je ne néglige jamais un morceau de M. Francisque Sarcey. Aucun procédé ne me saurait donner plus juste le niveau intellectuel et littéraire de la presse démocratique.

M. Francisque Sarcey m'apparut où je ne le cherchais point, dans un petit jour-

Digitized by Google

nal parisien intitulé le *Courrier artistique*. C'est là que me fut révélée clairement la haute destination politique et sociale de Giboyer, par une confidence de M. Francisque Sarcey à « son cher Martinet. » Je me décore de cette page que nul autre n'aurait pu écrire; — et quoique l'exorde soit étranger à mon sujet, je ne le passerais pas pour toute la gloire d'un premier ministre du roi de Piémont.

« Vous le voulez, mon cher Martinet, voilà
« qui est dit; je *causerai théâtre et livres* avec
« *votre* public. Si je l'ennuie, que la faute en
« retombe sur vous, *je m'en lave les mains!* »

Je plains ceux qui ne goûteraient point cette prose et cette pose!

M. Francisque Sarcey continue :

« *Le Fils de Giboyer* est parti pour son tour
« de France; il n'y a si mince bourgade où l'on
« ne se prépare à le jouer aujourd'hui (il veut

Digitized by Google

« dire demain). Des troupes nomades vont le
« colporter de ville en ville, *à travers les dépar-*
« *tements;* il passera des chefs-lieux aux sous-
« préfectures, et de là *jusqu'aux simples cantons;*
« applaudi partout en dépit d'impuissantes ca-
« bales. »

Le dieu poursuivant sa carrière, etc.

Parmi les monstres barbares qui repoussent la lumière, M. Francisque Sarcey ne craint pas de signaler quelques préfets, et même il les raille. Oh que Giboyer est fort! Je ne copie qu'en tremblant ces audaces, et MM. les préfets voudront bien croire que je les vénère tous :

« Quelques préfets ont interdit la pièce. On
« cite entre autres celui de Lille. Il a craint pour
« ses administrés. *C'est que les Flamands ont la*
« *tête chaude, savez-vous?* Il ne faut pas les laisser
« jouer avec les armes à feu. M. le préfet devrait
« encore, pour faire *et achever* son œuvre, établir
« un cordon sanitaire autour de ce département

Digitized by Google

« si inflammable, proscrire l'*ouvrage de chez* les
« libraires, et défendre même qu'on en parle.
« Tout Lillois convaincu d'être allé à Paris et d'y
« avoir vu *le Fils de Giboyer*, ne pourrait rentrer
« chez lui qu'après avoir purgé sa quarantaine.
« On visiterait ses bagages à la douane, et si l'on
« saisisait la brochure dans ses *malles*, on la ren-
« verrait dans ces lieux pestiférés où elle ne peut
« plus faire de MAL. »

C'est ce qui s'appelle, en style Giboyer, crever d'esprit. Non, Sarcey, vous n'ennuyez pas le public!

Ne vous lavez pas les mains [1].

—

Ainsi, il n'y a plus de doute, Giboyer remplit une mission. Il est le Pierre l'Hermite d'une croisade au profit du nouveau principe social incarné en lui. Des *troupes*

[1] J'emprunte cette réflexion à la *Revue du monde catholique*, et je m'associe à l'approbation qu'elle exprime.

Digitized by Google

nomades sont destinées à cet apostolat qui va pénétrer dans les moindres bourgades « à travers les départements, » avec le concours des préfets — et au besoin malgré leur opposition.

Sous la Restauration, il y eut de célèbres missions données par diverses associations de prêtres catholiques. Voici que la démocratie imite cet exemple. Mais quel meilleur motif, et avec quel perfectionnement!

Les missionnaires catholiques, sectateurs du principe ancien, enseignaient aux populations le catéchisme, assez négligé depuis 1789. Ils tâchaient d'apprendre à chaque auditeur ses devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers lui-même ; — ils parlaient de la vie présente et de la vie future, des travaux d'ici-bas, des peines et des récompenses de l'éternité ; — ils disaient que l'âme est libre et immortelle, qu'elle a un juge divin et que devant ce juge tous les hommes sont égaux. Tout

Digitized by Google

cela paraissait fou et horrible. Il existe un restant de vieux libéraux qui en frémissent encore. Quel outrage à la civilisation! Quel défi à l'esprit moderne! L'esprit moderne reprochait aux missions catholiques de troubler l'ordre, de fausser les consciences, de répandre la discorde, de propager les ténèbres...

Giboyer, alors, lisait Pigault-Lebrun et soupirait après la lumière. Voilà Giboyer missionnaire à son tour.

Il me paraît décidément intéressant d'aller au fond du missionnaire Giboyer.

C'est le but de ce petit ouvrage. J'y rapporte beaucoup de paroles qui ont été dites à propos de Giboyer, dans un monde que l'Auteur a prétendu peindre, mais dont il ignore tellement les mœurs, les pensées et la langue, qu'on peut douter s'il l'a seulement entrevu. Ce monde a été longtemps appelé *le monde*; il est modestement la

Digitized by Google

bonne compagnie. On y a des opinions éclairées, des principes assurés, des croyances que toutes les défaites rendent plus inébranlables et plus sacrées. On y est pacifique, mais non pas sceptique. On discerne, on s'indigne et l'on reste debout; on est fier d'avoir bien vécu, on se propose de bien mourir.

Retirés la plupart ou écartés des labeurs et des affaires, les hommes de ce monde qui n'est plus du tout *le monde*, regardent et jugent leurs vainqueurs. Dédaignés en apparence, ils font néanmoins justice de beaucoup de causes encore triomphantes pour un temps. L'Auteur de Giboyer fréquente visiblement ailleurs. Il a écrit sous la dictée d'une imagination grossière échauffée par des rapports de subalternes ou de bannis. Il a fait des caricatures, j'ai montré les visages.....

L'imprimeur m'avertit que j'ai enfin

Digitized by Google

rempli ce qui nous restait de papier blanc. Le timbre est esquivé, sans que j'aie besoin pour lui échapper de passer en Cochinchine ou au Mexique. Je m'arrête et je délivre le lecteur.

Mardi gras 1863.

Digitized by Google

Digitized by Google

ARGUMENT

Une courte analyse du *Fils de Giboyer* est nécessaire pour l'intelligence du dialogue qui va suivre. La voici :

Le marquis d'Auberive, mauvais sujet plus que septuagénaire, l'un des chefs du parti légitimiste et catholique, s'occupe d'organiser le parti *clérical*, lequel est composé de légitimistes, d'orléanistes et d'impérialistes, « unis dans la haine ou la peur de la démocratie. » Il forme en même temps trois projets qui se rattachent à son plan politique. Premièrement, il veut donner un

Digitized by Google

mari à mademoiselle Fernande Maréchal, fille d'un député clérical-voltairien, imbécile et riche, dont il prétend avoir séduit la première femme, de qui cette Fernande est née. Deuxièmement, il veut donner un rédacteur en chef au principal journal clérical, son journal à lui, pour remplacer Déodat qui vient de mourir. Troisièmement, il veut donner au parti clérical un orateur éclatant, qui débutera par un discours sur la question romaine.

A mademoiselle Maréchal, il destine un parent pauvre, le jeune comte d'Outreville, qu'il tire exprès du Comtat et qui sera son héritier. Au journal, il destine l'illustre Giboyer, actuellement employé aux pompes funèbres et au théâtre de Lyon. A la tribune, il destine Maréchal, père imaginaire de Fernande. Giboyer lui fera ses discours, qui seront payés à part.

Le marquis septuagénaire se moque de tout, de ses amis vivants, de ses maîtresses défuntes, de son parti politique, de son parti religieux et

Digitized by Google

même du bonheur et de l'honneur de sa fille; car dès qu'il a vu le mari dont il prétend la munir, il le déclare sot et lâche, et ce détail ne l'empêche nullement de persévérer. Dans la pensée de l'auteur, le marquis d'Auberive est la personnification de la noblesse ancienne : c'est l'ombre qui fait resplendir la noblesse nouvelle, personnifiée en Giboyer, franc chenapan, mais plein d'aspirations sublimes, savant, éloquent, dévoué, en un mot, démocrate, et l'ancêtre de l'avenir.

Malheureusement pour les plans du marquis d'Auberive, Giboyer a un fils pseudonyme, un bâtard charmant et délicieux, né de ses libres amours avec une plieuse de journaux, et qui est aimé de la bâtarde Fernande Maréchal, aussi ravissante que lui. De plus, pour former et gouverner le parti clérical, le marquis se fait assister d'une intrigante nommée la baronne Sophie Pfeffers, et cette dame trouve le comte d'Outreville si précieusement niais qu'elle a résolu d'en faire son mari.

Digitized by Google

La baronne Pfeffers est le pendant féminin du marquis d'Auberive. Elle personnifie les dames de la suprême aristocratie catholique, les patronnesses des œuvres pieuses, les vraies têtes qui, d'après l'auteur, conduisent les intrigues religieuses et politiques du faubourg Saint-Germain. Elle a pour reflet, dans le monde bourgeois, madame Maréchal, femme du député voltairien qui va devenir l'orateur du parti clérical, grâce aux fournitures de Giboyer. Comme sa belle-fille Fernande, madame Maréchal distingue fort le petit Giboyer, mais il la dédaigne.

Ce petit Giboyer, élève de son père inconnu, n'a que de vertueux penchants. Il est le contraste démocratique qui fait ressortir la basse stupidité du comte d'Outreville, rejeton misérable de la vieille noblesse, et élève de M. de Sainte-Agathe, certainement jésuite, quoiqu'on ne le dise pas. Quant au député Maréchal, il représente la bourgeoisie voltairienne et papiste, et peut-être orléaniste et impérialiste. Dans la pièce, c'est le seul personnage à qui ces diverses opinions puissent également convenir.

Digitized by Google

Au fond, cependant, il n'est que démocrate, et j'ignore pourquoi l'auteur l'habille de jaune et le charge de tant de brocards, puisque c'est un des siens. Peut-être a-t-il voulu personnifier le personnage rare et absurde qu'on appelle un député de l'opposition.

L'amour de Fernande Maréchal, fille secrète du principe nouveau, pour le jeune Giboyer, produit patent du même principe, et l'ambition de la baronne Pfeffers, qui a besoin d'être comtesse, déjouent les combinaisons du vieux marquis et renversent tous ses plans. Maréchal, destitué de sa position d'orateur catholique au profit du protestant d'Aigremont, marie sa fille au fils de Giboyer, qui lui fera des discours voltairiens. Giboyer père, à qui ce mariage assure de quoi vivre, se retire de l'infamie cléricale et retourne aux sentiments politiques et religieux qui lui sont naturels. Le journal clérical n'a plus de rédacteur en chef et va se trouver supprimé sans décret. Le comte d'Outreville est déshérité, et de plus il épousera la baronne, double et juste pu-

Digitized by Google

nition d'avoir été élevé par M. de Sainte-Agathe. Le marquis d'Auberive trouvera des héritiers dans la postérité de Giboyer fils. — Et la démocratie, couronnée des fleurs de l'hymen et engraissée des écus de la bourgeoisie et des ducats de l'aristocratie, triomphe sur toute la ligne.

Cette composition est rehaussée d'une courte préface, écrite d'un style singulièrement pesant, incorrect et louche[1]. Le public en a même été étonné, car le dialogue ne manque pas d'aisance et se démène assez lestement. Dans la préface, l'auteur se renie sur différents points. Il explique ou plutôt il avance que sa pièce est *sociale* et non *politique*, que « l'antagonisme du principe ancien et du principe moderne » en est « tout le sujet, » et que son véritable titre serait les *Cléricaux*, « si ce *vocable* (tout politique) était de mise au théâtre. » En un mot, il joue le personnage triplement amusant d'un moraliste qui ne sait pas ce qu'il fait, d'un politique qui ne

[1] On la rapporte aux *Pièces justificatives.*

Digitized by Google

sait pas ce qu'il veut, d'un académicien qui ne sait pas ce qu'il dit. Il n'a rien mis de si vraiment comique dans tout son poëme, où d'ailleurs abondent les odeurs épaisses, les accords faux, le miel de Sardaigne et tout ce qui est marqué de plus propre à gâter un festin d'esprit :

Symphonia discors,
Et crassum unguentum, et Sardo cum melle papaver...

Voilà ce fameux *Fils de Giboyer*, que l'on propose et que même l'on impose à l'admiration de tous les sujets de S. M. I.[1]. Comme œuvre littéraire, personne, sauf le seul Sarcey, ne fait difficulté d'avouer que c'est pauvre; comme œuvre morale, on est généralement d'accord que c'est sordide; comme œuvre politique, il est à peu près reconnu que c'est plat. Mais comme opération financière, peu d'auteurs en ont fait d'aussi heureuses depuis longtemps; et comme travail de désorganisation publique, l'efficacité en est manifeste.

[1] Voyez aux *Pièces justificatives*.

Digitized by Google

On va l'examiner au triple point de vue de la littérature, de la morale et de la politique. On expliquera pourquoi tout ce mesquin, tout ce mauvais et tout ce malhonnête, couronnés d'un si grand succès, ne sont plus indignes d'attention; on essayera particulièrement de découvrir les étranges sources d'où s'épanche une admiration sincère pour des œuvres médiocres et même mauvaises. *Le Fils de Giboyer* est un document de quelque valeur historique; il mérite d'être commenté.

J'ai bien peur de perdre mon temps. Qu'est-ce que la morale peut se flatter aujourd'hui de dire utilement? Et surtout qu'importe à l'heureux père de Giboyer? Tout à l'heure, au milieu de la rue, je me faisais cette question. Je me trouvais au milieu d'un embarras de voitures; les fiacres, les équipages, les tombereaux s'enchevêtraient; il pleuvait, la boue jaillissait sur les trottoirs encombrés. Une dame, richement et noblement vêtue, sortit effrayée de sa calèche accrochée par un omnibus, reçut un nouveau choc, glissa, tomba

Digitized by Google

en plein ruisseau. Tout le monde la vit, et le plaisir fut général. On riait au seuil des boutiques, on riait dans les fiacres, on riait dans l'intérieur et sur le faîte des omnibus. Les gamins huaient, les laquais jubilaient, le cocher qui avait donné le choc exultait; seuls, à peu près, les sergents de ville, enchaînés par le devoir, essayaient de contenir leur bonne humeur. La pauvre dame voulut cacher sa boue et son chagrin dans une boutique; la foule s'y amoncela en étouffant de rire. Je voyais une représentation de Giboyer. A quoi bon protester? Que dire à cette canaille divertie?

N'importe! Je n'ai rien à faire, et il ne manque pas en France de gens inoccupés comme moi. On nous donne Giboyer à regarder pour nous distraire : entrons là dedans, et sifflons autant qu'il est permis.

Donnons-nous le passe-temps de voir si les cochers d'omnibus peuvent rougir.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE FOND
DE GIBOYER

Digitized by Google

INTERLOCUTEURS

LE MARQUIS, ancien ambassadeur, 71 ans.

M. D'AIGREMONT, ancien pair de France, 60 ans.

M. COUTURIER, ancien député, 55 ans.

LE COMTE, soldat pontifical, 25 ans.

MAXIMILIEN, valet de pied du marquis.

Un salon à Paris.

Digitized by Google

LE FOND

DE GIBOYER

LE MARQUIS.

Calmez-vous, neveu. Je l'ai lu, ce foudroyant *Giboyer*. Cela manque de vertu dans tous les sens du mot, y compris « le sens courant. » Ce n'est nullement ce que la chanson de Roland appelle un coup de baron. Il y en a pour deux ou trois mois.

LE COMTE.

Deux ou trois mois de pilori pour les honnêtes gens, mon oncle.

LE MARQUIS.

En fussent-ils toujours quittes à si bon marché,

Digitized by Google

mon neveu? Nous y passons nos jours au pilori! Ne vous souvenez-vous plus d'avoir été hué de toute la jeunesse éclairée du Comtat, pour cause de bonnes mœurs? N'êtes-vous pas un peu flétri comme membre des Conférences de Saint-Vincent de Paul, un peu privé de vos droits civiques comme soldat du Pape? Vous voulez être homme de bien, et vous prétendez que la comédie vous honore!

M. D'AIGREMONT.

Folle jeunesse!

LE MARQUIS.

Mes vieux amis d'Aigremont et Couturier, que voilà, Déodat, madame de Pfeffers, tout ce que je fréquente de braves gens, je n'ai cessé de les voir, et moi avec eux, à un pilori quelconque. Le journal, la caricature, le théâtre vivent de nous. Restez homme de cœur, vous apprendrez à connaître les industries et les justices de Giboyer. C'est lui qui nous siffle, qui ameute le parterre, qui nous marque au fer rouge de son génie... A moins pourtant qu'il ne soit dans nos maisons, comme parasite ou laquais : alors il nous flatte, nous trahit et nous

Digitized by Google

pille. Mais, encore une fois, le Giboyer du jour n'est pas fort et n'ira pas loin.

LE COMTE.

Je crois que vous vous trompez, mon oncle. Vous n'avez pas vu le spectacle, l'insolence de la scène, la rumeur satisfaite du parterre. Je suis sorti indigné et désolé. Indigné, car l'œuvre est inique; désolé, parce que c'est plein d'esprit.

LE MARQUIS.

Passe pour l'indignation. Elle est naturelle à votre âge. Certaines choses ne doivent pas encore vous trouver patient. Mais que l'esprit qui paraît là dedans vous désole, cela me fait de la peine. Il n'y a point d'esprit, ou je ne m'y connais plus.

M. COUTURIER.

Vous vous y connaissez très-bien, monsieur le marquis, et néanmoins il y en a.

LE MARQUIS.

A l'autre! Mon neveu sent sa province, et mon ami Couturier est un de ces sérieux que la grosse bouffonnerie surprend et détend. On les amuse

Digitized by Google

avec des calembours. Vous, Couturier, et ce petit soldat, vous êtes des innocents. Vous vous laissez prendre à la voix mordante du comédien qui fait vibrer des platitudes, à sa grimace qui chatouille le parterre.

COUTURIER.

Peut-être. Dans ma jeunesse, quand je faisais mon ménage, je recevais toujours de la fausse monnaie. Au théâtre, les coups de pied dans le derrière me font toujours rire, je pleure toujours quand l'enfant trouvé reconnaît son père; et j'ai eu pour domestique pendant vingt ans, sous différents noms et sous différents visages, le même coquin, sans le reconnaître jamais qu'après qu'il m'avait volé.

LE MARQUIS.

Ce n'est pas ma faute.

COUTURIER.

Non. Je vous entends encore : Couturier, prenez garde ! Vous confiez vos clefs à maître Laurent, valet du bon monsieur Tartufe. Mais le moyen de reconnaître Laurent, lorsqu'il se présente sous

Digitized by Google

le nom de Dubois? Ah! je confesse mes misères. Comme le disait un de mes anciens amis politiques, je me laisse prendre à toutes les ficelles. Cependant, j'ai remarqué dans Giboyer beaucoup de mots alertes, qui volent au but et s'y enfoncent comme des flèches barbelées.

LE MARQUIS.

Des mots, tout le monde en fait, et tous les auteurs en ramassent. Dans une comédie, je voudrais voir des traits comiques. Ici, il y a des mots, — pas beaucoup! Et de ce peu, plusieurs sont ramassés. Il est ramasseur, votre archer.

D'AIGREMONT.

Retrouveur, marquis. Il prend son bien où il le trouve.

LE MARQUIS.

Alors sa richesse est faite de bien retrouvé. Je sais où il trouve. Une fois par mois, je fais acheter quelques bottes de petits journaux. Vous n'en connaissez qu'un, souvent plus littéraire et plus courageusement sensé que toute la grande presse; j'en connais une demi-douzaine. J'y vois où en est

Digitized by Google

l'esprit des Athéniens. Malgré quelques jets de bonne verve, c'est hideux; cela sent le soulier percé, le rogomme, la honteuse famine et le reste. Votre homme, mon cher Couturier, pèche là dedans. De ce clinquant et de ces odeurs, il étonne la bonne compagnie. Cela monte au nez, cela pique, et l'on dit : C'est très-fort! A l'autre bout du Palais-Royal, ce style ne fait plus merveille; le vaudeville et la farce en abusent. Plusieurs des jolis mots dont vous parlez n'ont point passé devant moi pour la première fois. Je me suis cependant abstenu de les saluer, parce que ce sont de mauvaises connaissances.

D'AIGREMONT.

Allons, marquis, vous me donneriez envie de faire l'avocat du diable! Notre auteur ramasse aussi dans de bons endroits. Il a lu notre ami Déodat. Quand Giboyer révèle sa gloire cachée, il annonce qu'il a fait un livre « beau et vrai, » dont il est fier, qu'il ne signera point par respect pour l'œuvre. Il ajoute : « Si je ne signe pas mon livre, comment voulez-vous que je signe mon fils! » Le mot a été trouvé dans les *Libres Penseurs*, et Giboyer ne le gâte presque pas.

Digitized by Google

Mais même lorsqu'il puise au baquet, tout uniment, comme il filtre et comme il colore! L'angélique Maximilien Giboyer, dégageant son démocratique père de la servitude cléricale, lui dit, en lui mettant la main sur le front : « Je ne veux « plus que tu avilisses le grand esprit qu'il y a là. « — Mon vieil ami, comme tu dois souffrir à vili« pender tes belles idées dans ce *journal d'écre« visses!* Quitte-le, je T'EN supplie, pour que mes« sieurs les membres du comité aient *un pied de « nez* à leur réveil. Quelle joie de leur *souffler* leur « *boxeur!* » Vous avouerez que voilà du délicat, et un joli rhabillage de plusieurs vieilleries.

LE MARQUIS.

Et un vrai style de jeune gentilhomme, aussi distingué par l'expression que par l'élévation des pensées et des sentiments! On s'explique la faveur générale dont le petit Giboyer, fils illégitime d'une plieuse de journaux, est l'objet, non-seulement dans la maison de Maréchal, mais jusque dans le salon aristocratique de la baronne Pfeffers.

COUTURIER.

Voyons, voyons, messieurs, n'accordez-vous

Digitized by Google

rien à notre Aristophane? Car enfin, c'est Aristophane, puisque Paris est Athènes.

LE MARQUIS.

Excellent Aristophane de cette Athènes-là! Scribe en fut le Ménandre, et Ponsard le Sophocle. Nous sommes jolis! Cependant, puisque Aristophane il y a, je reconnais un mérite à notre Aristophane.

COUTURIER.

Bien. Il sied aux vaincus d'être justes. Allons, monsieur le marquis, décrivez-nous le mérite du vainqueur.

LE MARQUIS.

Devinez. Je veux contrôler mes impressions par les vôtres.

COUTURIER.

L'observation?

LE MARQUIS.

Aucunement.

D'AIGREMONT.

L'invention?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Pas du tout.

LE COMTE.

Ma foi! puisque déjà vous lui refusez l'esprit et le style...

LE MARQUIS.

L'esprit, à peu près; le style absolument.

LE COMTE.

Alors vous lui accordez le courage?

LE MARQUIS.

Ah! non, pas cela! pas même l'audace. Vous souvenez-vous de ces chanteurs de police qui déshonoraient la voix humaine et la rue en beuglant des chansons contre Lamoricière?

LE COMTE.

Oui, je m'en souviens.

D'AIGREMONT.

En effet, vous leur avez dû vingt-quatre heures de violon.

Digitized by Google

LE COMTE.

Et vous, monsieur, le souci de me tirer de là, qui ne fut pas petite affaire.

COUTURIER.

Ce fut votre première étape sur le chemin de Castelfidardo; je ne vous plains pas.

LE MARQUIS.

Ni moi, quoiqu'il ait failli n'en pas revenir.

LE COMTE.

Ni moi, mon oncle, quoique je n'y sois pas resté.

LE MARQUIS.

Eh bien, mon enfant, ces rapsodes avinés qui osaient insulter le vieux Africain dans une ville pleine de ses anciens camarades, jadis fière de sa gloire, et naguère sauvée par lui, avaient-ils au moins quelque basse espèce de courage? Nullement. Ils avaient leur effronterie et une permission. Tous ceux qui pouvaient ressentir l'outrage l'ont avalé sans souffler mot.

Digitized by Google

COUTURIER.

Vous ne prétendez pas que ce fut glorieux?

LE MARQUIS.

Je dis que ce fut ainsi. Il fallut la tête brûlée de ce petit fanatique pour concevoir l'illégale pensée d'opprimer un des insulteurs de Lamoricière. L'insulteur cria à la garde; les sergents happèrent le fanatique et le coulèrent au violon. Le cas du giboyant est semblable; il est même plus sûr. Il ne s'en prend qu'à la société, et il a son port d'armes bien en règle. Point de réquisitoire à craindre, point de comédie possible contre lui, nulles représailles. Tout au plus quelques brochures, qui feront encore son affaire en soutenant le bruit. Ainsi, la gloire, l'argent, la sécurité, et par surcroît, je suppose, la paix d'une bonne conscience : voilà un soldat de l'idée que je ne peux voir sous l'aspect des héros.

COUTURIER.

Ce n'est pas comme Molière, comme Beaumarchais.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Si fait, c'est tout de même, moins le génie de Molière et le talent endiablé de Beaumarchais. Molière savait sa cour. Sous prétexte de se prendre aux hypocrites, il diffamait les mécontents. Il s'était presque donné Louis XIV pour collaborateur; il avait Condé pour ardent patron. Louis XIV, en ce temps-là, ne laissait pas d'être un peu fatigué des dévots, qui s'occupaient trop de madame de Montespan. Condé faisait le libre penseur.

COUTURIER.

Ce qui ne prouve pas que tous les libres penseurs sont des héros.

LE MARQUIS.

C'est vous qui le dites. Soumis au roi, l'ancien rebelle s'amusait à taquiner Dieu. Louis, de son côté, traitait volontiers en opposition politique la dévotion outrée qui blâmait les divertissements du prince. Le bon catholique du moment, le catholique « sincère mais indépendant » de 1662 à 1669 devait admettre l'adultère public, comme aujourd'hui il doit désirer l'annexion des États du Pape.

Digitized by Google

Molière fit sa brochure contre les dévots, ce fut *Tartufe*. Il en fit une plus tard directement en faveur de l'annexion, ce fut *Amphitryon*.

COUTURIER.

Curieux rapport entre Molière et un illustre moderne : tous deux victimes de l'annexion anti-conjugale, tous deux annexionnistes déterminés! Beau sujet de comédie... qu'on ne fera pas.

LE MARQUIS.

Molière a beaucoup de rapport avec toutes sortes de gens qui restent fort au-dessous de lui. Personne n'a mieux pratiqué l'art prétendu nouveau de la *réclame*. La préparation de *Tartufe* fut un travail de maître en ce genre. Il en montrait la moitié, il l'essayait dans le monde et à la cour; jamais œuvre en gésine n'a mené pareil bruit. Les dévots criaient, les « dévots de cœur », comme aujourd'hui les honnêtes gens, tandis que les vrais Giboyers se taisent. Molière se disait calomnié, invoquait le roi, invoquait Condé, invoquait le légat du pape, attestait qu'il ne voulait que l'intérêt du ciel. Au fond, il se moquait de tout le monde. « Bien sûr de n'avoir aucun de ses maîtres

Digitized by Google

« contre lui, dit son commentateur Bret, il ne perdait pas courage. » Enfin la pièce fut représentée, et l'auteur se donna le plaisir d'y ajouter une préface, chef-d'œuvre d'esprit et d'hypocrisie impertinente, où il se vante d'avoir rendu le plus grand service à la cause de Dieu, malgré l'aveuglement respectable des vrais dévots qui n'y entendent rien. Il prétend s'appuyer des Pères de l'Église; il cite M. de Corneille et met *Tartufe* sur le même rang que *Polyeucte*. Si du moins aujourd'hui l'on se moquait de nous en si bonne prose! — Hélas! pauvre Molière! pauvre grand artiste, mort sans sacrements, dans une casaque d'histrion! — Son mensonge dure encore. Tartufe, devenu prêtre de la Raison, démontre tous les jours à Orgon devenu penseur, que Scapin fut le plus pieux des apôtres.

COUTURIER.

Un moment, monsieur le marquis! Si cette flèche est pour moi, je la déclare inique. Je me laisse prendre à toutes les ficelles, mais je n'ai jamais cru que les bons négociants qui demandent *Tartufe*, et les bons comédiens qui le jouent, voulussent par là s'encourager à faire leurs Pâques.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Mon cher Couturier, tout l'esprit du monde ne préserve pas les honnêtes gens d'une certaine crédulité; autrement, trop de personnes mourraient de faim. Mais il y a un certain degré de sottise dans la crédulité où ne descendent que les incrédules. C'est là que l'on vénère saint Poquelin, prophète et martyr de la vraie piété.

D'AIGREMONT.

J'avoue que je n'ai jamais admiré le courage de Molière, non plus que sa profondeur comme moraliste. C'est un courtisan très-adroit et un habile observateur des surfaces. Si vous le sondez un peu, vous avez bientôt fait de trouver le tuf. Il se détournait également, là où il voyait que ses maîtres seraient contre lui, et là où la vraie profondeur de l'âme humaine s'ouvrait devant lui.

LE MARQUIS.

Reconnaissons d'ailleurs que l'auteur dramatique, particulièrement dans la comédie, est un personnage essentiellement empêtré. Il a toujours

Digitized by Google

des maîtres à satisfaire, toujours un parterre à traîner. La justice exige qu'on ne lui demande ni tant de vertu ni tant de philosophie.

LE COMTE.

Cependant, Messieurs, Beaumarchais? Si vous me dites que ce fut un garnement, je ne me révolterai pas. On a écrit pour le réhabiliter deux gros volumes, très-amusants, qui lui font assez cette figure. Mais au moins, c'est un garnement hardi, et qui paye de sa personne. Comme il se place en plein champ, et forme à lui seul le bataillon carré, partout hérissé de dards, faisant feu de partout

LE MARQUIS.

Et faisant feu sur toute chose, sur la famille, sur le mariage, sur la justice, sur la religion, sur la noblesse; aucune base de l'ordre social n'est épargnée.

LE COMTE.

Eh bien! mon oncle, cela prouve au moins son audace.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Non, mon neveu. Cela, tout simplement, démolit votre panégyrique. Lorsqu'une société reçoit en face, je ne dirai pas de telles lecons, — il faut d'autres lèvres pour donner des leçons, — mais de tels soufflets, l'homme qui les applique ne risque rien. Cette société est arrivée à son terme, elle a hâte de périr. Elle applaudit quiconque secoue sa vétusté d'un bras plus impitoyable et court vers l'abîme d'un pas plus fou. La première édition du *Mariage de Figaro* contient un trait particulièrement sanglant, qui n'est point de l'auteur : c'est l'approbation de la censure. — « Rien de contraire aux lois ni aux mœurs, » dit la censure, sifflée elle-même comme toutes les autres institutions. Votre brillant garnement n'avait donc pas besoin de tant de hardiesse. Il était bien autre chose que le sieur Caron de Beaumarchais : il était la foule déjà triomphante, dansant déjà sur les débris. Le comte Almaviva, la comtesse Rosine, le juge Bridoison, le bourgeois Bartholo, l'homme d'Église Basile, se donnent la main pour la ronde impie. Figaro, le bâtard, produit, agent, ministre et victime, mais

Digitized by Google

non pas victime innocente, de leurs corruptions, tient le chant et mène la danse. La démocratie est née.

COUTURIER.

Ah! que c'est vrai, monsieur le marquis. Je n'y avais pas songé. Figaro, c'est Giboyer premier du nom. Je trouvais ce type assez neuf, et je me disais...

D'AIGREMONT.

Vous vous disiez : Où l'ai-je déjà vu?

COUTURIER.

Précisément.

LE MARQUIS.

Oui, Beaumarchais, fils aîné de Voltaire, est le propre père de Giboyer. Notre contemporain n'a pas l'honneur de cette création. Je lui rendrai pourtant justice; il s'est loyalement approprié la trouvaille. Il n'a pas démarqué le linge, comme on l'a dit de l'un de ses illustres émules; il l'a troué, frippé, encrassé et rendu sien par ce travail aussi naturel qu'adroit. Ainsi il a

Digitized by Google

contenté la brutalité du goût présent, il a fait du *réalisme*, et honnêtement mis sa marque sur l'objet emprunté. Giboyer est Figaro vieilli, mais comme il devait vieillir; sali, appesanti, abruti par la logique de ses mœurs. Du journal, il est tombé au journalisme; il n'était qu'incrédule, il est impie; il n'était qu'impudent, il est cynique; il intriguait, il sert, et en servant il trahit; il se laissait payer, il se met en vente. Il dégringole sans lutte aux métiers ridicules et odieux, croque-mort, vendeur de contremarques, fournisseur de discours pour et contre. Jadis époux de la fringante Suzanne, maintenant amant ou corrupteur d'une plieuse de journaux, qu'il laisse au coin de la borne avec son enfant. Enfin, il n'échappe à l'ignoble par aucun côté. Crotté, crasseux, sentant la pipe; jadis canaille, maintenant crapule. Ce progrès de la dégradation est très-bien observé. Le travers est d'avoir fait du même Giboyer un platonicien et un mystique.

D'AIGREMONT.

Que voulez-vous? Il faut bien aussi un peu d'idéal. Cet ingrédient est de première nécessité. Le *réalisme*, qui ne le dispense pas, n'en dispense

Digitized by Google

pas non plus. Voilà une belle matière de métaphysique : nécessité et amour du vrai, impraticabilité et dégoût du vrai; et ces deux contraires permanents et impérieux dans l'homme! La religion fait la grande harmonie pour le cœur; l'art doit l'opérer pour les choses de l'esprit. Mais l'art est fidèle ou révolté, pur ou corrompu. Fidèle et pur, il prend le vrai et le transfigure dans le beau; révolté, c'est-à-dire corrompu, il prend le vrai et le défigure dans l'ignoble; il y cherche son type, qui est l'extrême dégradation. Seulement, arrivé à cette limite, il s'aperçoit d'une chose : c'est que l'œuvre réalisée n'est plus intéressante, n'est plus vivante, n'est plus possible; elle manque le but misérable où elle tend, la glorification absolue du mal absolu. La nature humaine s'insurge; toutes ses puissances morales, réveillées et insultées, repoussent la création d'ignominie. Les bas gredins parvenus à leur complément de dépravation ne sont pas simplement tout à fait répugnants à voir, l'expérience révèle qu'ils sont tout à fait malfaisants et qu'ils deviennent tout à fait bêtes. Toute intelligence s'éteint dans la crapule. Nous les pratiquons, les Giboyers, ceux qui ont écrit et ceux qui ont lu! Maintes fois nous

Digitized by Google

avons visité leurs incurables taudis, maintes fois nous les y avons trouvés ivres, cuvant l'aumône qu'ils venaient de nous extorquer pour leur famille en proie à la faim. Pousser ces brutes au pillage est facile, et nos demeures leur sont connues. Mais de les ériger en argument légitime contre la société, et de les présenter comme les fondateurs d'un ordre nouveau et meilleur, nul moyen! L'esclave ivre ne peut que dégoûter de l'ivresse. Que faire? Alors fut inventé le procédé stupide et immoral de supposer dans ces cloaques vivants, non-seulement des vertus héroïques, mais toutes les délicatesses de l'âme la plus vigilante à s'épurer; et cela sans aucune grâce de Dieu, sans aucun recours vers Dieu, mais au contraire avec l'ignorance, la haine ou le mépris de Dieu! Pour les faire cheminer sur le plus ferme pavé de la vertu, tout en restant dans la fange jusqu'à la barbe, il suffit de ce que Giboyer appelle une *turlutaine.*

COUTURIER.

Tur...?

D'AIGREMONT.

Turlutaine, tur-lu-taine.

Digitized by Google

COUTURIER.

Monsieur le marquis, vous qui savez la langue?

LE MARQUIS.

Turlutaine est la même chose que *toquade*. Toquade est *pané* et ne se porte plus depuis six mois. En vieux français, en français ganache, nous disions une manie ou une folie. La turlutaine de Giboyer est l'amour paternel. Turlutaine, dit-il, « qui vaut bien celle des tabatières. » Il lui plaît « d'être du fumier et de nourrir un lis. »

D'AIGREMONT.

Oui. Après avoir oublié six ans dans le ruisseau le fils de la plieuse, l'infect Giboyer est tout à coup pris d'amour paternel. Turlutaine invraisemblable s'il en fut! Mais enfin, il est pris. Et soudain, sans réformer en rien sa vie immonde, il devient un archange. Il devient grand philosophe, grand politique, grand écrivain, et ne laisse pas pour cela d'encanailler de plus en plus; mais plus l'homme encanaille, plus l'archange aussi resplendit. Ce singulier ménage de Giboyer et de l'archange subsiste vingt ans en parfait accord.

Digitized by Google

Chacun mène à part ses affaires, l'archange sans décrotter Giboyer, Giboyer sans déplumer l'archange. Effet merveilleux de la turlutaine, plus merveilleux que tous les miracles de la légende dorée! Avec vingt années de boue accumulée sur un ancien fonds déjà riche, Giboyer n'a pu submerger son génie. Au contraire, ce fumier ambulant, d'où sort un lis, est aussi le combustible qui entretient la belle et claire flamme de la pensée; et tout en vérifiant des contremarques, notre drôle a écrit l'évangile du monde futur.

COUTURIER.

Savez-vous, mon ami, que vous nous contez là un roman de Balzac; je ne sais quel Vautrin, que j'ai feuilleté je ne sais quand? Ce Vautrin, homme de police, voleur, fort assassin, ancien forçat, esprit d'ailleurs distingué, se donne aussi la turlutaine paternelle, et produit également un fils chéri des dames. Mais je ne me rappelle pas si Vautrin fait un évangile.

D'AIGREMONT.

Cela se pourrait. Cependant le génie de Balzac doit l'avoir préservé de ce vice. Giboyer réfor-

Digitized by Google

mateur de la société chrétienne, voilà ce qui pourrait passer pour de l'audace; voilà le soufflet, non pas au parti clérical, mais à la société tout entière et à la morale de tous les temps, et au bon sens particulier des auditeurs. Audace de l'outrage, audace de l'absurde. Mais pas du tout! la société, dans son ensemble, où trouve cela très-bon et se rend complice de l'outrage qu'elle subit, ou trouve cela très-vieux et n'y prend pas garde. Elle est blasée sur ce personnage d'honorable infâme qui, depuis vingt ou trente ans, par la loi générale du progrès moderne, remplace le ci-devant vertueux criminel, devenu fatigant. Giboyer, c'est Figaro croisé de Marion Delorme. Virginité refaite! M. Hugo est autant que Beaumarchais l'ancêtre littéraire de notre écrivain.

LE MARQUIS.

Mon cher d'Aigremont, peu s'en faut que vous ne m'ayez dispensé d'expliquer quelle sorte de mérite je reconnais à la pièce et à l'auteur.

D'AIGREMONT.

Eh bien! mon ami, achevez.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Pas encore, s'il vous plaît; mais j'entrevois que nous serons du même avis. Pour le moment, permettez-moi d'observer que, si en effet, l'auteur de Giboyer descend de Beaumarchais et de Victor Hugo, c'est conformément à cette loi du progrès moderne dont vous parlez. Le descendant de deux grands artistes n'est qu'un ouvrier épais.

COUTURIER.

Allons, allons! laissez-lui l'esprit.

LE MARQUIS.

Si vous me poussez davantage, mon cher Couturier, je dirai que c'est un manœuvre. Il a juste ce qu'il faut d'esprit pour être l'homme le plus spirituel de France pendant un certain temps, dans un certain quartier. Il faut connaître sa langue, il faut être de son quartier. Il a déjà moins d'esprit sur la rive gauche que sur la rive droite; il en laisse encore considérablement au seuil des bonnes maisons; passé les fortifications, le coulage est désastreux. Imaginez un lecteur

Digitized by Google

capable de savourer La Fontaine, madame de Sévigné, Lesage, mais qui habiterait Meaux depuis une dizaine d'années : que trouvera-t-il là dedans? Des impertinences souvent inintelligibles. Mettez cela sous les yeux d'une femme d'esprit et d'honneur, elle sera simplement révoltée.

COUTURIER.

Monsieur le marquis, vous devez avoir quelque théorie particulière de l'esprit... quelque théorie surannée.

LE MARQUIS.

Que voulez-vous? Je suis né vieux, et je crois que je vieillis encore. A mon sens, l'esprit est un don de voir et de dire juste, mais de dire juste dans un continuel essor d'imagination qui colore, qui anime, qui crée l'originalité en gardant la simplicité. C'est le style, la chose spontanée et savante avec quoi madame de Sévigné fait sa lettre, La Fontaine sa fable, Molière son dialogue, Montaigne sa divagation. Cette chose-là, cette chose exquise, les ramasseurs ne la ramassent jamais, et parmi ceux qu'on appelle gens d'esprit, beaucoup même ne la savent pas discer-

Digitized by Google

ner. Ce n'est point le mot, ce n'est point l'éclat, ni le coup de feu ni le coup de dent; c'est la grâce et la fleur de l'intelligence, plus délicieuses qu'ailleurs chez madame de Sévigné, à cause de son perpétuel épanouissement d'honnête joie. Ne confondons pas la minauderie, la grimace et le fard avec l'éclat de santé d'un visage charmant! Le véritable esprit repousse les oripeaux, il ne se laisse pas enfieller par la haine. Une bouteille historiée déshonore le bon vin, une addition d'alcool le gâterait. Le bon esprit et le bon vin ont assez de leur robe riante et de leur saine chaleur.

COUTURIER.

Monsieur le marquis, faut-il que j'aille de ce pas brûler la moitié de ma bibliothèque et vider la moitié de ma cave? Combien me laissez-vous de perles dans les deux écrins?

LE MARQUIS.

Mais, mon ami, je ne méprise pas les qualités inférieures, les seconds crus. Parmi ces seconds crus de l'esprit, on compte La Bruyère, Regnard, Lesage et d'autres. Il y a des places honorables!

Digitized by Google

Et vous pouvez descendre jusqu'à M. Paul de Kock et jusqu'au vin de Suresnes.

COUTURIER.

Je respire.

LE MARQUIS.

Voyez ma largeur. Je fais une troisième catégorie, pour les mélanges et les métis; mélanges plus ou moins heureux, métis plus ou moins rapprochés de la race supérieure. Voltaire et Beaumarchais sont là dedans.

COUTURIER.

Et mon auteur?

LE MARQUIS.

Quatrième et dernière catégorie : celle des fabrications, manipulations et produits chimiques. Il y a des esprits comme des vins fabriqués. On leur donne du montant, de la mousse, un certain mauvais feu. Il y entre plus ou moins de vin, et plus ou moins de drogues. Je le mets là, votre homme, à une certaine distance glorieuse de

Digitized by Google

Monsieur Legouvé et de tout ce qui est « immédiatement au-dessous de rien. »

COUTURIER.

C'est la grâce que vous lui faites!

LE MARQUIS.

C'est la justice que je lui rends. Soyez assuré que sa propre conscience ne réclamerait pas. Un auteur qui a délibéré de faire une « pièce sociale » va de lui-même résolûment se caser dans le rang des manipulateurs. Étudiez le caractère et le but de la comédie sociale et démocratique : c'est la même chose que le vin démocratique et social et que tout ce qui porte ces deux épithètes du temps. Cette comédie-là ne se fait pas avec les mouvements du cœur, ni ce vin-là avec du raisin ; et le fabricant sait qu'il travaille pour le cabaret. Du reste, le débit est assuré. Ces breuvages chimiques, ces *potions* enrichissent le producteur et sont de grande importance au point de vue politique. — Le peuple ne se soûle qu'avec cela.

COUTURIER, au comte.

Eh bien, zouave, qu'en dites-vous?

Digitized by Google

LE COMTE.

Enfin, je voudrais pourtant savoir ce que j'aime dans Giboyer; car positivement j'y aime quelque chose. Après avoir vu la pièce, je l'ai lue. J'étais mécontent de me sentir un fond d'admiration...

D'AIGREMONT.

Oh

LE COMTE.

Ma foi oui, un fond d'admiration pour une œuvre que je sentais en même temps fausse et condamnable. Il m'eût agréé que cela fût de tout point mauvais. Je me croyais sous le joug des acteurs... Ces gaillards-là sont du métier, et ce n'est pas un beau métier. Quel front surtout ont les femmes! Il y en a de jeunes, pourtant...

COUTURIER.

On sait se faire un front qui ne *ride* jamais.

LE COMTE.

Donc, je me rappelai un axiome de mon pro-

Digitized by Google

fesseur de rhétorique : En fait de pièces de théâtre, nous disait-il, les bonnes ne se peuvent pas jouer et les mauvaises ne se peuvent pas lire. J'ai soumis Giboyer à l'épreuve de la lecture.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE COMTE.

Eh bien, cela ne m'a pas ennuyé. C'est vivant, remuant, courant, rien ne languit. Aucun des personnages ne porte pesamment ce qu'il veut dire, aucun ne s'attarde. On peut lire tout haut...

LE MARQUIS.

Quand on a pris soin de renvoyer les femmes.

LE COMTE.

Sans doute ; mais le genre étant donné ?

LE MARQUIS.

Je ne prétends pas que cet auteur ne sache travailler. Sa machine est adroitement montée, ses rainures glissent, ses portes ouvrent et fer-

Digitized by Google

ment, on entre, on sort; on ne cause pas, mais on dégoise; et enfin ce vin de fabrique fait parfaitement sauter le bouchon. C'est la dextérité de Scribe avec un peu de l'art de Beaumarchais. Je vous attends à quelques années, quand vous aurez davantage pratiqué la vie et les bons livres : vous jugerez alors ce carton et ce coloriage.

COUTURIER.

Vous rendez-vous, comte?

LE COMTE.

Je suis battu; l'on me propose une trêve, je l'accepte.

COUTURIER.

Moi, je tiens. Cet ouvrage me plaît; je le trouve à la mode. De la crinoline, du fard, du coup de peigne, du nez en l'air, de l'œil provoquant...

LE MARQUIS.

Tout ce qui fait l'agrément du quart d'heure. Mais imaginez tout cela demain matin, après la

Digitized by Google

danse, au grand jour? Représentez-vous tout ce postiche en quatrième au jugement de Pâris.

D'AIGREMONT.

L'idée est bonne. J'ai rêvé cette terrible justice de la confrontation. L'auteur s'est osé rapprocher de Molière, comme Molière lui-même osa rapprocher Tartufe de Polyeucte : j'aurais voulu l'attirer à lire sa pièce en public, comme faisait Molière; mais j'aurais composé le salon. Imaginez *le Fils de Giboyer* chez madame Swetchine, lorsqu'on y trouvait Lacordaire, Donoso Cortès, Dom Guéranger, l'évêque d'Orléans, Berryer, Montalembert, Falloux. Représentez-vous, autour de la maîtresse du logis, ce cercle de femmes si élevées et si douces qui butinaient sa sagesse et sa vertu. La lecture est terminée, non sans que l'auteur ait sué à grosses gouttes, épouvanté comme Macbeth devant l'ombre Banquo. On est au jugement. Quel étonnement de toutes parts! J'entends la duchesse de La R... demander la traduction de *Turlutaine;* je vois la comtesse Sophie Swetchine, dans sa miséricorde, tâcher de couvrir le caricaturiste de la baronne Sophie Pfeffers. Mais ce qui est à peindre, c'est l'effarouchement de l'aigle comique, au milieu

Digitized by Google

de ces cléricaux qui le déplument à coups de bec discrets et l'expulsent enfin, si rasé que le volume inédit de Giboyer père ne suffirait pas pour lui refaire un duvet.

LE MARQUIS.

Notez que la scène serait la même dans les zones moins éloignées de l'esprit de 89. Imaginez seulement parmi les auditeurs M. Guizot, M. Thiers, M. de Barante, M. de Rémusat, M. Cousin, M. Duchâtel, M. Vitet, M. Villemain : vous voyez tout de suite comme l'auteur soutiendrait son personnage. Sans qu'on lui objectât un mot, il se sentirait aplati, renvoyé au vaudeville. Je dis que partout où l'obscène et le turlupin ne sont pas de mise, il se trouverait mal et demanderait à s'en aller.

COUTURIER.

Je veux parbleu me donner un peu de cette comédie. Passez-moi la pièce, mon cher comte. Messieurs, vous n'avez plus devant vous le niais bourgeois clérical, Pierre-François Couturier. D'anciens principes, une fortune honnêtement gagnée dans l'industrie, quelque pratique des

Digitized by Google

affaires publiques avaient troublé ma droiture naturelle. Il me semblait tout simple que des hommes d'une même époque, ayant fait les mêmes expériences, s'accordassent pour défendre des biens sans doute divers, mais établis sur le même sol et compromis également. Qu'importe, disais-je, que l'un préfère son champ, l'autre sa manufacture, l'autre son jardin, l'autre son clocher; tous doivent combattre le fléau qui menace tout. J'ai changé, messieurs. Giboyer m'a prêté son livre manuscrit. Je ne l'ai pas lu; l'odeur seule qui s'en exhale m'a révélé un publiciste plus fort que Bonald, Joseph de Maistre et Donoso Cortès, et peut-être comparable à Guéroult. Quelle pipe! Toutes mes convictions passées se sont évanouies dans ce parfum de l'avenir. Je ne crois plus que la vieille religion, la vieille morale, la vieille manière d'avoir une femme et des héritiers, puissent désormais servir de base à l'ordre social. La société qui repose là-dessus est corrompue et barbare. Corrompu, barbare et imbécile le vieux Couturier, qui rêvait de maintenir le ruineux édifice monarchique et chrétien! J'abjure ce Couturier-là, je l'abolis; je prends un nom de noblesse qui effacera Mont-

Digitized by Google

morency, Guizot et Magenta. Je suis le citoyen GIBAUGIER, chambellan des choses nouvelles; je porte d'azur à trois vessies d'or, posées deux et une.

LE MARQUIS.

Excellent blason! Deux comédiens en support, et il n'y manque rien.

LE COMTE.

Mais pourquoi trois vessies?

LE MARQUIS.

La première pour la comédie picaresque, la seconde pour la comédie sociale, la troisième pour la comédie de vertu; car on tient aussi cet article... qui se paye à part.

COUTURIER.

Devenu un lis, — par les racines, — je me fais le champion de mes nouveaux pères et de ma nouvelle foi. Voyons, hommes du passé, voyons... Ganaches, que dites-vous contre ceux que vous devriez bénir? Un moraliste affronte les périls du théâtre dans le généreux dessein d'épurer vos

Digitized by Google

mœurs et de mettre au pas vos esprits attardés. Vous l'attaquez. Quoi que vous ayez dit, sachez d'abord que j'honore son courage. Contre les vieux partis coalisés, il défend deux faiblesses : celle du gouvernement et celle de la démocratie.

D'AIGREMONT.

Mais pas du tout. D'après Giboyer, les vieux partis sont *une légion de colonels sans régiment, un état-major sans troupes* (plaisanteries dès longtemps connues); le *jour d'une levée sérieuse*, ils *battraient le rappel dans le désert*, ce qui signifie qu'ils ne lèveraient rien; donc la démocratie n'en a rien à craindre. Et comme *ces gens-là ne sont redoutables que pour les gouvernements qu'ils soutiennent*, le gouvernement qu'ils ne soutiennent pas n'a nul besoin de secours contre eux. Tout au plus peut-il désirer une vengeance... que votre auteur pouvait se passer de lui procurer.

COUTURIER.

Eh bien ! mon auteur vous protége vous-mêmes. Il met à couvert de vos déplorables victoires le présent qui vous sauve et l'avenir qui vous transfigurera.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Mais pas du tout. Quant aux victoires, les cléricaux n'en peuvent pas remporter, cela vient d'être établi. Quant aux avantages que leur assurent le présent et l'avenir, le présent ne les sauve pas même des injures et des diffamations de vos moralistes; l'avenir ne leur promet rien d'aimable, s'il doit les transfigurer en Giboyers.

COUTURIER.

Quoi! ce Giboyer si courageusement entêté de la plus noble des turlutaines, vous ne le trouvez pas, au fond, plein d'adorables vertus?

D'AIGREMONT.

Il est certainement le vertueux de la pièce; mais enfin, c'est une franche canaille, et nous ne sommes pas encore habitués...

COUTURIER.

On vous habituera. Tel est justement le grand et saint travail de la muse démocratique. La démocratie effacera toutes les souillures, comme elle brisera toutes les chaînes.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ah! puissent les déchaînés se précipiter au bain! L'espérez-vous?

COUTURIER.

Nous en sommes sûrs. D'ailleurs, si Giboyer vous offusque, vous savez qu'il est réservé pour l'Amérique. On a prévu vos scrupules et on les a ménagés. Le type, c'est Maximilien. N'est-il pas charmant de tout point, ce petit Giboyer; n'est-il pas vraiment un lis?

D'AIGREMONT.

Délicieux, frais, pur, doué d'une facilité d'opinion et d'un goût pour le cigare qui font bien deviner en lui son père inconnu; coulant sur les questions de famille, acceptant père, beau-père, grand'mère absolument comme on les lui donne; fils de Giboyer, fils de tout le monde. Impossible de nous présenter une pilule démocratique plus douce à avaler! Mais que deviendra-t-il, cet aimable enfant qui se trouve subitement accablé de tant de parents et de tant de rentes, pour le seul

Digitized by Google

mérite d'avoir réfuté de minuit à six heures du matin une opinion qu'il avait eue de midi à six heures du soir? A-t-il un caractère? Offre-t-il une garantie? Je ne vois en lui qu'un Giboyer mieux tenu, tant qu'il n'aura pas mangé ses rentes. Savez-vous que le comte d'Outreville me paraît autrement trempé, et que c'est lui qui est véritablement le noble jeune homme et le héros de l'aventure?

COUTURIER.

A mon tour de dire : Point du tout! Comment ce sacristain de Carpentras, ce novice à cheveux plats, ce benêt vierge, qui « a l'air franc... comme un jeton! »

D'AIGREMONT.

Autre joli mot qui traînait un peu. Mais raisonnons. —Otez la vile mimique et l'histrionisme, ce sacristain n'est qu'un ingénu de province. Sa seule infériorité devant le fils de Giboyer est de n'avoir pas encore trouvé un tailleur, de n'avoir pas encore « perdu la sainte ignorance du mal » et de croire encore en Dieu. Dans tout cela, aucun vice irréparable. Ce sacristain aristocrate hésite à se més-

Digitized by Google

allier chez le ridicule Maréchal, mais sa fierté s'honorerait de l'alliance de Cathelineau; sentiment suffisamment moderne pour un fils des Croisés. Toute la dot de Fernande ne le porte pas à fermer les yeux sur les pentes démocratiques de cette jeune délurée; il résiste à l'insolence despotique et d'ailleurs stupide du marquis d'Auberive, qui veut la lui faire épouser à tout risque; il ne sait pas feindre l'amour. Lorsque Maréchal a trahi, il se retire; lorsque l'amour est venu, il se jette tête baissée, dédaignant la fortune du marquis, dans les filets d'une coquette à laquelle il suppose des vertus. Ce sacristain n'est donc ni si faux, ni si avide, ni si lâche. Il se déniaisera, il s'habillera. Donnez-lui huit jours pour prendre l'air de Paris, l'*urbana frons*, il écrasera vos Giboyers. Chrétien sincère, il les domine de toute la hauteur de son origine et de toute la dignité de ses croyances; libre penseur, pratiquant vos larges maximes, il lui reste l'avantage de son blason, — et le petit Giboyer pourra regretter de lui avoir enlevé Fernande.

COUTURIER.

Ah! Fi!

Digitized by Google

D'AIGREMONT.

Ma foi, mon cher monsieur Gibaugier, je vous assure que je ne réponds de rien ! Fernande tient de la religion de l'avenir, dans laquelle je ne vois aucune ressource contre les tentations. Est-ce que vos héros et vos héroïnes démocratiques sont de bois? Est-ce qu'ils n'auront jamais que des « turlutaines » trop vertueuses? La jeune Giboyère est pure, je ne sais pas trop pourquoi; mais cet autre lis a aussi du fumier dans ses racines, et beaucoup; et elle est curieuse et hardie; et pour une fille de dix-sept ans, elle a bientôt fait d'embrasser [1] un garçon qui lui va !

COUTURIER.

Il faut bien qu'elle se compromette pour finir la pièce.

D'AIGREMONT.

Je ne dis pas non, mais elle ne s'y épargne pas. Quelle décidée ! A moins que le triomphant petit Giboyer ne doive être toujours aimable et toujours

[1] Acte IV, scène VI. — Acte V, scène dernière.

Digitized by Google

plaire, je ne garantis pas Fernande pour un an. Voyez-vous, monsieur Gibaugier, pour qu'une femme trébuche, il n'est pas nécessaire qu'elle ait été élevée au couvent, ni qu'elle soit de l'œuvre des Tabernacles. On peut glisser aussi très-désastreusement dans les bibliothèques, lorsque l'on y va toute seule trouver un jeune secrétaire, pour lui demander les livres qu'il donnerait à sa sœur[1]. Ainsi mademoiselle Julie d'Étanges, l'une des innombrables aînées de Fernande Maréchal, finit par s'engager trop avec un cuistre nommé Saint-Preux, cousin germain du jeune Giboyer. Car elle n'est pas non plus d'une invention toute première, cette aimable Fernande! — Et pour qu'un lis obtienne sa blancheur et son parfum, cher monsieur Gibaugier, il ne suffit pas que ses racines plongent dans un fumier riche; il faut encore que le ciel pur et le soleil brillant rayonnent sur sa tête. Quant au fumier, autour de vos lis il y en a, Dieu merci! Giboyer, d'Auberive, Maréchal, c'est-à-dire la truanderie, l'adultère cynique, l'ignominieuse trahison, voilà de l'engrais. Mais le ciel pur et le soleil vivifiant qui versent la couleur et les aromes, où sont

[1] Acte III, scène v.

Digitized by Google

ils? Je ne vois d'autre astre au-dessus de ces jeunes plantes que la pipe du père Giboyer. Vos lis sont gras, mais pâles et inodores.

COUTURIER.

Monsieur d'Aigremont, vous avez soixante ans; vous ne vous y connaissez plus. Prenons un juge plus compétent de ce fier caractère de jeune fille. Que pensez-vous de Fernande Maréchal, monsieur le comte?

LE COMTE.

En vérité, vous m'embarrassez. Sur le théâtre, je ne vois pas des femmes, je ne vois que des actrices, des êtres à peu près chimériques, et qui n'ont point d'existence pour moi, hors de ce lieu où je les regarde avec une certaine curiosité douloureuse. Celle qui représente Fernande Maréchal est belle en son espèce. Je n'ai nullement songé que ce fût un caractère, une âme, une personne enfin, et je ne me suis point demandé si je l'aimerais ou ne l'aimerais pas. Que m'importe? Cela est totalement à part du monde où je chercherai ma femme. Qu'elle soit fille de vieille maison, bourgeoise, paysanne, ma femme certainement ne

Digitized by Google

sera rien qui ressemble à cela. Je n'en sais pas plus sur le caractère de Fernande, que si l'actrice l'avait mimé et dansé. Cependant une parole m'a choqué singulièrement. Lorsque Fernande apprend que son Giboyer décampe et va se trouver sans place, elle s'écrie : *Je lui ai ôté son pain!* Le propos me paraît ignoble, et l'opposé de tout ce que doivent suggérer la délicatesse et l'amour. Je lui ai ôté son pain! Je ne sais pourquoi, mais j'affirme qu'une femme n'aime pas et n'aimera jamais l'homme envers qui elle se reproche un pareil tort, et dont le sort peut lui inspirer un pareil souci. Son *pain!* Se propose-t-elle de le nourrir, le soupçonne-t-elle de songer à cela? Ce cri est d'une bassesse achevée! Si le jeune Giboyer l'entendait, et ne se désamourait pas à l'instant, je le tiendrais pour le plus fieffé pleutre qu'on ait jamais vu courir les héritières. Votre Fernande a les instincts d'une demoiselle de comptoir. Et quand M. d'Aigremont nous dit que c'est un lis inodore, je ne trouve pas : ce lis nourri de fumier garde une odeur de terroir.

LE MARQUIS.

Voilà.

Digitized by Google

LE COMTE.

J'ajoute que l'auteur place ses amoureux dans des conditions bien malsaines et antipoétiques. Giboyer, Maréchal, le vieux Auberive, quels anges gardiens autour de ces jeunes gens! quelle putréfaction de sentiments et de langage! Quelles perspectives, enfin! Fernande ne sera pas plutôt mariée que le roué septuagénaire lui contera des gaudrioles, Maréchal multipliera les basses sottises, et Giboyer, toujours noble, apportera dans le salon sa pipe, ses turlutaines et son argot. Le premier sentiment que vos gracieux bâtards devront mettre en commun sera le plus complet mépris pour tout ce qu'ils se connaissent de pères et de parents. Sous ce rapport, la pièce offre un spectacle aussi profondément disgracieux que profondément immoral. Les vieux y sont tutoyés, redressés, moqués par les jeunes, et tous hideux ou de cynisme ou de sottise. Et comme rien n'annonce que Maximilien Giboyer les veuille expulser, tout fait prévoir que sa maison deviendra promptement un terrain... propre à porter des lis.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Bravo! zouave. Qu'en dites-vous, monsieur Gibaugier?

COUTURIER.

J'aime à voir comme vous l'instruisez!... Ce pauvre jeune garçon est plus arriéré, s'il se peut, que vous-même, et ne jouira jamais des grâces et des libertés du ménage démocratique. Mais je l'aurais cru plus disposé à goûter notre littérature... Vous changez bien promptement d'airs, mon petit comte : au commencement de cet entretien, vous nous trouviez du bon.

LE COMTE.

Si je vous trouvais du bon, ou plutôt du séduisant, je vous trouvais aussi du faux, et même du répugnant. Je m'aperçois par moi-même que l'examen ne vous est pas favorable. Je m'en réjouis; car ce vif tapage et ce trompe-l'œil dont j'étais à demi charmé, pesaient sur ma conscience. A mesure que je m'en délivre, votre succès me fait moins peur. Je commence à trouver qu'en effet tout cela n'est point fort. Je commence à croire

Digitized by Google

que la raison et le bon sens public prévaudront. Ce pamphlet animé n'est qu'un mille-pattes très-agaçant; il n'a point de muscles, point de charpente osseuse, point de tête. On mettra le pied dessus et ce sera fini… Mais, messieurs, puisque nous avons entrepris l'examen des caractères, achevons, je vous supplie. Cette méthode va au fait. Mon oncle, que pensez-vous du marquis d'Auberive?

LE MARQUIS.

Je l'ai beaucoup connu. C'était un vieux parent à moi. Riche, ennuyé, débauché dans sa jeunesse; impie par ton, pour imiter les gens de lettres qu'il nourrissait, admirait et méprisait; nul au fond, avec des manières assez dignes. On le nommait le comte Almaviva. Lorsque la Révolution éclata, il manqua l'occasion de racheter sa vie passée; il n'eut point l'honneur de combattre, on ne lui fit point l'honneur de le guillotiner. Il prit une sorte de bonnet rouge, le moins malpropre qu'il trouva, cacha sous une carmagnole un peu d'argent sauvé, et sut s'aplatir assez pour se faire oublier. Ce gentilhomme méritait d'être démocrate. On le vit dans les salons de Barras. Plus tard il devint

Digitized by Google

chambellan et je ne sais quoi encore, chevalier d'honneur de je ne sais quelle reine qui pourtant le chassa. Vers le temps de la catastrophe, un peu auparavant, il se fit prendre, conspiraillant avec quelques benêts blancs et rouges, les uns à peu près honnêtes, les autres tout à fait fripons. Dans cette belle compagnie il tenait le milieu. Un brin de prison couvrit sa carmagnole et sa livrée. En 1816, il se proclama martyr. A ses anciens défauts il ajoutait la morgue aristocratique la plus intolérable et la jactance d'un victorieux. Le triple sot se croyait le restaurateur de la monarchie et de la religion, et prétendait ne pas se gêner envers ses deux obligées. Il possédait toujours son même clan de conspirateurs variés et avariés, où s'introduisaient beaucoup d'aigrefins. Tout cela le grugeait et se moquait de lui. Les Giboyers n'y manquaient pas : Giboyers blancs, Giboyers rouges, Giboyers changeant de couleur à volonté ou portant les deux couleurs à la fois. Il comptait sur ces athlètes pour se hisser au ministère et appliquer enfin ses idées de gouvernement... Un mélange, une pâtée, un *detritus* de toutes les doctrines que l'ignorance, la suffisance et la peur avaient introduites dans ce cerveau où rien n'en-

Digitized by Google

trait entier et ne tenait debout. Aristocrate et démocrate, voltairien de cœur, chrétien de drapeau; au fond, un insolent possédé de la débile manie de l'intrigue politique et de la fatuité des mauvaises mœurs; mais par-dessus tout un sot. Quelque bonheur de repartie, aidé d'un masque goguenard, le faisait passer pour un Talleyrand méconnu, et il en était fier!... Un sot, je le répète, admirateur de Pigault-Lebrun et champion des libertés de l'Église gallicane. Il nous faisait horreur. C'était le moindre de ses soucis; mais nous ne lui cachions pas que nous le trouvions en même temps très-ridicule, et il en éprouvait une douleur qui nous vengeait, hélas! sans le convertir. Lorsqu'il vit les principes romains dominer enfin dans la presse religieuse et dans la presse royaliste, les dernières apparences de la raison parurent s'éteindre en lui. Il mourut assisté de Giboyer, devenu son commensal, méditant un mémoire pour persuader au pape d'excommunier Déodat. Il détestait Déodat, qui le mettait décidément à la porte.

COUTURIER.

Eh! mais, de tout ce que vous venez de dire, il

Digitized by Google

résulte que nous n'avons pas si mal touché notre marquis d'Auberive.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, cher monsieur Gibaugier; votre marquis d'Auberive est un plagiat, une caricature, et surtout une calomnie. Plagiat : c'est Figaro, mais cette fois tout craché. Caricature ; un marquis de soixante-dix ans et de quatre-vingt mille livres de rente ne peut pas perdre la forme d'un gentilhomme : votre marquis se trémousse comme un valet de comédie et parle exactement la langue de Giboyer. Calomnie : vous donnez pour type d'une classe actuellement vivante une figure qui a depuis longtemps disparu de cette classe-là, et qui n'y fut jamais aussi fréquente que le disent les misérables haines de la démocratie. Les corrompus de l'ancien régime ont été amplement punis du crime, d'ailleurs très-grand, d'avoir abandonné la loi de Dieu et la loi de leur ordre, pour vivre suivant les maximes de la libre pensée. Vous savez sous quelles mains tombèrent leurs têtes et dans quelles poches passèrent leurs biens; vous savez aussi quelle était la supériorité morale de Robespierre et de Fouquier-Tinville sur Almaviva. Ceux

Digitized by Google

qui échappèrent et qui ne se convertirent point n'ont pas laissé de descendants. Il y a vingt ans que j'ai vu mourir le dernier, plus qu'à demi des vôtres.

D'AIGREMONT.

Observez, monsieur Gibaugier, que le marquis d'Auberive, dont vous prétendez nous faire présent, est entièrement et résolûment à vous, passe à la démocratie avec armes et bagages, déshérite son sang pour enrichir le petit-fils de Giboyer.

COUTURIER.

Non, le marquis n'est pas démocrate pour cela. Il montre simplement encore une fois qu'il est le vrai père de Fernande.

LE MARQUIS.

Ah! parlons de ce dada!

COUTURIER.

Mais certainement. Cette allusion, multipliée dans la pièce, y court comme un fil d'or par lequel la charmante enfant est sans cesse rattachée à

Digitized by Google

une illustre origine. Le fil reparaît toujours avec une jovialité plus hardie. Les esprits chagrins, les cléricaux, tranchons le mot, les hypocrites, affectent là-dessus de fausses pudeurs. Ils se détournent comme Tartufe devant les naïves épaules de Dorine. Ils disent que le cynique n'est pas comique, et que le rappel incessant de la mère adultère et défunte fait planer autour de la fille quelque chose de lugubre et de malpropre qui ne l'embellit pas. Allons donc! messieurs les prudes, mettez-vous au libre pas de la muse démocratique. Sa prétendue indécence amuse beaucoup le parterre. Il y a un roulement de rire toutes les fois que le marquis montre le bonnet de Georges Dandin sur le front oratoire du bourgeois Maréchal.

D'AIGREMONT.

Joli métier, mons Gibaugier, que celui de moraliste dramatique et démocratique!

COUTURIER.

Sachez, monsieur, que le moraliste purifie tout ce qu'il touche. Nous y allons rondement, nous autres. Assurés de la pureté de nos intentions,

Digitized by Google

nous regardons à plein œil, nous parlons à pleine voix. Nous vous laissons les regards indécis, les désirs craintifs, les chastes vœux, et (*lisant*) « cette « sensualité mystique qui est le dévergondage de « la vertu[1]. »

LE MARQUIS.

L'auteur de Giboyer a sa mystique, nous en pourrons parler; mais assurément ce n'est point celle des chrétiens ni des chastes. En attendant que nous abordions ce sujet, la phrase que vous venez de lui emprunter me ramène à son style, qui est des plus grossiers, principalement dans les deux rôles où la convenance et la distinction du langage seraient indispensables, celui du marquis et celui de la baronne. Le marquis est un vieux drôle qui tourne à la démocratie, la baronne une aventurière, soit! Mais puisqu'ils mènent tout le faubourg Saint-Germain, puisqu'ils sont les chefs du parti légitimiste et catholique, il faut au moins que ce drôle et cette aventurière parlent la langue du pays et de la situation. Autrement, quel crédit pourraient-ils obtenir? Sans l'exquise dignité du

[1] Acte I, scène II.

Digitized by Google

langage et l'exquise correction de la tenue, la baronne est particulièrement impossible. On passe au poëte dramatique toutes les invraisemblances matérielles; votre auteur les a accumulées, je n'en dis rien; mais la vraisemblance des personnes et des caractères est la première loi de l'art : elle est ici violée absurdement. Outre sa nauséabonde et insupportable manie de mauvais sujet septuagénaire, votre marquis parle comme Giboyer. Ce n'est pas un vieillard, ce n'est pas un gentilhomme, c'est Figaro, et Figaro crotté. Il dit des gravelures à son domestique, il en dit à la baronne, il en dit *a parte*, pour lui-même; il ne peut s'assouvir. Il ne se contente point de tirer du cercueil le souvenir des faux pas de la première madame Maréchal, il se moque de sa propre femme, morte aussi, et cela pour l'amusement de son valet de chambre[1]. Parfait exemple de médiocre esprit très-mal placé. Il dit à son neveu, en lui montrant Fernande: *Faites-en autant*. Il lui a déjà dit : « C'est la plus belle personne que je connaisse... *je m'en vante.* »

[1] « Apprenez, monsieur Dubois, que quand on a eu le « malheur de perdre un ange comme Mme la marquise « d'Auberive, on n'a pas la moindre envie d'en épouser « un second. — Verse-moi à boire. » (Acte I, scène I.)

Digitized by Google

Gentillesse empruntée directement à Figaro. Giboyer peut se permettre ces hoquets de mauvaise littérature; mais un gentilhomme, un chef de parti! Le marquis annonçant à la baronne qu'il a trouvé le second exemplaire de Déodat, dont il va faire le rédacteur en chef de son journal, le définit : « *Un* « *gas* qui larderait son propre père d'épigrammes « moyennant une *modique rétribution*, et le mange- « rait à la croque-au-sel pour *cinq francs* de plus. » Giboyer pourrait parler ainsi; le marquis ne le peut pas. Si vous admettez comme un trait de caractère que sa rage imbécile de faire de l'esprit le porte à se vilipender lui-même dans les gens qu'il emploie, il saurait du moins employer la langue des hommes bien élevés. Cette langue que vous ignorez a plus de hauteur que la vôtre et n'a pas moins d'énergie. La remarque s'applique davantage encore au langage de la baronne. Cette grande dame dévote, l'oracle du grand monde, a le propos leste d'une soubrette. La longue scène du premier acte avec le marquis est une escarmouche de Frontin à Marton. Ce qui se dit de part et d'autre est également hors de caractère. On met bas le masque, on se renvoie la balle, on se méprise à cœur ouvert, on fait pacte en francs pica-

Digitized by Google

ros. Je nie qu'une femme, même une intrigante, à moins d'être authentiquée, voulût entendre la moitié des grossièretés que celle-ci se laisse dire. Elle accepte, elle répond, elle pousse. Le marquis lui fait compliment de ses yeux : « C'est bon pour « vous, *mécréant*, de faire attention à ces choses-là. » Je suis étonné qu'elle ne l'appelle point vieux fripon. Elle le met sur le compte de la première madame Maréchal, où le monde entier doit savoir qu'il radote, et il ne manque pas de se répandre. Il y a d'autres propos galants, comme celui-ci : « C'est un sot que vous voulez pour mari. — « Parce que? » Et : « Vous faites de moi tout ce « que vous voulez. — Ah! baronne, comme je « vous prendrais au mot si j'avais seulement « soixante ans. » De l'infection pure!

LE COMTE.

Et la scène du troisième acte, où la baronne s'applique à enflammer le jeune comte d'Outreville en lui faisant rattacher son bracelet!... Et si vous aviez vu le jeu!

LE MARQUIS.

Je l'imagine. Je n'ai pas suivi quelques années

Digitized by Google

le théâtre sans voir cette scène-là plusieurs fois chaque année, et je sais de quoi sont capables les actrices qui jouent les rôles de dévote. En général elles y excellent par le contre-sens; mais c'est ce qu'il faut pour enlever le public. Tartufe avec une mine d'honnête homme dérouterait le parterre. Le comédien prendrait moitié plus de peine pour n'avoir ni tant de plaisir personnel ni tant de succès.

D'AIGREMONT.

Molière voulait qu'on jouât *Tartufe* en habit laïque; les comédiens l'affublent d'un costume demi-ecclésiastique. Ils savent bien ce qu'ils font.

LE MARQUIS.

Faites attention à la mystique du théâtre. Le théâtre n'est pas un art ni une carrière comme les autres. On y trouve des applaudissements, de l'argent, de la renommée; tout cela n'est pas la gloire, encore moins l'honneur. Dans le vrai, la tribu comique est une tribu de bannis. Sur la petite porte de derrière, par où entrent les acteurs, il y a l'inscription de l'enfer : *Lasciate;* perdez l'espérance de sortir, perdez l'espérance

Digitized by Google

d'arracher jamais de dessus votre chair la casaque et le fard de l'histrion! De l'autre côté de la rampe commence l'inaccessible. Là où tout le monde entre de plain-pied, le comédien ne pénétrera plus. On courtisera son opulence, on rendra justice à ses qualités privées; il y aura toujours cela, toujours un lambeau de cette casaque, toujours une tache de ce fard. L'un des acteurs de *Giboyer* brame après la croix d'honneur. Son ambition paraît modeste. Il est vieux, honnête en son particulier, professeur de déclamation, auteur de diverses rimes décentes; il ne peut cependant cueillir ce coquelicot qu'il voit fleurir, comme le « lis » démocratique, jusque sur ses moindres fournisseurs. Le jour où un comédien, fût-il dix fois galant homme, attachera la croix d'honneur au gilet de Scapin, le grand chancelier pourra faire ses paquets, l'institution sera morte. Bannis, vous dis-je, bannis à perpétuité! Or, de même que le caractère de l'exilé est de soupirer après la patrie, celui du banni est de la haïr. Il y veut rentrer, mais en triomphateur. L'exilé chassé par la force et souvent par l'injustice, se laisse pardonner; le banni, qui s'est éloigné de libre choix, ne pardonne pas. Il en veut à l'ordre dont il s'est séparé.

Digitized by Google

Il aime à lui lancer le sarcasme, à le diffamer dans la représentation des conditions et des caractères qui en constituent davantage la force, et d'où son propre personnage est plus irréparablement écarté. C'est peut-être pourquoi les rôles de chenapans hardis sont si abondants et si variés dans le théâtre moderne, depuis Figaro : ils excitent davantage la verve des comédiens, et par suite ils servent mieux la fortune du théâtre. Après ces Giboyer et ces Marion qui trépignent les sommités sociales, les rôles assurés de trouver des interprètes mordants sont ceux des grands seigneurs pervers, des gros bourgeois stupides, des honnêtes gens niais, des grandes dames hypocrites et corrompues. Ces derniers caractères fournissent des vengeances, et les actrices les plus bornées y déploient parfois un art surprenant. Elles mordent, elles brûlent, elles ont des cafarderies et des audaces qui font pâmer le parterre. Croyez que plus d'une, intérieurement, ne se contente pas de savourer sa gloire et rend hommage à sa vertu. Elle se dit : Je vaux mieux que ces femmes, je suis franche, j'ai mon âme sur le visage, moi !... Cela doit se faire très-bien au Théâtre-Français, mais je suis persuadé que

Digitized by Google

cela ne se fait pas très-mal au théâtre de Périgueux.

LE COMTE.

Entendons-nous, mon oncle. Très-bien pour le parterre, oui. Il grouille; un grognement de contentement bestial bruit sans cesse dans cette masse, éclate en acclamations, se monte jusqu'au délire. C'est curieux et hideux. On voit là, sur certaines faces, le plus complet épanouissement de la plus mauvaise bêtise humaine. Au supplice des vierges martyres il y avait certainement de ces figures ineptes, cruelles et amusées. Mais que l'actrice représente, même de loin, le personnage qu'elle dit être, une femme du monde élevé, je le nie.

LE MARQUIS.

Parbleu, où aurait-elle rencontré le modèle à copier? Il y a plus que la rivière entre le salon de la noble et sainte comtesse Swetchine et le Théâtre-Français. Les dames du Théâtre-Français étudient les femmes du faubourg Saint-Germain dans les peintures qu'en font leurs écrivains à elles, qui ne passent guère les ponts.

Digitized by Google

LE COMTE.

A la bonne heure. L'habillement, la voix, l'attitude, n'y sont pas plus que le langage, les pensées et les mœurs; c'est à peine une singerie.

D'AIGREMONT.

La scène du premier acte est jouée comme elle est écrite. Un dialogue entre un académicien et une muse qui postule le prix de vertu. Quant à la scène du bracelet...

LE COMTE.

Elle est indescriptible. Je ne connais point de jeune niais, même élève de M. de Sainte-Agathe et fraîchement arrivé du Comtat, que de pareilles manœuvres n'illuminassent promptement, et qui se voulût laisser épouser après en avoir été l'objet. Certainement, l'excès de moralité que l'auteur attribue au comte d'Outreville est chose fort humiliante pour ce gentilhomme. Avoir gardé jusqu'à vingt-huit ans « la sainte ignorance du mal, » cela surcharge désastreusement sa triste et honteuse condition de fils légitime. Il y perd Fernande

Digitized by Google

Maréchal; c'est bien fait. Mais pour que cette double infirmité l'expose encore au malheur d'épouser la baronne, l'actrice en fait trop. Il doit voir clair, ou c'est un idiot incurable; et alors sa sottise ne prouve rien en faveur du fils de la plieuse. Quand j'entendais dans l'atmosphère empoisonnée de ces impudicités et de ces rires, murmurer le nom de la comtesse Swetchine, j'éprouvais le même frémissement d'indignation que jadis, lorsque les chanteurs de rue insultaient Lamoricière; et j'ai peine à me pardonner d'avoir été plus patient. Véritablement l'outrage est pour nous, puisque nous le subissons.

LE MARQUIS.

Mon cher enfant, il y a des temps où les cœurs qu'émeuvent encore ces sortes d'outrages n'ont plus d'autre vengeance à prétendre que de les subir et de les ressentir. C'est une grande douleur, mais c'est un grand honneur. Heureux ceux qui ne sont ni parmi les bourreaux, ni du cortége des bourreaux, ni de l'immense foule des indifférents, et qui, ne pouvant plus combattre, se découvrent devant les victimes lorsqu'elles passent escortées de huées! Détestons l'impiété de cette

Digitized by Google

populace menée par des histrions. Dans le moment même qu'elle nous écrase, nous pouvons encore lui arracher le plus cher de son triomphe, en rendant hommage aux vertus qu'elle injurie. Sophie Swetchine, si bonne, si savante, si humble, si pieuse envers Dieu et envers les pauvres, si douce à l'erreur, si justement vénérée! Plusieurs d'entre nous, et j'étais de ceux-là, lui reprochaient trop de clémence pour quelques idées nouvelles; d'autres, trop de rigueur envers elle-même, de trop prodiguer aux bonnes œuvres les dernières heures de sa vieillesse épuisée, et de ne vouloir combattre la douleur corporelle que par les forces de l'âme. Elle souriait, et on lui voyait de jour en jour plus de sainte sévérité pour elle-même, plus de sainte douceur pour autrui. Quand je la rencontrais le matin, il n'y a pas encore trois ans, se traînant sur le chemin de l'église, quelquefois je lui offrais le bras, quelquefois je me contentais de la suivre avec respect; il me semblait que son passage établissait dans la rue un courant d'air pur. Je voyais qu'elle allait mourir et je savais de quelles louanges et de quelles larmes elle serait honorée. Si j'avais pensé qu'un homme de lettres, même des derniers, dût

Digitized by Google

venir chercher dans cette noble existence un motif de caricature infamante à faire exploiter par les comédiens, j'aurais cru entendre les reproches de ma vieille amie, et je lui aurais demandé pardon de pousser à ce point d'injure le mépris du temps présent.

COUTURIER.

Monsieur le marquis, parlons sérieusement. Mon auteur a ses défauts et même ses torts; mais je ne crois pas qu'on puisse l'accuser d'avoir voulu outrager la sainte femme dont vous parlez.

LE MARQUIS.

Toute la pièce n'est qu'un outrage!

COUTURIER.

Soit. Mais celui-ci serait trop absurde. Vous savez d'ailleurs qu'il se défend d'avoir fait des personnalités. Il n'en avoue qu'une. C'est un bon sentiment, et il faut le croire.

LE MARQUIS.

Quel que soit son sentiment, je ne l'excuse pas

Digitized by Google

lorsqu'il s'accuse, et lorsqu'il s'excuse, je ne le crois pas. Toute son apologie sur ce point me semble une piètre chose, dans la forme et dans le fond. Il n'a voulu, dit-il, insulter ni M. Guizot ni madame Swetchine, ni personne, sauf le seul Déodat. Par malheur, c'est une phrase de M. Guizot, protestant, qui sert de thème à tout l'épisode du discours politique confié par les cléricaux au protestant d'Aigremont. Par un autre malheur, il a donné à son intrigante le nom, la qualité d'étrangère et la position particulière et spéciale de madame Swetchine. Tout le monde sait que le salon de la comtesse russe Sophie Swetchine fut longtemps le principal, pour ne pas dire le seul salon catholique du faubourg Saint-Germain. Votre auteur était-il seul à ignorer cela? Le public a tout de suite prononcé le nom de madame Swetchine comme celui de M. Guizot. Pour ce qui regarde M. Guizot, votre auteur en est bien marri. Il s'épuise en dénégations qui ne relèvent guère le caractère de son attaque, et qu'il a le crève-cœur de ne point voir agréer. Pour ce qui regarde Sophie Swetchine, qui est morte, je ne sais s'il se fait vraiment l'honneur d'éprouver un regret. Il prétend connaître parfaitement les droits

Digitized by Google

et les devoirs de la comédie. « Elle doit, dit-il, le respect aux personnes, mais elle a droit sur les choses [1]. » Il est capable de croire que le nom, la qualité et ce que je puis appeler la fonction distinctive de Sophie Swetchine, sont des choses, et la personne de Déodat une chose aussi. Ces défaites annoncent une âme humiliée, je ne dis pas troublée. Le poëte n'a point réussi comme il l'avait rêvé. Ses victimes demeurent plus honorées que lui. Mais l'embarras visible qu'il éprouve les venge sans le justifier. Il reste l'auteur flagellé par la conscience publique d'une grossièreté mémorable entre toutes celles de la muse moderne, si coutumière du fait.

COUTURIER.

Marquis, vous êtes implacable. Je sens en vous l'esprit du funeste Déodat, qui, dans sa vie heureusement terminée, mais trop longue, fit tant de mal aux bonnes doctrines par sa rage de les soutenir intégralement. Voyons, ne m'accordez-vous rien? Reprochez-vous aussi à notre auteur le portrait de Déodat? Si vous tombez dans cet excès, je redeviens Gibaugier pour vous combattre.

[1] Préface.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oh! sur le portrait de Déodat, je suis du sentiment de Déodat lui-même : il est content.

D'AIGREMONT.

Il n'a pas tort. Le petit-fils de Pigault-Lebrun, auteur du *Fils de Giboyer*, est au-dessus de tout soupçon de complaisance pour un écrivain clérical en défaveur. Néanmoins, je ne sais comment il aurait pu mieux flatter notre ami. Premièrement, ce nom de Déodat; *A Deo datus :* L'Écriture nous apprend que dans la troisième guerre de David contre les Philistins, Adéodat, fils de la Forêt, Bethléemite d'origine, tua Goliath de Geth, frère du Goliath qu'avait tué David. Secondement, il l'appelle le *hussard de l'orthodoxie*, mais ce mot, de quelque façon qu'on l'entende, n'est qu'un compliment délicat sous la plume de l'écrivain qui a dédié son premier ouvrage à la « mémoire vénérée » de l'auteur du *Citateur*, traité d'impiété putride. Troisièmement, il dit que « la « manière de Déodat *consiste* à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot à tirer « la canne et le bâton devant l'arche. » Cela est

Digitized by Google

du style de Giboyer. Déodat ne parle ni ne sait aucun argot, pas plus le bohême que l'autre; mais enfin, fouailler et jeter bas le libre penseur, n'a rien d'infamant. *Percussit Adeodatus Goliath Gethaei*. L'Écriture ne blâme point cette action. Et quant à « tirer la canne et le bâton devant l'arche, » le poëte ne saurait condamner cet exercice, lui qui s'y livre avec tant de zèle devant le char de l'État. Tout au plus peut-il trouver que Déodat fut un sot de se mettre à bâtonner sans protection et sans profit, et de s'adresser même à des gens qui pouvaient l'écraser et qui l'ont fait. Notre poëte a perfectionné la méthode : il a pour lui les sergents de ville et il ne se prend qu'aux inoffensifs et aux emmenottés. Pour parler un instant sa langue, il *roule* l'invalide, il *tombe* le vaincu. Si ce n'est pas le métier le plus glorieux qu'il puisse faire, ce n'est pas le moins lucratif; les gens sérieux n'auront nul sujet de le huer comme Déodat, qui mourut sans avoir gagné de quoi se faire enterrer. Du chiche métier de Déodat, il sait tirer des rentes. Donnons-lui un brevèt de perfectionnement. J'observe néanmoins que s'il a beaucoup amélioré le rendement, il a bien gâté la manière; j'entends celle de Déodat. C'est,

Digitized by Google

dit-il, « un mélange de Bourdaloue et de Turlupin. » Personne ne prendra cela pour un petit hommage. Bourdaloue! Ce seul nom place tout de suite un homme à quelque distance — en haut — de Forcade et de Schérer. Mais Turlupin ajouté à Bourdaloue, la louange est forte. Déodat rendait compte de la scène politique : il ne pouvait pas faire uniquement du Bourdaloue devant un spectacle qui requérait souvent une forte dose de Turlupin. Madame de Sévigné ne s'envolait sur la trace de Bossuet que quand il était question de Turenne. Combien de rencontres où le Turlupin seul est de mise! Serait-il décent de parler de Giboyer en style de Bourdaloue? Il faut donc les deux genres, et varier suivant les sujets. Si Déodat les avait su réunir, ce serait un maître ouvrier. Il ne le dit point de lui-même et se loue seulement de l'instinct qui lui a fait tenter l'entreprise. Pour votre auteur, il n'y est pas! Il veut glorifier la démocratie, placer dans leur lustre et dans leur ciel les immortels principes de 89, obscurcis par les vapeurs noires du passé; voilà une matière d'éloquence : j'écoute, j'attends du Bourdaloue, je n'entends toujours que du Turlupin.

Digitized by Google

COUTURIER.

Le Bourdaloue, monsieur, est dans le manuscrit de Giboyer, n'en doutez pas.

LE MARQUIS.

Alors, à la suite de la comédie, imprimez l'auguste manuscrit comme pièce justificative. — Ou bien ne faites pas fi du Turlupin, lorsque vous paraissez vous-mêmes si parfaitement incapable d'en sortir. *Vous donnez sottement vos qualités aux autres.*

D'AIGREMONT.

Et encore, la turlupinade peut avoir une forme littéraire; c'est encore l'ironie, c'est encore le sifflet. La *giboyade* n'est que l'injure servile, la voie de fait du mercenaire à qui l'on dit : — « Vendez-nous votre insolence et faites votre prix. » Supposez maintenant autour du mercenaire un renfort de police ou de canaille qui le met à couvert de tout, jusqu'à imposer silence aux spectateurs indignés... Que pensez-vous de ce métier-là? Giboyer le fait, le Giboyer réel, celui que nous voyons à l'œuvre tous les matins et tous les soirs, le dé-

Digitized by Google

mocrate jadis conservateur, ensuite socialiste et « an — archiste, » maintenant « autoritaire; » il fait celà, ce penseur toujours prêt à « vider sur *quiconque*[1] une écritoire empoisonnée. » Mais le Giboyer idéal et nettoyé que vous proposez à la vénération publique, celui-là ne le voudrait pas faire, ou le public n'en pourrait supporter la vue.

LE MARQUIS.

De sorte, monsieur Gibaugier, que votre auteur, ne voulant diffamer qu'un seul homme, — un seul, pas davantage, — s'y est pris de façon que ce seul homme qu'il a voulu diffamer, est précisément le seul adversaire à qui sa pensée rende un hommage légitime, jusque dans l'injure dont il prétend l'accabler. Il calomnie sans réserve et sans mesure le voltairianisme brut dans la personne de Maréchal; le voltairianisme cultivé dans la personne du marquis d'Auberive; l'aristocratie dans la personne du comte d'Outreville; le grand monde chrétien dans la personne de la baronne Pfeffers;

[1] *Sic*. J'ignore si l'auteur a voulu faire du français de Giboyer, ou s'il a cru faire du français *pour de bon*. Ce doute s'élève fréquemment dans le cours de la pièce.

Digitized by Google

le grand monde bourgeois dans la personne de madame Maréchal défunte et dans celle de madame Maréchal vivante ; le monde parlementaire dans la personne de Maréchal et dans celle de Couturier; la démocratie enfin dans la personne du grand Giboyer, qui n'est après tout qu'un chenapan, dans celle du petit Giboyer, qui ne sera jamais qu'un cuistre, dans celle de Fernande Maréchal, qui est déjà une dessalée; que dirai-je? il n'épargne pas même la livrée, cet uniforme de l'égalité future, et le domestique du marquis, un certain Dubois, paraît juste le temps qu'il faut pour montrer le profil d'un cafard. Mais Déodat, il l'honore en fait, et surtout par comparaison ; et ce portrait ennemi est la seule figure dans tout le poëme qui représente à peu près un honnête homme. Regardez bien.

COUTURIER.

Eh! je le vois trop! Je crois au moins pouvoir assurer que ce n'est pas fait exprès.

D'AIGREMONT.

C'est pourquoi nul honneur n'en revient au

Digitized by Google

peintre, et il reste avec le ridicule remords d'avoir manqué une mauvaise action.

COUTURIER.

Oh! une mauvaise action.

D'AIGREMONT.

Oui, monsieur Gibaugier, une mauvaise action, et jugée telle par des hommes qui ne sont en rien les amis de Déodat. Plusieurs auraient volontiers pardonné le tort de le vouloir vilipender; une invincible pudeur les a obligés de protester contre la façon. Comment! traduire un particulier sur le théâtre, attaquer son caractère, mettre en doute ses convictions, le livrer sans défense possible aux jugements d'une foule complétement incapable de désenvenimer l'injure! C'est plus que se permettre une vengeance de Sioux, c'est créer un précédent redoutable contre toute opinion indépendante. De pareils excès ne pouvant se commettre qu'avec le concours de la puissance publique, elle seule en réglera l'usage, c'est-à-dire qu'elle seule en usera. On lui livre cette arme terrible! Elle ne manquera

Digitized by Google

jamais de mercenaires pour la manier! Déodat est frappé le premier, le tour d'un autre pourra venir. La planche est jetée. Et ce n'est pas un honneur pour votre poëte d'avoir ouvert encore ce passage dans le rempart très-démantelé de la liberté publique. Je doute que le vertueux Giboyer se fasse tuer sur la brèche. En cela non plus, il ne sera pas le second exemplaire de Déodat.

COUTURIER.

Ah ça, monsieur d'Aigremont,

De tous les animaux l'homme a le plus de pente
A se porter dedans l'excès.

Sortirons-nous de ce chapitre, et l'honneur de Déodat est-il votre turlutaine?

D'AIGREMONT.

Un peu. Je ne rougis pas encore de sa cause, et je l'oppose volontiers à ceux qui le décrient. Je dis que quelques journalistes comme était Déodat, parlant à bouche ouverte, parlant français, pleins d'amour pour leur cause, incapables de la déguiser, incapables de la trahir, pouvant la ser-

Digitized by Google

vir mal, mais prêts à périr pour elle; je dis que quelques journalistes de cette trempe morale, disséminés dans les journaux, pourraient rendre à la presse un je ne sais quoi qui lui manque aujourd'hui, une certaine saveur franche que toutes les œuvres de tous les Giboyers de la démocratie et du théâtre ne compenseront jamais. Insultez cet homme et livrez-le aux huées du parterre, jusque dans les moindres bourgades : on lui a fait un honneur que vous n'effacerez point. Son nom est le synonyme de liberté de la presse. Lorsqu'il a été renversé, la liberté de la presse a subi une éclipse; elle ne reparaîtra que s'il se relève. Ce sera le signe. Jusque-là, il peut se consoler de vos outrages, en regardant sa main mutilée et liée.

COUTURIER.

Qu'elle reste ainsi pour l'accroissement de la concorde civile et religieuse! Nous finirons par jouir d'un calme charmant, pourvu que « cet insulteur » ne puisse pas de nouveau irriter nos seigneurs les journalistes et les vaudevillistes. Voyez comme ils respectent les croyances catholiques, depuis que Déodat ne les défend plus.

Digitized by Google

D'AIGREMONT.

On ne peut mieux parler, maître Gibaugier, et vous voilà une fois d'accord avec bon nombre d'excellents chrétiens qui reprochaient à Déodat de n'être pas assez hostile au pouvoir établi. A cause de cela, ils l'ont insulté et diffamé bien plus sensiblement que tous les démocrates ne l'ont su faire. Si votre auteur lisait les écrits polémiques de ses confrères de l'Académie... *Il en est jusqu'à cinq que je pourrais nommer*,—sa surprise serait grande de voir que des chrétiens, des gentilshommes, et mieux encore, ont poussé la passion jusqu'à invectiver contre Déodat dans le propre style du marquis d'Auberive et de Giboyer. Et c'est un signalé service que vous lui avez rendu, puisque enfin il a lieu d'espérer que ces adversaires, les seuls qui aient pu l'atteindre dans les environs du cœur, rougiront de vous avoir devancé et peut-être provoqué. Ils devront tout au moins craindre de vous imiter.

COUTURIER.

Bah! bah! l'essentiel est que Déodat ne repa-

Digitized by Google

raisse plus. Il ne sera jamais assez mort! Il faut le piétiner, et sur ses débris inaugurer l'ère des convenances littéraires. La guerre à Déodat, c'est la guerre à la barbarie. Lorsque l'on aura d'un commun effort avili son nom, alors la politesse deviendra la loi des écrivains. Voyez déjà comme mon auteur et un autre académicien, s'étant pris aux lauriers à propos de Giboyer, se gourment délicatement : *Chenille truffée!* dit l'un; *Chien ingrat!* dit l'autre. Voilà de l'atticisme! Votre Déodat, le butor, eût-il trouvé de pareilles fleurettes? Ramenons tout à ce ton de bonne compagnie. Mais pour en venir à bout, *Delendus est Deodatus!* C'est œuvre sociale, et j'estime qu'en pareille rencontre, saint Pie V et tous les autres saints reçus à l'Académie doivent s'entendre avec leur confrère Giboyer. Point de trêve, vous dis-je, et détruisons Déodat! Ce sera au moins quelque chose de grand que l'Académie aura fait en ce siècle, car...

LE MARQUIS.

Comment, vous n'avez pas fini?

COUTURIER.

Sur un pareil chapitre, je ne finirais jamais!...

Digitized by Google

Enfin, pour abréger : « Les représailles sont si « légitimes contre cet insulteur, et il est si bien « armé pour se défendre ! »

D'AIGREMONT.

Oui, et si bien assisté du procureur impérial, qui veille à ne pas lui laisser le bras trop libre ni une épée trop longue ! Mais puisque vous parlez de représailles, il faut vider la querelle. De telles représailles contre un homme réduit aú silence, c'est-à-dire enterré depuis trois ans, indiqueraient un ressouvenir de coups bien rudes et bien profonds. Or j'ai interrogé là-dessus Déodat lui-même. Je supposais bonnement, je l'avoue, qu'il avait dû jadis siffler assez fortement votre auteur. Il ne se rappelle rien de semblable, et croit même ne l'avoir jamais nommé.

COUTURIER.

J'en sais donc plus long que Déodat lui-même. Vous n'ignorez pas qu'il se mêle de faire des vers, depuis que son odieuse prose n'a plus d'issue. Ce serait une occupation douce, et qui pourrait, s'il voulait être sage, lui procurer enfin quelque repos.

Digitized by Google

Mais il faut que le caractère perce, et le méchant rime des satires. Il en a publié une l'an passé... Quelle honte! Après avoir eu pendant vingt ans l'honneur de s'occuper de la politique et des grandes affaires du pays, cet homme ne sait pas accepter son exil, et descend à la frivolité littéraire dans de petits recueils non timbrés qui ne peuvent rien dire de sérieux.

D'AIGREMONT.

C'est triste. Mais enfin, puisque Déodat n'a pas fait fortune devant l'arche, et qu'il faut vivre...

COUTURIER.

Allons donc!... En tout cas, qu'il s'essaye à vivre sans troubler l'industrie du prochain!

D'AIGREMONT.

Quel tort vous a-t-il fait?

COUTURIER.

Nul tort, sans doute : il ne peut. Mais il se rend désagréable. Dans cette pièce, intitulée : *l'Art poé-*

Digitized by Google

tique, il touche aux têtes couronnées par la muse; il prétend que cette déesse est parfois du demi-monde!

LE MARQUIS.

Il a tort: c'est un lieu commun.

COUTURIER.

Écoutez:

Pour tirer portion
Du budget, du libraire ou du bon Monthyon,
. . . .
D'un drame vertueux ils endorment la scène;
Ils la réveilleront demain d'un drame obscène:
A celui-ci le peuple en foule applaudira,
L'autre sera sifflé, mais Monthyon payera;
Et l'auteur, dans sa main ouverte à chaque porte,
Saura ce que le vice et la vertu rapporte.
Ce garçon dont Molière est l'unique psautier
Peut commenter *Tartufe* en homme du métier.

Que vous en semble?

D'AIGREMONT.

Vous prenez donc cela pour vous?

Digitized by Google

COUTURIER.

Dame! nous avons reçu un prix de vertu.

An, si quis atro dente me petiverit,
Inultus ut flebo puer?

LE MARQUIS.

« Toutes les représailles sont légitimes contre cet insulteur. » Ah! pauvre et imprudent Déodat, de s'être si souvent pris à Tartufe libéral! Paul-Louis Courier se disait à lui-même, probablement sans le croire : Paul-Louis, les cagots te tueront! Il a été tué par un Antinoüs d'écurie qui méprisait fort les commandements de Dieu et ceux de l'Église. Moi, je disais à Déodat, et je ne me trompais point : Les cagots de la libre pensée te bâillonneront; ils t'empêcheront de dire que la terre tourne, et ils t'accuseront de persécuter Galilée.

D'AIGREMONT.

Je ne crois pas cependant que l'auteur de

Digitized by Google

Giboyer ait cédé à un ressentiment personnel. Il eût été plus modéré. C'est comme vengeur de la foisonnante espèce giboyère qu'il s'est cru tout permis. A ce titre, je l'avoue, il avait de longues représailles à exercer. Déodat a rencontré souvent ses clients et les a malmenés partout. Les Giboyers sont parents de Tartufe, et Tartufe est un des ancêtres de la démocratie. Quand les feuilles démocratiques sont pourvues, quand le temps est calme et que Giboyer ne peut gagner « son tabac » en aboyant au chrétien, que fait-il? Il change sa blague contre un chapelet, s'introduit chez Orgon, le trompe et le pille. Je citerais vingt Giboyers, tous parfaits démocrates, qui ont volé leur orthographe, leur latin et leur hébreu dans les séminaires. Avant de se placer où chacun les voit, ils ont fait des journaux orléanistes, des journaux légitimistes, quelques-uns même des journaux religieux. Giboyer nous dit que la République a refusé ses services; c'est qu'il ne veut pas « larder d'épigrammes sa propre mère. » Il la sert toujours. Elle n'est, Dieu merci, ni assez délicate ni assez prudente pour l'éloigner des fonctions officielles; mais lui-même aime mieux la servir chez l'ennemi. Outre l'avantage du gain, il y trouve

Digitized by Google

son honneur à lui, l'honneur de trahir. Boutonné dans un habit d'emprunt, il exhale davantage à son propre odorat cette essence d'infection qui le distingue du commun des êtres corrompus. Je sais un Giboyer, jadis journaliste conservateur, plus tard journaliste républicain, aujourd'hui journaliste démocrate-autoritaire, qui dit de lui-même : « Je suis une franche canaille! » Vous ne pouvez pas imaginer le sentiment qu'il y met. Je défierais Aristide de dire avec autant d'orgueil : Je suis un honnête homme. Sa turlutaine est d'insulter davantage les gens dont il a pu surprendre la pitié. Il est destiné à finir dans un hôpital : il calomniera les Sœurs, et s'il peut, avant d'expirer, incendier la maison avec le feu de son brûle-gueule, il mourra content. Eh bien! Dieu veuille que d'ici-là, le bandit ne trouve pas moyen de s'introduire dans quelque feuille légitimiste ou cléricale! Déodat avait un flair pour deviner ces maheutres. Il les a beaucoup pourchassés; ils l'ont beaucoup haï. Ce trait de caractère est heureusement observé dans la pièce. Giboyer, si large sur tous les emplois de l'intelligence, montre de l'aversion pour l'homme sincère qu'il doit remplacer. C'est

Digitized by Google

tout simple : cet homme sincère a fait quelque chose que Giboyer n'imitera jamais. J'en conclus que votre poëte, n'ayant par lui-même rien à démêler ni avec Déodat, qui ne lui a rien fait, ni avec la politique, où il n'entend rien, a suivi des conseils dont il n'a pas deviné la nature, et s'est embarqué dans une entreprise dont il ne pouvait mesurer la portée.

COUTURIER.

Tarare! Vous avouerez que cela n'est guère croyable et ne s'expliquerait pas mieux que le reste.

D'AIGREMONT.

L'instinct démocratique, si naturel dans la littérature inférieure, le désir de plaire à des patrons puissants, inséparable de cet instinct, le penchant aux réhabilitations impossibles, l'espoir d'un succès, la certitude d'un grand tapage, tout cela, joint à l'ignorance absolue du vrai monde, explique parfaitement ce que nous avons ici. Cette pièce est une espèce de monstre sans queue ni tête, que son propre père lui-même ne sait com-

Digitized by Google

ment nommer; mais un monstre grondant, hurlant, roulant, plein de passion absurde, et qui menace enfin de faire assez de dégât pour effrayer même des yeux qui ne le peuvent d'ailleurs contempler sans mépris. Certains esprits n'ont qu'une force pour ainsi dire musculaire, suffisante à ces sortes d'œuvres. Courts et violents, on les lance; lancés, ils deviennent furieux avant même d'avoir reçu des coups. Le taureau se rue, se butte et mugit.

LE MARQUIS.

L'on a connu des bœufs qui avaient conservé ce caractère.

COUTURIER.

Messieurs, il vous échappe des aveux qui nous glorifient. Je les relèverai. Remarquez d'abord comme vous prenez la thèse de l'astuce cléricale, qui fait courir toutes sortes de mauvais bruits pour polluer l'innocence de notre ouvrage; voyez comme vous voulez changer les situations. Vous êtes les agresseurs, et vous vous posez en victimes. Écoutez là-dessus les plaintes de l'auteur.

Digitized by Google

Elles sont touchantes, quoiqu'en très-petit français. Car, je l'avoue avec impartialité, ce n'est pas par le français que nous brillons, du moins dans la préface.

LE MARQUIS.

Lisez-nous cela.

COUTURIER, *lisant.*

« Par quelle adresse cléricale soulève-t-on
« contre ma comédie la colère *de* partis *auxquels*
« elle ne touche pas? Par quelle falsification *de*
« mes paroles arrive-t-on à feindre *de* croire... »

LE MARQUIS.

Oh!

COUTURIER.

Quoi, oh?

LE MARQUIS.

Feindre de croire? Vous lisez mal.

COUTURIER.

N'interrompez pas... « Arrive-t-on à feindre de

Digitized by Google

« croire (*sic*) que j'attaque les gouvernements « tombés? »

D'AIGREMONT.

Ah! noirceur cléricale!

COUTURIER.

Je continue : « Certes, c'est une tactique adroite « *de* susciter contre moi un sentiment chevale-« resque *qui a un écho* dans tous les cœurs hon-« nêtes;... »

LE MARQUIS.

Susciter un sentiment qui a un écho, et dans tous les cœurs honnêtes, encore!

COUTURIER.

Je continue : « Mais où sont-ils les ennemis que « je frappe à terre? Je les vois debout *à toutes les* « *tribunes*... »

LE MARQUIS.

Vous lisez mal, ou plutôt vous improvisez.

Digitized by Google

COUTURIER.

Je lis : « A toutes les tribunes (*sic*), ils sont *en* « *train* d'escalader le char de triomphe. Et quand « j'ose, moi chétif, les tirer par la jambe... »

LE COMTE.

Cela fait image.

COUTURIER.

« Ils se retournent en criant : Respect aux « vaincus ! En vérité, c'est trop plaisant. »

D'AIGREMONT.

Moi, je trouve cela trop triste. C'est le cri de la vertu sans éloquence; il n'y a rien de plus désobligeant. Néanmoins, après cette protestation et ce prosternement, on ne peut « feindre de croire » que l'auteur soit dans la moindre disposition de soutenir le combat ou contre les académiciens, ou contre les députés, ou contre n'importe quel adversaire en mesure de parler. Il s'est permis de les tirer par la jambe, mais pour

Digitized by Google

rire ! Le seul adversaire qu'il attaque sérieusement et avec résolution, c'est Déodat, mort et enterré. On ne doit aux morts que la vérité. — Ensuite ?

COUTURIER.

Ensuite, remarquez un côté touchant du vieux Auberive, et l'hommage indirect qui est rendu à l'aristocratie, quand vous nous accusez de la vilipender. Au premier aspect, le marquis semble un scélérat achevé. Il porte en lui toutes les corruptions de l'ancienne société, si heureusement régénérée par l'esprit de 89; il est sceptique, insolent, cynique : mais il a une turlutaine, une délicieuse turlutaine, la même que Giboyer, l'amour paternel ! Il aime sa fille, Fernande Maréchal ; et tout ce qu'il fait n'est au fond que pour l'établir, l'adopter et lui léguer honnêtement son bien. Fernande, quoi que vous en disiez, est charmante, généreuse, pure; ce qui prouve encore la largeur de nos sentiments. Si dans la personne du comte d'Outreville, nous abîmons les enfants légitimes de l'aristocratie, dans la personne angélique de Fernande, nous relevons ses bâtards. Hé ! messieurs, nous ne sommes pas si difficiles ! Une origine un

Digitized by Google

peu irrégulière, une éducation purgée de tout préjugé chrétien, nous n'exigeons pas davantage, et nous reconnaissons volontiers des qualités supérieures à quiconque n'est pas entaché de ces vices du passé. Faites attention que par son mariage avec le fils de Giboyer, la fille du marquis d'Auberive entre pleinement dans la démocratie : ainsi le vieil aristocrate devient le grand-père du type démocratique intégral et pur qui naîtra de cette union fortunée. La vraie démocratie sera donc la petite-fille légitime du marquis d'Auberive et de Giboyer.

LE MARQUIS.

Deux fumiers pour engraisser ce lis. Qu'il sera beau ! C'est parfait. C'est la vraie mystique de la démocratie, que je me proposais de vous déduire ; ma besogne est faite. Achevez de venger votre auteur.

COUTURIER.

Ce sera trop aisé. Vous lui reprochez le goût des réhabilitations impossibles. Premièrement, c'est le goût du public lui-même, et il le faut con-

Digitized by Google

tenter. Secondement, cela est très-bon au point de vue de la démocratie. La démocratie est une chose sérieuse, parce qu'elle est une théologie. Cette théologie fait de l'homme un dieu en affranchissant son âme; elle lui promet, elle lui donnera l'absolution universelle de tout ce qui passa jadis pour contraire à la règle, au devoir, à l'honneur. Voilà le sens des réhabilitations démocratiques. Les catholiques aussi aiment à réhabiliter, mais qu'ils s'y prennent sottement! Ils réhabilitent des institutions ou des personnes endommagées par l'histoire. Paperasses! bonnes tout au plus pour amuser la curiosité. Nous autres, nous réhabilitons des types et des bandes, le forçat, la demoiselle libre, la femme affranchie, le bâtard. Nous établissons une pompe aspirante qui fait monter dans le ciel tout l'ancien égout. Voilà une besogne salutaire et véritablement suivant l'esprit de 89. Les réhabilitations que vous prétendez impossibles, sont non-seulement très-possibles, mais très-accueillies. Nous vous donnons ici la réhabilitation de la bâtardise et celle de la truanderie littéraire : elles passent parfaitement. Giboyer bâtard et Giboyer truand traînent en triomphe à leur suite, l'un le préjugé Outreville,

Digitized by Google

l'autre le préjugé Déodat. Le bâtard empoche l'héritage de l'héritier légitime; le truand mercenaire emporte la palme du loyal combattant. Quand vous dites que mon poëte n'a pas d'esprit...

LE MARQUIS.

Oh! l'esprit de 89, il en est plein.

COUTURIER.

Il en a un autre : celui de renoncer à l'esprit qui ne serait point de son époque et à la folie de vouloir voler contre le bon vent. Vous lui demandez de la vieille morale, n'est-ce pas? Il en pouvait faire, il en a fait, et de très-présentable, qu'on lui a fort bien achetée avec le vertueux argent du bonhomme Monthyon. Mais le public refusait ce fourrage, coupé dans les prés bénis qui verdoient entre la caisse d'épargne et le temple de Vesta. Qu'est-ce que dix mille francs payés par le bureau des bonnes mœurs littéraires, à côté des recettes du *Fils de Giboyer?* On vous a donné un premier Giboyer, un Giboyer femelle, traité dans l'ancien genre, avec l'ancien esprit. Cela s'appelle *l'Aventurière*. C'est une femme de théâtre dont la *turlutaine* est

Digitized by Google

de rentrer dans la vertu en épousant un vieillard follement épris. Son désir est très-sincère. Cependant le fils de ce vieillard vient à se montrer; il est encore jeune et bien fait, et voilà notre Giboyère infidèle; c'est-à-dire, elle veut être vertueuse avec ce beau garçon. Le fils, — un fils légitime pourtant, — sans se trouver tout à fait insensible à la pureté d'une pareille flamme, comprend ce qu'il doit à son père, chasse l'infante et rétablit l'ordre dans la maison. Il y a de la vivacité, un certain parfum de langue, une touche de poésie, presque deux caractères, une assez bonne charge, un fond de comédie, et enfin pas trop de morale, puisque le père est complétement avili devant sa famille. Mais comme après tout c'est la vieille vertu qui triomphe du vice intéressant, le succès n'a été qu'ordinaire; une cinquantaine de représentations, et plus rien. Voilà ce que l'on fait avec votre vieille vertu : quelques milliers de francs. Laissez-nous donc tranquilles ! La Bruyère disait de Corneille : *Il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient.*

D'AIGREMONT.

Par modestie... Le grand Corneille croyait le

Digitized by Google

public meilleur juge que lui-même, et il disait : La pièce rapporte de l'argent, parce qu'elle est bonne.

COUTURIER.

On a cela de commun avec le grand Corneille... en changeant un peu; et l'on dit : La pièce est bonne, parce qu'elle rapporte de l'argent.

LE MARQUIS.

Esprit de 89.

COUTURIER.

C'est le bon. Il règne, il couronne, il rend.

LE MARQUIS.

Continuez, vous allez merveilleusement bien. Nous serons tout à l'heure battus.

COUTURIER.

Que dites-vous encore, que la pièce n'a ni queue ni tête, que l'auteur même n'a su quel nom lui donner?

Digitized by Google

D'AIGREMONT.

Oui, j'ai dit cela. J'ajoute que j'ai bien ri des efforts de l'auteur dans sa préface, pour expliquer ce qu'il a voulu faire. Barbey d'Aurevilly le compare à un tapissier qui ne saurait pas donner un coup de marteau sans se taper sur les doigts. En effet, il se cogne et s'écrase partout. Il prétend que sa pièce n'est pas politique, qu'elle est *sociale*. Qu'est-ce que c'est qu'une pièce *sociale*, et comment une pièce sociale peut-elle n'être point politique? Il n'en dit rien. Cette pièce, qui n'est point politique et qui ne fait la guerre à aucun des gouvernements tombés, s'attaque néanmoins à tous les partis qui représentent l'esprit de ces anciens gouvernements; elle s'attaque même au gouvernement actuel, en tant que protecteur du temporel de la papauté, ce qui le constitue clérical au premier chef. L'on peut nommer tel ministre en exercice qui s'unit au légitimiste Auberive et au parlementaire Couturier dans « la haine et la peur de la démocratie. » Et cela n'est pas de la politique

Digitized by Google

COUTURIER.

Ce n'est pas de la politique « dans le sens courant du mot. »

D'AIGREMONT.

Et quel est le sens courant du mot, monsieur l'Un des Quarante?

COUTURIER.

Ah! vous êtes trop curieux. Voyez le Dictionnaire de l'Académie.

D'AIGREMONT.

Après avoir pataugé déplorablement sur *socia* et *politique;* après avoir dit en son langage que sa pièce non politique devait s'appeler les *Cléricaux,* si ce vocable politique était de mise au théâtre, l'auteur découvre tout à coup son sujet : « L'antagonisme du *principe ancien* et du *principe moderne*, voilà donc tout le sujet de ma pièce. Je « défie qu'on y trouve un mot excédant cette « *question.* » Et moi, je le défie de montrer dans

Digitized by Google

la pièce un mot qui touche à cette *question;* je le défie surtout d'y montrer ni principe ancien ni principe moderne, ni trace d'un antagonisme quelconque contre la démocratie. Je n'y vois que des sots et des chenapans qui sont parfaitement d'accord pour faire triompher cette fille de Giboyer. Où est la lutte, où est la contradiction, où est l'obstacle? Dans cette pièce *sociale,* où paraît une ombre des forces que la société oppose encore à l'envahissement du Giboyérisme! Enlevez ces misérables masques attachés d'une main si débile sur des mannequins si mal confectionnés, et contemplez les vrais personnages. A la place du marquis d'Auberive, vous avez Noailles ou Luynes, ou Des Cars, ou le gentilhomme fermier qui habite sa terre, assiste ses voisins pauvres, élève ses fils pour le service public, introduit les améliorations agricoles, conserve intacts son vieux nom et sa vieille demeure. A la place du comte d'Outreville, vous avez le rejeton de noble souche qui a pris l'uniforme et maintient pour sa part les traditions du vieil honneur sous le jeune drapeau; vous avez le confrère de Saint-Vincent de Paul, qui se tient à l'écart des fortunes du temps, mais non pas de ses misères, et qui étudie

Digitized by Google

de plus près que vous le secret de les diminuer; vous avez enfin le zouave pontifical, le soldat de Castelfidardo, l'un de ceux qui sont ou les derniers de la chevalerie ancienne, ou les premiers de la chevalerie moderne, si les temps modernes sont destinés à voir quelque chose de si beau ! Quelle figure ferait près d'eux le petit Giboyer, le fils de la plieuse, valet de plume de M. Maréchal, et lecteur de madame son épouse pour occuper ses loisirs ! Et Maréchal, et Couturier de la Sarthe, et d'Aigremont, quels noms portent-ils dans le monde? Ils se nomment Guizot, Broglie, Berryer, Montalembert, Ségur-d'Aguesseau. Parmi tous les noms que l'opinion respecte à quelque titre dans ce temps-ci, — je dis ceux que l'on respecte et non pas qu'on adule, — vous n'en trouveriez pas un qui fût des vôtres. C'est cela, c'est-à-dire la société tout entière que vous prétendez attacher au char de Giboyer, et que vous prétendez vaincre avec le livre inédit de Giboyer?

COUTURIER.

Elle sera vaincue, pourtant, et par Giboyer.

Digitized by Google

D'AIGREMONT.

Oui, peut-être, mais avec sa main — forte d'argousins; pas avec son livre.

COUTURIER.

Il n'importe guère. Cependant le livre ne nuira pas à la victoire, ni notre comédie. Notre comédie va au but. Son caractère, que vous disiez indéfinissable, est si clair et si marqué, que vous venez de le définir vous-même. Si je daignais la défendre en qualité d'œuvre littéraire, je vous dirais qu'elle a parfaitement une tête et une queue. La tête est le premier acte, la queue est le cinquième, et vous n'avez pas le droit d'être plus difficile que le public, qui se contente parfaitement de cette composition. J'en dirai autant du style et de l'esprit : l'un et l'autre sont à la portée des lecteurs du *Siècle*, compris et applaudis dans toute la France, excepté des seuls cléricaux. Nous nous soucions bien de vos critiques ! Ce n'est pas votre langue? c'est la nôtre, et ce sera celle de vos enfants. Langue moderne pour des principes modernes. Vous en verrez bien

Digitized by Google

d'autres! Le français de Molière a vieilli, nous le rajeunirons en lui transfusant l'argot. L'argot aussi a bien le droit d'être réhabilité! Malheur à vous qui vous obstinez dans une langue à part! Mais laissons cela, comme la distinction de social et de politique. La pièce est parfaitement politique. On le nie, pour ne pas infliger à l'administration le déplaisir de frapper son timbre sur les ailes de la muse, ce qui eût été « trop plaisant! » Et cette pièce politique est également sociale, puisqu'elle est dirigée contre la société.

D'AIGREMONT.

Alors, anti-social est l'expression qui conviendrait.

COUTURIER.

Vous me ferez bien la grâce de croire que nous le savions ; mais on a toujours des préjugés à ménager. Un petit déguisement pour assurer la circulation n'est pas coupable, lorsqu'il ne trompe personne. La pièce est donc dirigée contre la société : rien de plus légitime, puisqu'il s'agit de faire triompher le principe moderne, et que la

Digitized by Google

société, vous venez de le dire, est encore établie sur le principe ancien. Or, quel est ce principe ancien ? Le droit divin, le droit de Dieu : principe chrétien, principe ecclésiastique. Donc, tous les tenants du principe ancien, quels qu'ils soient, à quelque degré qu'ils tiennent, sont gens d'Église, *cléricaux*. Ce *vocable* n'étant pas de mise au théâtre, on ne l'a pas inscrit au front de la pièce. Un autre vocable eût encore mieux exprimé le dessein et le sentiment de l'auteur : il se dit tout haut dans la tabagie attenante au théâtre, et c'est le vrai titre : *Les Calotins*. Mais celui-ci n'était pas compatible avec toutes les pudeurs. On a donc donné à la pièce le nom de l'anti-calotin par excellence : Le *Fils de Giboyer*, un bâtard probablement peu baptisé, certainement très-affranchi des obligations du baptême; un sauvageon d'université qui n'a jamais été embarrassé d'aucune idée ni flétri d'aucun sacrement catholique, qui s'estimera bien marié à ne l'être qu'à la mairie, et qui se contenterait de l'autel de la nature. Voilà le vrai représentant du principe moderne, délivré de tout lien, de toute relation avec le principe ancien; étranger à la vieille société, à ses traditions, à son culte, fait pour laisser tomber ce passé qui ne le

Digitized by Google

regarde en rien, pour le fouler aux pieds sans pitié, sans colère, sans même daigner savoir ce que c'est. Trouvez-vous tout cela si peu lié et si peu logique?

D'AIGREMONT.

Non, vraiment; et tout serait fort clair, si la préface n'avait rien expliqué.

COUTURIER.

Qui vous dit que l'auteur s'est expliqué dans le dessein d'éclaircir les choses? D'ailleurs, claires ou non, ses explications sont superflues autant que vos critiques sont vaines. Il vous a jeté cela par timidité naturelle, peut-être, ou pour se débarrasser de l'importunité de vos criailleries, ou pour couvrir une politique qu'il avait trop démasquée. Peut-être aussi qu'il ne sait pas bien ce qu'il a fait, et qu'il ignore lui-même la portée de son œuvre. Ces curiosités sont creuses; il faut voir le but et le moyen. Or, le but est clair, le moyen puissant. Écoutez les applaudissements de la foule démocratique. Vous méprisez la foule, elle vous le rend bien! Elle n'est que la foule, c'est vrai, mais vous

Digitized by Google

n'êtes que le petit nombre. Raisonnez, protestez, criez à la calomnie; montrez vos vrais visages et le vrai visage de Giboyer, devant qui tout le monde et lui-même reculerait : qu'est-ce que cela fait à la foule? Vous, les honnêtes gens, et lui, le gredin, la foule vous veut voir non tels que vous êtes, mais tels qu'on vous dépeint pour son plaisir. Les masques deviennent les vrais visages. Giboyer monte au Capitole, et, — permettez-moi le style de l'avenir, — vous êtes rasés!

D'AIGREMONT.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Oh! pour cela...

COUTURIER.

Rasés! vous dis-je... J'ai eu depuis un mois la fortune de voir travailler Giboyer sur différents théâtres; j'ai senti le souffle de la bête : elle est grande, elle est puissante, et les remparts qu'elle menace ne sont défendus que par ses soldats. Dans une discussion sur un pareil sujet, l'on peut

Digitized by Google

emprunter des mots ; j'en emprunte un à Voltaire : Encore quelques années, et le principe ancien verra beau jeu !

LE COMTE.

Mon oncle, êtes-vous de cet avis? ne pourrons-nous pas combattre?

LE MARQUIS.

Si fait! mais un peu moins qu'à présent. Toute la question est de savoir si Dieu donnera sa démission. Quant aux peuples, ils ont reçu la leur, et ils l'ont acceptée. Les rares individus qui refusent encore sont ce que nous sommes, des *ganaches*. Rappelle-toi les noms que notre ami d'Aigremont prononçait tout à l'heure, et cherches-en un qui ait une action sociale comparable à celle de l'auteur de *Giboyer* ou de l'auteur des *Ganaches*.

LE COMTE.

Quelle honte !

LE MARQUIS.

Ah ! oui. D'autant que l'importance de ces mes-

Digitized by Google

sieurs, et d'une foule d'autres, n'est pas dans leur mérite, mais dans leur médaille... Que la médaille soit retirée, l'apostolat est fini, et il faut descendre d'un cran ou de plusieurs en matière d'alimentation intellectuelle. C'est ce qui ne manquera pas d'arriver à mesure que la démocratie montera. D'autres instructeurs nous apprendront plus formellement les droits de la démocratie et nos devoirs envers cette reine. Et comme ces nouveaux instructeurs seront tout à fait ineptes, il y aura défense de répondre.

LE COMTE.

Mais c'est la tyrannie la plus insupportable !...

LE MARQUIS.

Oh ! la plus insupportable !... En fait de tyrannie, qui donc peut se flatter de savoir ce que le genre humain ne supporterait pas ? Cette plus insupportable tyrannie ne sera que l'organisation de la liberté selon le principe moderne, telle que le monde en jouissait avant l'avénement du principe ancien qu'il s'agit d'expulser. On brouille un peu les choses et les noms pour le

Digitized by Google

service de la démocratie! Le droit divin, que ce savant Giboyer qualifie de *principe ancien*, est d'une application sociale récente : il n'a pas quinze siècles d'exercice. Jusqu'au moment où il fut implanté par le christianisme, l'histoire n'est pleine que des faits et gestes du droit humain, droit absolu de l'homme... sur l'homme. Ce droit avait organisé parfaitement la merveille où nous tendons : la démocratie couronnée.

D'AIGREMONT.

C'était Néron.

LE MARQUIS.

C'était Caracalla, c'était Héliogabale, c'était n'importe qui; et cela allait très-bien, avec des poëtes, des gens de lettres, des acteurs, des tribuns, un sénat, des consuls, une armée très-brave, des magistrats très-savants; avec le nom de la république sur les monnaies et la souveraineté du peuple dans les protocoles. Il y avait une égalité qui n'était pas un niveau, mais une succession de niveaux formant une parfaite figure de hiérarchie; seulement, le plus haut niveau s'arrêtait juste aux

Digitized by Google

pieds de l'empereur : c'était l'égalité. L'empereur marchait à volonté sur tous les fronts, élevait de terre aux plus hauts emplois, faisait descendre des plus hauts emplois sous terre, et cela suivant les mérites ou les crimes que sa justice appréciait. A chacun selon ses œuvres! crie l'équitable cœur de Giboyer; car Giboyer ne serait pas tout ce qu'il doit être, s'il n'était encore saint-simonien. Qui définira légitimement les œuvres et leur attribuera ou la récompense ou le châtiment? L'infaillible démocratie. Mais comme la démocratie n'a par elle-même que des pattes, la force des choses lui fabrique une tête omnipotente sur laquelle elle réunit la couronne et la tiare. Et voilà cette belle invention de *démocratie couronnée*, qui vous donne à la fois la hiérarchie, l'ordre, la religion, l'autorité, et le trésor des trésors : l'égalité!

LE COMTE.

Mais la liberté?

LE MARQUIS.

Sachons sacrifier quelque chose. La liberté est une nouveauté chrétienne, incompatible avec les

Digitized by Google

nobles exigences de l'égalité. Sous l'influence de l'Évangile, la chrétienté était une confédération d'indépendances sacrées. A la place de l'Empire, le christianisme avait constitué la foule des nations, libres dans cette atmosphère de justice générale qu'on appelait le droit des gens. Dans chaque nation, à la place de l'Empereur ou du proconsul, il y avait le roi, où plutôt la royauté, puissance contenue, comme la clef de voûte est contenue par les différentes parties de l'édifice même dont elle fait la solidité. Liée à tout, la royauté dépendait de tout. Elle était la principale et non pas l'unique tête de la société. Le clergé, la noblesse, la magistrature, les corporations, la propriété formaient autant de têtes secondaires qui devaient obéir à la royauté, mais d'après une règle, en conservant leur indépendance légitime et leur permanence au rang hiérarchique qu'elles occupaient. C'était compliqué. Cet enchevêtrement offrait plusieurs obstacles à la circulation des marchandises, des vaudevilles et de l'artillerie ; mais la liberté vivait là-dedans ! Le droit finissait toujours par trouver quelque vieux mur derrière lequel il pouvait soit combattre, soit attendre et rallier l'invincible petit

Digitized by Google

nombre des cœurs qui ne se soumettaient pas au fait accompli. 89 y a mis ordre! Depuis que je suis au monde, j'entends disputer sur les présents que 89 a faits ou n'a pas faits à l'humanité. Je suis fixé. Il nous a fait un présent que je connais bien : l'esprit de servitude. Seulement, il l'a enveloppé des couleurs de la révolte et lui a donné le nom d'Égalité. — Ah! que c'était bien là le sobriquet que le duc d'Orléans, le grand parricide, devait prendre, et qu'une étonnante logique est au fond de tout! — Donc 89, sous son nom d'Égalité, a coupé toutes ces têtes, percé tous ces remparts, rasé tous ces vieux murs où le droit trouvait un refuge. Toutes les frontières sont renversées ou ébranlées; l'Empire universel se refait à vue d'œil, des figures de la démocratie couronnée avancent la main sur la tiare, et Giboyer, admissible à tous les emplois, se croit, non sans raison, l'égal d'un honnête homme. Mais pour la liberté, elle peut se préparer à faire un long somme dans les catacombes.

D'AIGREMONT.

Si elle en trouve! Les catacombes de la Société moderne sont des égouts éclairés au gaz.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Eh! bien, la liberté conservera toujours son dernier asile : l'échafaud.

LE COMTE.

Messieurs, quelque chose en tout ceci n'est pas clair pour moi. Je vois très-bien que le principe Giboyer sacrifie la liberté, mais je me demande comment il sauve l'égalité. De qui l'esclave est-il l'égal? d'un esclave comme lui. Est-ce qu'égalité est synonyme d'esclavage?

D'AIGREMONT.

N'avez-vous pas médité les réponses de Giboyer à son garçon ?

LE COMTE.

Justement; et je les trouve ridicules.

LE MARQUIS.

Il est vrai que l'auteur est bon dans cet endroit-là.

Digitized by Google

LE COMTE.

Messieurs, permettez-moi de vous relire cet entretien, qui m'empêche absolument de rien entendre à la thèse sociale de l'avenir. L'enfant Giboyer, ému du discours qu'il vient de copier, s'écrie : « Je crois que la seule base solide dans « l'ordre politique comme dans l'ordre moral, « c'est la foi, là ! »

LE MARQUIS.

Là ! délicieux là ! S'il disait *na*, ce serait encore plus joli. Du reste, l'enfant a bien raison.

LE COMTE.

C'est ce qui me semble.

LE MARQUIS.

Que répond Giboyer père?

LE COMTE.

Giboyer père est stupéfait : — *Tu es légitimiste à présent?* L'enfant recule : — *On n'est pas légitimiste*

Digitized by Google

pour ça. — Si fait, répond Giboyer : « — Je ne « connais qu'une façon d'introduire la foi dans la « domaine de la politique, c'est de professer que « tout pouvoir vient de Dieu, et par conséquent ne « doit de comptes qu'à Dieu. Quand on professe « cette opinion, à quelque parti qu'on croie appar- « tenir, on est légitimiste. » Vous voyez qu'ici Giboyer écarte la notion chrétienne du pouvoir, comme au surplus toute la pièce éloigne tout le christianisme en montrant qu'il n'est plus suivi que par des hypocrites, des intrigants et des sots.

D'AIGREMONT.

Parfaitement.

LE COMTE.

Le petit Giboyer n'objecte pas que la société qui professait que le pouvoir vient de Dieu, s'arrangeait aussi pour que le pouvoir rendît ses comptes à Dieu. Il ne dit pas que cette société, qui se faisait l'honneur de ne vouloir recevoir ses maîtres que du ciel, était constituée, amplement pourvue de lois, de règles, de priviléges généraux et particuliers, et qu'elle avait enfin pris soin que toute

Digitized by Google

puissance ne fût pas laissée à tout pouvoir. Ce petit Giboyer n'est pas fort.

COUTURIER.

S'il disait tout cela, il allongerait trop la scène. D'ailleurs, il doit s'arranger pour être battu. Voulez-vous qu'il soit plus savant que son père? Ce serait immoral. Contentez-vous qu'il soit plus honnête.

LE COMTE.

Néanmoins, cette nécessité et cette beauté de la foi le frappent si vivement qu'il s'écrie : — « Eh bien! *mettons* que je suis légitimiste. »

LE MARQUIS.

C'est très-beau, ce mouvement, de la part d'un garçon à qui les défectuosités de son état civil doivent inspirer tant de répugnance pour toute légitimité.

LE COMTE.

Giboyer est renversé. La vie, dit-il, se dérobe sous lui, et il jette à son fils, à son élève, ces pa-

Digitized by Google

roles effarées : « Qui t'a volé à moi, *cruel enfant?* « Par où m'échappes-tu? *Qui t'a perverti?* Il y a « une femme là-dessous! Tu n'es pas légitimiste, « tu es amoureux! »

LE MARQUIS.

Éloquentes lamentations d'un père qui voit son fils exposé à croire en Dieu.

LE COMTE.

Désespéré, Giboyer avoue son étonnante infamie, et comment il fait des discours, non-seulement pour prouver ce qu'il ne croit pas, mais pour combattre ce qu'il croit et vilipender ce qu'il adore : « J'ai déshonoré en ma personne un sol-« dat de la vérité, je ne suis plus digne de la ser-« vir..... »

LE MARQUIS.

En conséquence, je continue de la trahir...

LE COMTE, *lisant.*

« Mais je lui dois un remplaçant, et je me suis « promis que ce serait toi. »

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Et, par ce moyen, je me réhabilite en trahissant aussi ceux que je sers par trahison... Il est auguste!

LE COMTE.

Le jeune Giboyer tient bon : « Ta vérité n'est « plus la mienne! Celle que je reconnais, c'est « celle qui t'a dicté ton discours. » Voilà le moment de montrer que tout pouvoir ne vient pas de Dieu, et comment le christianisme a cruellement abusé l'humanité en lui persuadant cette erreur et les erreurs concordantes, d'où est née la monstruosité de la monarchie chrétienne. Mais le vieux Giboyer, accusé d'utopies, se borne à exhiber cette maxime, un peu fripée par l'usage immodéré qu'en font quelques millions de sots : « La pire des utopies est celle qui veut faire re- « brousser chemin à l'humanité. »

LE MARQUIS.

Bourdaloue!

Digitized by Google

LE COMTE.

Le jeune Giboyer objecte que l'humanité « peut se tromper de route, » ce qui me paraît d'autant plus sensé que l'humanité n'est pas une machine absolument sourde, et que, si elle est une machine, elle est gouvernée par des êtres intelligents et libres. Mais le grand Giboyer, abusant de ses moyens, écrase le petit d'une seconde maxime, encore plus triomphante : « Les fleuves ne se « trompent pas, et ils submergent les fous qui « veulent les arrêter. »

D'AIGREMONT.

Turlupin!

LE COMTE.

Là-dessus, le petit Giboyer rompt. Il ne lui vient pas à l'esprit que l'on peut détourner les fleuves, les endiguer, diminuer le volume des eaux... décidément ce garçon est faible, malgré « l'éducation *sterling* » qu'il a reçue. Néanmoins, il ne se rend pas. Il pousse à Giboyer ce dernier argument : « En somme, vous n'avez rien à mettre à la place de ce que vous avez détruit. »

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Cela est encore très-bon. *En somme*, toutes les objections du petit drôle sont insolubles.

D'AIGREMONT.

Mais il ne tient pas.

LE COMTE.

Ce n'est pas la faute de son père! Giboyer lui fait une réponse en deux parties, que je trouve deux fois impayable. Première partie : « Nous « n'avons rien? Et où as-tu vu *dans l'histoire* « qu'une société en ait remplacé une autre sans « apporter au monde un dogme supérieur? » Ainsi Giboyer va nous servir quelque chose de supérieur au dogme chrétien, définitivement écarté. Seconde partie : « L'antiquité n'admettait « l'égalité ni devant la loi humaine ni devant « la loi divine ; le *moyen âge* (pas le christia- « nisme!) l'a proclamée au ciel, 89 l'a procla- « mée sur la terre. » Ainsi le dogme supérieur de la société qui vient remplacer la vieille société

Digitized by Google

basée sur le dogme chrétien, c'est le dogme chrétien de l'égalité !

LE MARQUIS.

N'importe, voilà un couplet troussé ! Je défie *quiconque* de se procurer des pinces assez fines pour démêler ici le Bourdaloue du Turlupin. Ils sont fusionnés. C'est du Turlaloue ou du Bourdapin.

COUTURIER.

Eh ! laissez donc le style ! c'est du langage égalitaire. L'égalité veut que Bourdaloue devienne identique à Turlupin. Vous vous y ferez. A l'heure qu'il est, prenez plutôt soin de discerner les idées ; ne confondez point où l'on distingue. L'égalité du moyen âge et l'égalité de 89 ne sont nullement la même chose.

LE COMTE.

Permettez !... C'est à M. Gibaugier que je parle?

COUTURIER.

A lui-même.

Digitized by Google

LE COMTE.

Eh bien, votre distinction me paraît vaine. Si l'égalité de 89 est un développement de l'égalité imposée à l'orgueil de l'homme par le christianisme, vous êtes insensé de la vouloir séparer du principe d'où l'égalité découle uniquement. Que servira d'élargir le canal, quand vous coupez la source? Pour que les hommes consentent à se croire égaux, il faut qu'ils s'avouent frères; pour s'avouer frères, il faut qu'ils croient, qu'ils craignent, qu'ils aiment le même Dieu. Je vous défie de faire croire, aimer, craindre un Dieu qui ne soit pas Celui de qui vient tout pouvoir et à qui tout pouvoir devra rendre compte; Celui qui a créé le ciel et la terre et qui est mort sur la croix; celui qui a dit aux hommes : Je suis votre père et vous êtes mes enfants; le Dieu Christ, enfin, dont vous ne voulez plus. Vous n'apporterez point au monde un Dieu supérieur à celui-là! Mais si votre égalité de 89 n'est pas celle que le Christ nous a donnée, si c'est autre chose, une chose qui n'est pas de droit divin et qui ne prend pas en nous les racines de la foi, tout de suite votre égalité de fabrique humaine trouve en face d'elle l'orgueil du cœur hu-

Digitized by Google

main, où jadis la douceur du Christ avait fait entrer l'amour des petits et des pauvres et que sa crainte avait muselé. Qui maintiendra l'égalité contre l'orgueil de l'homme? La force? Mais cette force, cette seule gardienne de l'égalité, d'un côté accroîtra l'orgueil de ceux qui la posséderont, de l'autre abolira toute fierté en ceux qui devront la subir. Et alors, c'est ce que l'on disait tout à l'heure : c'est l'esclavage; c'est l'égalité sous les pieds de César remplaçant l'égalité dans le sein de Dieu... — Vous faites rebrousser chemin à l'humanité.

COUTURIER.

L'argument paraît assez plausible; mais vous oubliez que l'égalité « qui n'est pas un niveau, » sera sauvée par la « hiérarchie. »

LE COMTE.

Oui, Giboyer déclare que l'égalité sera l'application du principe : *A chacun selon ses œuvres*, lequel « n'est pas incompatible avec une hiérarchie. » Le petit Giboyer objecte que ce principe est inapplicable; le grand Giboyer réplique qu'il est ap-

Digitized by Google

pliqué déjà, en partie du moins : que « l'adminis-
« tration, la magistrature, l'armée, pour ne pas
« parler du clergé, sont de véritables hiérarchies
« du mérite, qui n'ont pas bougé depuis soixante
« ans et sur lesquelles nos révolutions n'ont pas
« songé à porter la main... »

LE MARQUIS.

Le fait est qu'elles se sont contentées d'y porter le pied.

LE COMTE.

Il ajoute ce galimatias étonnant : « Et c'est ce
« problème à moitié résolu qu'on ose proclamer
« insoluble! Au lieu d'achever l'édifice dans ses
« parties provisoires, on le déclare atteint et con-
« vaincu de caducité et on aime mieux se confier
« à des ruines! » Vous voyez que je possède mon auteur. Mais que j'épouse Fernande — après trois semaines de veuvage, — si j'y comprends rien! L'humanité est un fleuve, l'égalité n'est pas un niveau! L'égalité sera réalisée par l'application du principe : « A chacun selon ses œuvres; » et il y a déjà des mécanismes d'application, qui sont l'adminis-

Digitized by Google

tration, la magistrature et l'armée, véritables hiérarchies du mérite... Que signifie tout cela? Que viennent faire ici ces prétendues hiérarchies! Et ces hiérarchies, simples échelles où les révolutions opèrent d'étranges dégringolades, en quoi peuvent-elles assurer l'égalité? Et cette égalité elle-même, qu'offre-t-elle de neuf, si elle n'est pas un niveau? Je vous prie de me satisfaire là-dessus, monsieur Gibaugier.

COUTURIER.

Vous êtes curieux, monsieur le comte. Mais enfin, puisque vous avez sondé les profondeurs de la comédie sociale, j'essayerai de vous répondre. Dites-moi seulement, — si vous le savez, — quelles sont les « parties provisoires de l'édifice? » Je n'entends pas bien cela.

LE COMTE.

Ce sont, je pense, les parties non encore munies de la hiérarchie du mérite qui doit y introduire l'égalité. La propriété, par exemple, me semble en plein provisoire. Il est impossible que Giboyer la trouve équitablement distribuée.

Digitized by Google

L'héritage fait des sottises. C'est assez qu'on ne puisse pas empêcher les priviléges de l'esprit de tomber à tort et à travers, sans leur permettre encore de fonder une fortune intégralement transmissible, et à qui? Comment! le privilége du génie se prolongerait en faveur d'un crétin par le privilége de la postérité! Et ce crétin non-seulement posséderait, mais transmettrait à son tour! Et mon oncle, abonné du « journal des écrevisses, » pourrait me laisser une terre et des rentes, à moi, éteignoir, tandis que Giboyer n'aurait à léguer au fils de la plieuse que son manuscrit immortel et l'honneur de son nom!

D'AIGREMONT.

Ce serait inique. Aussi voyons-nous la comédie sociale, prophète de la justice future, faire tomber tous les héritages sur le petit-fils de Giboyer.

LE COMTE.

Très-bien ; mais cela nous rejette dans l'aristocratie. Le petit-fils de Giboyer sera grand seigneur comme sous l'ancien régime, pour s'être donné la peine de naître.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Remarquez qu'il réunira deux bâtardises, celle de son petit papa et celle de sa petite maman, laquelle peut compter double, étant relevée d'adultère. Double ou triple bâtard, voilà le mérite. On doit bien quelque chose à de si beaux quartiers. Néanmoins, il y a là un point qui gêne, et qui me donne à penser que l'auteur n'a pas lu le livre de Giboyer, ou que Giboyer n'est pas complet.

D'AIGREMONT.

C'est ma pensée. Dans je ne sais quelle comédie moderne, un certain Mercadet, Giboyer d'affaires, stylant quelque jouvenceau qu'il veut poser, lui recommande de se dire socialiste. Le jouvenceau fait comme on lui dit, n'y entend pas autre chose, et finit pourtant par se donner une figure qui impressionne le bourgeois, et qui ne lui déplaît pas à lui-même. Notre auteur, si content d'avoir fait une pièce sociale, me représente cet ingénu. Il a écrit une pièce sociale, c'est assez gentil à son âge, sans qu'il se tienne obligé d'en savoir plus long. Et pourquoi prendrait-il tant de peine,

Digitized by Google

puisque le bourgeois est impressionné? Ne lui demandez donc ni ceci ni cela. Il vous a répondu: *Pièce sociale*, que diable!

LE MARQUIS.

Pièce sociale me semble plus fort que *tarte à la crème.*

D'AIGREMONT.

Incomparablement. Cela répond bien mieux à tout. Pièce *sociale* et non *politique* « quoi qu'on en ait dit; » pièce sociale « qui n'attaque et ne défend que des *idées*, *abstraction faite* (quel platras!) de toute forme de gouvernement... » et de toute forme d'idées. Prendre garde aux formes de gouvernement, et à la forme, à la logique, au lien des idées en matière sociale, c'est le fait du vulgaire. Le poëte plane. Ses lumières descendent des suprêmes hauteurs; verra clair qui pourra. Giboyer ne se trouve pas dans le nombre de ceux qui voient parfaitement. Giboyer n'est qu'un précurseur. Il traîne encore des idées du moyen âge; et comme tous les réformateurs de son espèce, qui n'ont guère que leur personnage en vue, il arrête tout à

Digitized by Google

lui-même. Le progrès lui semblera parfait lorsqu'il se verra dans la place d'autrui. Les Giboyers au premier rang de la hiérarchie du mérite; personne au-dessus d'eux, sauf César, qui s'appuiera sur eux; le pape égal de M. Coquerel; des tribunaux, une administration, des gendarmes, voilà le monde content. Les choses vont leur petit train accoutumé, et la dynastie Giboyer, bien établie, se perpétue à l'ancienne mode.

COUTURIER.

Eh bien, ce programme ne vous semble-t-il pas parfait, en ajoutant la grande liberté morale qui résultera de la théologie démocratique?

D'AIGREMONT.

Parfait pour Giboyer encore naïf et innocent, et déjà repu en espérance; mais il y sera donné des développements sur lesquels Giboyer ne compte pas. On peut prévoir qu'il y aura une limite d'âge pour le propriétaire et pour le chef de famille comme pour le militaire, le magistrat et les autres fonctionnaires. La logique le veut,

Digitized by Google

l'égalité l'exige, la pente y est. Ce seront de petits sires que le propriétaire et le père de famille, une fois dépouillés de la garde des vertus chrétiennes en eux et autour d'eux! De quel droit ce chétif individu serait-il possesseur, directeur et maître pendant une trop longue vie, au détriment de ceux qui attendent? Il est digne de la civilisation moderne d'étendre jusque-là son empire, de régler jusqu'aux chances du sort, jusqu'aux dons naturels, d'introduire là encore l'égalité. Je vous défie, le point de départ étant donné, de trouver cette idée aussi impraticable que vos préjugés chrétiens vous la montrent au premier aspect. Il ne sera pas permis de franchir une certaine limite de fortune ni d'en jouir passé un certain âge. Il ne sera pas permis d'être supérieur dans un art, dans une science. L'effort ignoble de l'envie deviendra la toute-puissance de la loi. On a déjà très-efficacement travaillé à réaliser le niveau des caractères, on trouvera moyen de procurer celui des esprits, des aptitudes, des génies. L'éducation gratuite et obligatoire fera cela; les règlements administratifs perfectionneront l'œuvre et achèveront de dompter et de râcler la nature. Ce qui domine le monde est un génie de ravale-

Digitized by Google

ment incomparable, le génie idiot de l'égalité. Demain, Giboyer sera un réactionnaire bafoué. D'un nouveau soulèvement de boue égalitaire surgira un nouveau Giboyer, qui méprisera le nôtre, qui le traitera de demeurant du moyen âge, de stupide encore chrétien. L'avenir est à Bicêtre; il recèle des trésors d'ineptie abjecte. Tout homme, en naissant, sera jeté dans le moule, taillé à l'emporte-pièce, mis sous le laminoir pour faire partie de l'infâme mécanisme, et ne pourra recevoir une autre destination. Les intelligences fonctionneront aussi servilement que les mains.

COUTURIER.

Vous vous croyez en Chine.

D'AIGREMONT.

Non, monsieur Gibaugier, je suis au Forum; j'ai la ville impériale sous les yeux. Avez-vous vu une salle d'asile? Il y a là des enfants de trois ou quatre ans qui marchent, manœuvrent, chantent, s'arrêtent, se taisent au coup de sifflet. C'est déjà un petit régiment. Plus de volonté, plus de spontanéité. Quand il s'y manifeste un génie tur-

Digitized by Google

bulent qui fait rire les autres, c'est-à-dire qui les distrait, il est immédiatement enveloppé, éteint, machinisé. Rendez la salle d'asile obligatoire, l'égalité le veut : au bout de quelques années, on ne rencontrera plus dans tout l'empire un seul casseur de réverbères, ni un homme pour se permettre quoi que ce soit qui puisse déplaire au pouvoir politique. On aura des hommes hardis en tout ce que l'autorité leur ordonnera, des héros et des gymnastes qui escaladeront nus les forteresses hérissées de canons, mais qui ne connaîtront rien en dehors de l'autorité, ni pères, ni frères, ni Dieu, et qui se sentiront empêtrés comme s'il leur manquait un membre, dès qu'ils auront perdu de vue leur caporal ou leur sergent de ville. Et il n'y aura plus d'art. L'artiste devra produire un brevet pour avoir le droit de pocher une lithographie; mais s'il a son brevet, s'il est dans la hiérarchie, il pourra, quel que soit son mérite, peindre des temples : et malheur à qui s'aviserait de critiquer le peintre de l'État! De même pour les gens de lettres : on fera le succès d'une pièce de théâtre, d'un livre, d'une ode, comme on fait un député. L'auteur recommandé passera victorieux; il aura pour lui le suffrage universel.

Digitized by Google

LE COMTE.

Quelles effroyables chimères!

D'AIGREMONT.

Ce ne sont pas des chimères : nous touchons la réalité.

LE MARQUIS.

Il y a une chose trop certaine : ce que les têtes les plus malsaines proposaient de plus fou, nous l'avons vu prendre un corps et opprimer en peu d'années la raison publique.

D'AIGREMONT.

Remarquez le dédain profond, le sans-gêne, l'ignorance avec lesquels sont aujourd'hui traités des principes que l'on injuriait encore il y a vingt-cinq ou trente ans. Pour ne pas nommer trop d'auteurs et ne point multiplier les exemples, relevez seulement les tranquilles blasphèmes de notre comédie sociale. Il y en a contre le mariage, contre la famille, contre la société. Ce n'est pas ce que l'on appelle « un penseur » qui a écrit

Digitized by Google

tout cela, c'est un homme du monde, qui apporte naïvement au théâtre le langage des compagnies qu'il fréquente. Compagnies peu vulgaires, puisqu'il est le point de contact de deux grandeurs qui ne s'aiment pas, mais qui sentent en lui ce qu'elles ont de commun.

LE MARQUIS.

Ah! l'esprit d'Égalité...

D'AIGREMONT.

Tout cela prouve que cet auteur, qui vous semble s'appliquer à révolter la conscience publique, n'y songe même pas; rien ne l'avertit qu'il blesse quelque chose de vivant. Giboyer fils, le pur, se voyant aimé de Fernande, s'écrie gentiment: *Vive le bon Dieu!* Il dit cela comme il dirait autre chose, sans vouloir être indécent et sans prétendre étonner personne. C'est le langage tranquille de la victoire. Giboyer prend ingénument le contre-pied du christianisme. Si vous voulez vous faire une idée de la civilisation giboyère, partez de là.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Voyez-vous, mon pauvre cher enfant, vous qui aimez tant la liberté, — et vous avez bien raison : — il y a deux esprits auxquels peut obéir le monde : l'esprit de vérité, et l'esprit de mensonge. D'habiles gens se disent sur le point d'en inventer un troisième, qui serait composé des deux premiers, mais ils se trompent, et ce prétendu troisième esprit n'est que l'esprit de mensonge, qui leur ment. L'esprit de vérité seul nous rend libres; l'esprit de mensonge nous asservit. Mais nous l'aimons... je dis nous, je veux dire notre malheureuse espèce. Il a toujours su lui préparer un pain qu'elle trouve souverainement agréable : *Suavis est homini panis mendacii.* — Vous désirez des explications sur les hiérarchies égalitaires, et notre ami Gibaugier ne se presse pas de les donner. Pour compléter ce que vient de dire M. d'Aigremont, j'avouerai que ces hiérarchies me font l'effet d'un trompe-l'œil destiné à conserver les distinctions sous le nom de l'égalité, comme le suffrage universel, la presse, la tribune, et quantité d'autres mécanismes, convenablement disposés et réglementés, me semblent

Digitized by Google

destinés à conserver le pouvoir, et mieux que le pouvoir, sous le nom de la liberté. Tous ces noms nouveaux recouvrent autant de vieilles choses. Cependant le nom n'est pas seul nouveau. Ces vieilles choses elles-mêmes sont retournées à la mode antique, et c'est ce qui en fait la nouveauté. Tout le monde n'est pas capable de reconnaître au premier coup d'œil des visages qu'on a perdus de vue depuis quinze et dix-huit cents ans. Aujourd'hui la liberté païenne et l'égalité césarienne se présentent avec un air de fraîcheur.

COUTURIER.

Que faut-il de plus?

LE COMTE.

Messieurs, vous raillez; je prends moins aisément mon parti. Tout cela m'épouvante et m'indigne. Quoi! l'abjection du monde païen, c'est là que nous allons!

D'AIGREMONT.

Mon jeune ami, nous n'allons plus : il y a longtemps que nous sommes partis, nous arrivons. Le

Digitized by Google

flot tout seul nous fait entrer dans le port. Ah! les bonnes gens qui disent que l'humanité ne rebrousse pas chemin!... Ils auraient l'air d'avoir bien raison, si nous ne savions que Dieu se réserve un dernier mot. Pendant de longs siècles, l'humanité, cédant à son divin guide et quelquefois même enflammée d'amour pour lui, a véritablement paru et véritablement voulu rebrousser chemin. Elle s'est éloignée de l'esclavage, de l'idolâtrie, du culte de la chair; elle s'est laissé détourner de l'abîme, elle a vogué vers les sources éternelles. Mais l'effort a promptement épuisé sa vertu. Lasse, elle a rejeté le guide qui lui montrait le ciel. Il s'obstinait, elle l'a frappé; il s'obstinait encore, elle l'a lié; et lâchant la rame et pliant la voile, elle s'est abandonnée à la pente du fleuve de mort. La voici revenue, fière d'elle-même, au bord du gouffre où l'ancre de salut l'avait arrêtée.

LE COMTE.

Non, nous n'y tomberons pas; non! L'ancre de la croix nous sauvera de nouveau; nous rebrousserons encore. Nous ne jetterons pas dans le gouffre, à la voix des histrions, l'honneur, la liberté, l'égalité, tous les dons de notre Christ. Il

Digitized by Google

y aura une révolte du sang chrétien contre ce plan d'infamie éternelle.

D'AIGREMONT.

Je le désire. Les révoltés ne seront pas nombreux.

LE COMTE.

Détrompez-vous. Même hors de nos rangs, plus de cœurs que vous ne pensez restent attachés à cette liberté que l'on sacrifie. L'impatience du frein, l'amour de l'indépendance ne sont-ils pas le caractère même du temps moderne?

D'AIGREMONT.

Un moment! Dans la lumineuse discussion entre les deux Giboyer, le père accuse « la confusion des langues. » Il n'a pas tort. Ce signe assuré du dépérissement de la raison est visible partout, et Giboyer n'y apportera nul remède, car c'est son grand moyen de succès. Pour nous, suivons jusqu'à la fin le conseil de saint Paul; conservons religieusement la santé des mots, qui importe fort à la santé de l'esprit. Il y a liberté et liberté. On

Digitized by Google

en distinguait une autrefois, dont les sectateurs étaient nommés, en bon français, les *libertins*. Celle-là n'est pas la liberté chrétienne, qui a sauvé le monde en refusant d'adorer les dieux de César, et qui a développé l'égalité en se limitant elle-même par le respect de la liberté d'autrui. Vous dites bien que le caractère du temps est la haine du frein et l'amour de l'*indépendance*. Or, voilà le malheur : l'austère liberté chrétienne n'est pas l'indépendance, au contraire, elle est un frein; que dis-je? elle est le frein. Frein sur le cœur, frein sur l'esprit, frein sur les sens, frein de tout l'homme. Si l'on dit d'un individu qu'il est *effréné*, vous donne-t-on l'idée d'un honnête homme? On ne le dirait même pas de Giboyer pour lui faire honneur. Cependant, qu'est-ce que Giboyer? Un homme intelligent qui a rejeté le frein, un vicieux qui s'est rendu indépendant. Mais, comme il faut honorer le vice, qu'a-t-on fait? On a donné un petit tour de langue. *Indépendant*, équivalent d'*effréné*, est devenu synonyme de libre, avec quelque chose de plus hardi et de plus honorable. Confusion des langues, ruine du bon sens! Après avoir, dans son indépendance, donné le jour au fils de la plieuse, Giboyer, dépendant

Digitized by Google

de la faim, fait les métiers que vous savez, entre autres le métier de prisonnier, qui n'est pas le plus vil. Plus tard, on ne sait pourquoi, cet indépendant devient esclave du sentiment paternel. Il retire du ruisseau le Moïse de la démocratie; il l'élève en s'imposant d'ignobles labeurs, mais il a l'honneur de ne point reprendre le frein divin : plutôt l'ignominie que l'obéissance, plutôt le garde-chiourme que l'ange gardien! Une vertu, ce serait une dépendance; il n'a pas de vertu, il a une *turlutaine* qui le laisse indépendant. Tout cela est très-conséquent. Une vertu pourrait l'induire à ne former qu'un honnête homme; avec un caprice, il est à peu près assuré de faire un objet semblable à lui, un *indépendant* qui lui appartiendra, qu'on ne lui *volera pas*, c'est-à-dire qui ne croira point au droit de Dieu.

LE MARQUIS.

Il y a dans l'air des courants d'inspiration qui se révèlent d'une manière bien étrange. Quand Giboyer dit à son fils : « Qui t'a volé à moi, cruel enfant? » il prononce un mot qui fut soufflé à M. Proudhon. J'ai lu de celui-ci un livret où il menace de tuer le prêtre qui tenterait de lui *voler* un

Digitized by Google

de ses enfants, en s'ingérant de lui conférer le baptême.

D'AIGREMONT.

Rien de plus naturel... dans l'ordre contre nature que l'on travaille à former. Et tous ceux qui s'y emploient doivent arriver à la même expression de la pensée génératrice. — Ne point subir le droit de Dieu, là est le fond sérieux de tout, le roc de la liberté philosophique. L'orgueil de l'homme accepte n'importe quelle humiliation, n'importe quelle livrée, n'importe quelle chaîne; il est laquais, il est proxénète, pourvu qu'il se débarrasse du Dieu personnel et vivant, ce spectre de la conscience, dit très-bien le même Proudhon. Et en effet, débarrassé de Dieu en lui et ne le rencontrant plus chez les autres, l'homme est Dieu lui-même, quelle que soit l'abjection où le sort le fasse tomber; il est Dieu partout où il se trouve le plus fort, soit par la vigueur de ses membres, soit par l'adresse de son esprit. Alors, il trompe, il pille, il écrase...il est libre!

LE MARQUIS.

Ajoutez que, même réduit en servitude et

Digitized by Google

dans une totale impuissance, l'indépendance philosophique ne l'abandonne pas : d'une part, elle l'affranchit de cette importune loi de Dieu qui lui commande de respecter ses maîtres, de leur pardonner et de prier pour eux ; de l'autre, elle lui donne le droit précieux de haïr, de maudire et de se venger.

D'AIGREMONT.

Voulez-vous maintenant une définition précise de l'indépendance matérielle, et vous plaît-il de savoir au juste ce que cela vaut ? Écoutez ce sordide Giboyer. Il y revient deux fois, comme à la belle métaphore de lécher la boue devant les pas de son fils, oubliant que c'est avec cette langue chargée de boue qu'il lui fait le cœur. Au premier acte, il parle d'aller en Amérique : « Si je vais là-bas, au « bout de six ans, je rapporte à Maximilien trois « mille francs de rente, *c'est-à-dire l'*INDÉPEN- « DANCE. » Au troisième acte, il est rédacteur en chef du journal clérical, il se trouve riche, et il presse Maximilien de quitter son emploi. — Nous avons, lui dit-il, mille francs par mois ! Maximilien, déjà moins simple, répond que ce n'est pas la richesse. « En tout cas, reprend Giboyer, c'est l'INDÉ-

Digitized by Google

PENDANCE. » Le noble Maximilien ne fait aucune objection. Ainsi, pour le Giboyer frais comme pour le Giboyer faisandé, l'indépendance, c'est trois mille francs de rente au plus bas; et si l'on a une turlutaine, mille francs par mois. En d'autres termes, c'est le pouvoir de vivre sans travailler ou de ne se livrer qu'au travail attrayant. A présent, mon jeune ami, je vous exhorte à combattre et à mourir s'il le faut pour la liberté et pour l'égalité; vous ne pouvez faire meilleur usage de la vie... Mais ne comptez que médiocrement sur le concours de ceux qui ont l'amour de l'indépendance, — et ne leur confiez pas vos secrets.

LE MARQUIS.

Est-ce votre sentiment, M. Gibaugier?

COUTURIER.

Écoutez, j'ai fait de mon mieux ressortir le sens démocratique et social de l'œuvre; je n'ai pas pris l'engagement de vous consoler. A présent, je donne ma démission d'avocat d'office, et je n'ai plus à vous dire que le mot de Pélissier : « Si vous n'êtes « pas contents, adressez-vous à l'Empereur. » Mais vous, monsieur le marquis, vous aviez promis de

Digitized by Google

nous montrer je ne sais quoi d'admirable dans cette production de l'esprit courant. Il me semble que le moment est venu.

LE MARQUIS.

Il est venu, en effet, avec l'accord sur lequel j'ai toujours compté, et je n'ai qu'un résumé à faire. Mais laissez-moi vous présenter auparavant une idée qui me revenait tout à l'heure en écoutant M. d'Aigremont. — Au mois de mai dernier, allant à Rome, je m'arrêtai un instant chez notre ami de Marseille. Il me conduisit à sa bastide, toute en fleurs sous l'ombre claire des pins. La beauté du lieu ne vous est pas inconnue : vous vous souvenez de ces rochers, de cette mer, de cette solitude aux portes de la ville. Un chalet, mais en marbre; une terrasse de château, la Méditerranée sous les yeux, des collines au loin; deux horizons, l'un de pointes noires découpées sur l'azur, l'autre de vagues bleues doucement remuées dans une brume d'or.

LE COMTE.

J'y ai passé au mois de décembre, et c'était délicieux.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ce n'est rien. Il faut voir l'endroit en habit de printemps. On ne peut imaginer ce que le premier soleil de mai y épanouit de richesses, y brûle de parfums. Accoutumés à l'opulence tranquille des chênes et des herbages, mes yeux du Nord s'étonnaient. Cette nature est fougueuse comme l'homme du Midi, prodigue de gestes, de discours, d'éclats de voix; tempêtes et chansons. Les longs rameaux jaillissent des moindres anfractuosités de la pierre; ils se groupent en buissons, se tordent en guirlandes, s'étendent en draperies; tout pétille de fleurs, toutes ces fleurs versent des aromes puissants. Pourpre, or, émeraude, azur, neige; la symphonie des couleurs est pleine et forte comme l'harmonie des parfums. On est pris par tous les sens à la fois. Je demandai à notre ami comment il avait fait pour ne point passer là sa vie à fainéanter.

LE COMTE.

Ma foi, mon oncle, votre description me donnerait envie d'y retourner dans ce seul but, et

Digitized by Google

aussi pour être garanti de l'aspect de Giboyer, qui ne doit pas s'éloigner beaucoup des tabagies.

LE MARQUIS.

Notre ami me répondit qu'il connaissait bien cette pente au rien-faire. Il ajouta en souriant que la délicieuse bastide ne servait guère que de but de promenade. Bâtie par entraînement de jeunesse, ornée par entraînement d'artiste, et enfin trouvée trop belle, elle est quasi abandonnée. Les hommes n'y demeurent point à cause des affaires, les femmes n'y veulent point séjourner parce que l'église est trop loin pour avoir la messe tous les jours. La messe, qui est la force de la pauvreté et la joie de l'aisance, est le nécessaire de l'opulence. La journée serait vide sans cela. Voilà ce que la vie apprend aux chrétiens qui veillissent sur des roses.

D'AIGREMONT.

Giboyer ne s'en doute point.

LE MARQUIS.

Il y a tant de choses dont Giboyer ne se doute pas! Pour moi, réfléchissant là-dessus, il me sem-

Digitized by Google

bla que je venais de toucher la racine vivace de la question d'Orient et de beaucoup d'autres questions. En Orient, la tentation de fainéanter a été victorieuse. L'homme s'est couché sous l'ombrage, parmi les fleurs, un sabre à la main; et entouré d'esclaves tremblants et pleins de vices, il a rêvé, plein de fatigue et d'ennui. Il a rêvé des délices plus énervantes, plus silencieuses: toujours printemps, toujours clair de lune, toujours jeune! Voilà le rêve. Pendant ce beau rêve, le sabre est tombé de la main du rêveur; et un jour on est venu de l'Occident lui apporter non le réveil, mais la mort. Les esclaves sont restés; ils ont baisé les pieds du victorieux, bientôt alangui et vaincu par le rêve oriental. D'autres occidentaux sont accourus, se sont dissous, ont alléché d'autres invasions: tout s'est engouffré dans le lit de fleurs. Rome s'y est couchée, et avec elle le monde. Que serait-il arrivé, si le christianisme n'avait pas suscité une Rome nouvelle? Qu'arriverait-il si cette seconde Rome disparaissait devant l'Alcoran de Giboyer? La décadence humaine reprendrait au point où le christianisme l'a interrompue; la matière ressaisirait son empire; le genre humain s'absorberait dans la nature et y périrait.

Digitized by Google

D'AIGREMONT.

Je le crois; et je crois même que cela se consommerait assez vite, vu l'abondance et la vigueur des éléments de destruction.

LE MARQUIS.

Le christianisme seul nous tient debout, par sa perpétuelle répudiation de la mollesse et de l'esclavage. Mais il y faut le christianisme intégral, celui qui nous donne la présence réelle du Dieu vivant, la parole vivante du Dieu présent. Le christianisme ébréché des hérétiques n'est qu'une philosophie. Il est impuissant à combattre cet envahissement de la nature qui trouve en nous tant d'ardentes complicités. La liberté, dignité si salutaire et si nécessaire, il faut que le christianisme nous l'oppose et surtout nous l'impose, et lui seul le veut, et lui seul le peut. Ce ne serait rien de nous défendre d'avoir des esclaves, il faut nous défendre de l'être. On dit que la plus noble aspiration de l'homme est vers la liberté; oui, et son penchant le plus violent est vers l'esclavage! Il veut y réduire les autres, il s'y précipite lui-même.

Digitized by Google

La grande affaire de l'homme est de se trouver un maître. A quel prix ne l'achète-t-il pas? Quels sacrifices ne lui fait-il pas? *Tu n'auras pas d'autre Dieu que Dieu!* voilà le premier article de la loi divine, et la première, la plus large, la seule solide assise de la liberté humaine. C'est ce que Giboyer efface avec mépris, sous le nom de droit divin. Giboyer ne propose pas une chose si nouvelle qu'il croit. Lisez l'Écriture, voyez les efforts de Dieu contre l'idolâtrie, ce principe générateur et ce complément de l'esclavage; écoutez les anathèmes d'Isaïe et des autres prophètes contre la frénésie de se faire des idoles, et d'aller les adorer sous les térébinthes, dans les ombres complaisantes de la nuit! L'idolâtrie emporte tout; elle règne dans le monde entier, elle arrive à ce perfectionnement de prosterner le genre humain devant une idole de chair. Le dieu Octave en était embarrassé, le dieu Tibère en était dégoûté. « O hommes faits pour la servitude! » Les autres ne s'en étonnaient plus, n'y pensaient plus. Le dieu Claude trouvait tout simple d'avoir des autels... Le vrai Dieu a triomphé par son Christ; le commandement divin a renversé l'idole infâme, et la liberté est née. Mais l'idolâtrie a conservé des temples sur la terre,

Digitized by Google

mais le penchant vers l'esclavage est resté dans le cœur de l'homme. Rarement il s'y montra tout à la fois plus habile et plus débordé qu'aujourd'hui. Il s'appelle la liberté, la fraternité, l'égalité. Le « père du mensonge, » père de l'esclavage, n'est jamais embarrassé de trouver de faux noms. Quelque figure qu'on donne à l'idole, l'idolâtrie est facile à reconnaître; quelque nom que prenne l'esprit d'esclavage, on devine aisément son travail contre la liberté. Voyez vos anciens libéraux de la presse et de la tribune en face de l'Italie et de la Pologne. Vos humanitaires, vos égalitaires, vos fraternitaires, comme tout cela est devenu « autoritaire » et regarde tranquillement dépecer la chair humaine! Comme tout cela s'abreuve carrément d'apostasie! Sont-ils assez commodes à toute œuvre de larrons et de bourreaux, assez sourds à tout cri des victimes? Croyez-vous qu'on les puisse révolter jamais, et que l'esprit fécond de la tyrannie vienne à inventer un attentat qui les décide à compromettre leur « indépendance » personnelle de cinq cents ou de mille francs par mois? Les voilà, les *gas* qui mangeraient d'un martyr pour une modique rétribution. Mais sans augmentation de gages, pour rien, pour le plaisir,

Digitized by Google

pour l'honneur, si le bourreau juge à propos que le martyr soit diffamé, ils sont là!... Laissez aller l'esprit d'esclavage, qu'il parvienne à enlever au christianisme le caractère d'institution sociale et le réduise à n'être plus qu'une philosophie, bientôt Claude aura des prêtres, et bientôt la race elle-même de Giboyer, courbée sous le bâton, cultivera pour d'autres ses jardins mal acquis. — Ah! Giboyer, mon ami, vous faites des discours contre le domaine temporel du pape, pour avancer le triomphe de l'égalité et vous procurer « une indépendance » qui vous permette de n'être pas honnête homme... Vous aurez du chagrin, Giboyer! votre fils sera réduit à l'égalité tout comme nous, ou il finira par payer comme nous le denier de saint Pierre, parce que s'il ignore que le pape garde son âme, il sera bien forcé de comprendre au moins que le pape garde sa caisse et sa maison.

COUTURIER.

Je vous remercie, monsieur le marquis, de cette philosophie de l'histoire. Ce n'est pas celle que m'enseigne la *Revue des Deux-Mondes*. Les gens de M. Buloz ne croient pas avoir autant que vous

besoin du Christ. Ils pensent, en moyenne, qu'ils pourront tout arranger sans cela. M. Buloz a ses points de vue, vous avez bien le droit d'avoir le vôtre. A présent, je demande les mérites de Giboyer.

LE MARQUIS.

Vous les avez vous-même à peu près tous décrits, mon cher ami, et je doute que l'auteur eût mieux su se faire valoir, en public ou dans l'intimité. D'abord, messieurs, rendons justice à ce nom de Giboyer. C'est très-sincèrement que je l'admire. On nous fait un nouveau français qui, passez-moi l'expression, parle tout seul et nous apporte des saveurs que ce noble idiome ne semblait pas pouvoir recéler. *Giboyer!* Nous avons aussi *les Ganaches*. Quels titres de comédies! Il n'y a pas même besoin d'y aller voir. Vous sentez, c'est-à-dire vous savez tout de suite de quoi il s'agit. Voilà le dix-neuvième siècle, voilà le mépris, la dérision, l'avilissement de la langue, signe certain de tous les autres avilissements; voilà, en un mot, le démocratique! Ce nom de *Giboyer* donné au français de l'avenir, j'appelle

Digitized by Google

cela un coup de génie. Il y a de la potence là-dedans. Avouez que l'ennemi le plus entier des rénovations modernes et de toutes leurs promesses n'aurait pas mieux baptisé l'homme-type de ces odieuses charlataneries. Autrefois le français se nommait Jacques Bonhomme, ou Montmorency : à présent c'est Giboyer; *Maximilien* Giboyer! Remarquez le prénom, qui est celui de Robespierre : par là Giboyer se rattache aux pères de 93. Si ce trait n'a pas été cherché, il est trouvé. Or, la pièce est pleine de traits de ce genre, qui vont droit contre les intentions de l'Auteur. C'est le grand mérite que j'y vois. D'un bout à l'autre, l'Auteur a eu des inspirations de Balaam, avec cette différence que Balaam envoyé pour maudire a béni, et que lui, qui voulait bénir, a maudit. Il est le Balaam de la démocratie; il la vilipende, la souille et la rend odieuse. Il la fait fille de Giboyer, bâtarde de Giboyer, infecte dans sa source, ignoble en ses mœurs et en son langage, inepte en ses conceptions, incapable de soutenir le choc d'un raisonnement. Il ne lui donne qu'un triomphe ridicule, une victoire sur des mannequins. Comme le diable, elle n'emporte que des âmes perdues, un

Digitized by Google

vieux roué, un vieil imbécile; elle les emporte, elle ne les conquiert pas : ils lui appartenaient déjà, l'un par ses vices, l'autre par sa sottise. Si j'avais été tenté de démocratie, la lecture de cette pièce m'aurait sauvé. C'est une démonstration par l'absurde des étonnantes misères intellectuelles et morales de l'école démocratique, et des supériorités encore éclatantes de la société chrétienne, même dans l'état de décadence où elle est tombée. Je sais trop que cette démonstration sera inutile pour le gros public, qu'il ne la comprendra pas, que tant d'aveux incroyables ne lui ouvriront pas les yeux. Couturier nous l'a très-bien dit, la foule en est là, de ne vouloir plus voir les choses que dans ce faux et cet absurde où les courtisans de la démocratie prennent soin de les lui montrer, pour caresser sa jalousie. N'importe, la démonstration est parfaite pour moi, pour nous; et je crois qu'il y a encore quelques âmes fières qu'elle éclairera et qu'elle fortifiera contre la violence du torrent démocratique.

D'AIGREMONT.

L'espérez-vous vraiment?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Oui. Je vois plus d'un esprit juste, mais troublé par le mal du temps, à qui Giboyer sera salutaire. Je vais plus loin, et pour vous exprimer tout mon sentiment par une métaphore à la Giboyer, je regarde cela comme un abcès qui crève extérieurement. C'est hideux, c'est douloureux, j'en conviens; pourtant la plaie est bonne. Le succès est une chose redoutable à la conscience humaine. Quantité d'honnêtes gens sont toujours tentés de croire que des succès répétés, éclatants, durables, ne peuvent pas ne point reposer sur un fond de justice; que tout victorieux est nécessairement doué de génie et même de vertu, que toute idée triomphante porte en soi le vrai et le grand. Eh bien! voilà, regardez; voyez ce *qu'ils ont dans le ventre*... Encore une bien belle métaphore de ce temps-ci, pour exprimer d'où viennent et à quoi tendent les aspirations de l'homme moderne, et encore un trait d'origine antique! Les philosophes ennemis du christianisme naissant avaient aussi quelque chose et même tout dans le ventre. Saint Paul disait d'eux : *Quorum Deus venter est.* Mais en-

Digitized by Google

fin, il reste des hommes qui ont quelque chose dans le cœur et dans la tête. Ce choc brutal vient remuer, indigner, enflammer ce quelque chose de chrétien. En vérité, il y a de quoi s'irriter, parce que le fait est plein de violence et d'injure; mais comme après tout on n'est pas déshonoré pour être molesté par les sergents de ville, j'estime qu'on devrait plutôt remercier la main de police qui nous soufflète de ce morceau de littérature autorisée. Ah! c'est là ce que vous avez à nous offrir de mieux contre nos principes; c'est là votre art, c'est là votre langue, ce sont là vos idées et vos conceptions sociales?... Merci mille fois, et nous sommes charmés d'avoir le fond de vos vues et de vos conseils! Eh bien, mais, tout abîmés que nous sommes, tout démantelés par vos victoires, tout pervertis par vos exemples, frivoles, oublieux de nos devoirs, misérablement éblouis de vos fortunes, misérablement séduits par vos divertissements, nous valons encore mieux que vous, et nous sommes intellectuellement et moralement plus forts. Nous gardons un dépôt de vérités vivantes et augustes que vos insolences nous rendent plus chères. Votre Giboyer, votre pontife, votre saint, que vous proclamez vous-même un chena-

Digitized by Google

pan, c'est un chenapan, sans doute, et déjà cette physionomie dont vous ne lui savez pas assez mauvais gré, le gâte auprès de nous; mais il a un autre petit défaut que vous n'apercevez pas : il est bête, ce beau génie. Il sait l'anglais, il sait écrire en plusieurs langues, il sait plaider le pour et le contre, il sait lécher la boue sur les pas de son fils, mais il ne sait point ôter la boue de son propre cœur : c'est bête! Il a su écrire un beau livre, il n'a pas su devenir homme de bien; il sait forcer des gens qui l'achètent à le payer plus cher, il ignore l'art de les forcer à l'honorer, il n'y tient pas, et son fils même ne l'honore que parce qu'il est formé par lui : c'est bête! Il sait se faire une indépendance de trois mille francs par an, mais son élève a déjà besoin d'une indépendance de mille francs par mois : c'est bête! Il se fait croquemort, contrôleur de théâtre, il se met la chaîne cléricale au cou, lui démocrate, lorsqu'il a tout ce qu'il faut, sans changer de drapeau, ni de linge, ni de style, pour gagner sa vie dans les journaux belges de sa naturelle couleur : c'est bête absolument! Ce Diogène habillé de crasse nous parle d'organiser l'égalité, comme s'il avait lui-même, pour être l'égal de tout le monde, autre chose à faire que

Digitized by Google

de prendre un bain! Je vous demande s'il faut tant de talent et d'honnêteté pour devenir un personnage? Mais non, maître Giboyer veut garder son odeur et sa parure; il prétend entrer au Sénat en habit de travail et sans même avoir besoin de laisser sa pipe chez le concierge!... Je vous dis qu'il est bête et qu'on s'en apercevra.

D'AIGREMONT.

Hélas! j'en doute.

LE MARQUIS.

J'augure mieux du monde. Nous en avons dit notre pensée assez franchement : il s'y fait des choses que je vois et dont j'ai horreur. Néanmoins, je n'y signale pas le caractère suprême et décisif de la mort, l'inertie du bien. Après tout, l'époque a de la vie, et cette lutte que la comédie n'a pas su montrer, elle existe.

D'AIGREMONT.

Je ne sais pas. Je doute que nous fassions une brillante figure dans l'histoire. Les entreprises ne manquent point, je l'avoue, ni l'appareil, ni le

Digitized by Google

bruit. Nous nous agitons beaucoup, ou du moins nous sommes très-remués par des machines très-puissantes. Il y a du tapage, de la fumée, des cantates... de mirlitons. Le plâtre prend des formes grandioses; il monte, il monte! On entend par intervalles des brouhahas immenses, des tempêtes d'acclamations, des rafales et des ouragans de rires. Sont-ce des œuvres qui s'accomplissent, des doctrines qui se choquent, des solutions qui s'opèrent? Est-ce la vie, ou n'est-ce rien? Dans cette foule, il faut la loupe pour apercevoir un visage; dans ce vacarme, il faut le cornet acoustique pour entendre une voix. On détourne un instant le regard de ce plâtre qui tout à l'heure s'élevait si haut; l'œil y revient et ne le voit plus. C'était un simulacre d'édifice, sa chute a produit un simulacre d'écroulement. A un autre! Notre fécondité, qu'une grande voix appelait la fécondité des avortements, enfantera-t-elle enfin autre chose que des simulacres? Notre industrie nous laissera-t-elle même des ruines? Question! De toutes parts, il surgit des tréteaux : nous y courons avec un âpre désir de nous amuser. Nous amusons-nous? Question! question terrible! Au fond, le genre humain, relié non plus par la foi, mais par des fils de fer,

Digitized by Google

et tassé devant les mêmes spectacles, n'est pas plus content de ses bouffons que de ses grands hommes : il méprise et s'ennuie. Gare! Il y a quelque chose de plus lugubre que le rugissement du peuple, c'est son bâillement. Tout peut finir par un effroyable sommeil sur un effroyable dégât.

LE MARQUIS.

Je ne dis pas non. Il en sera ce que Dieu voudra. Il a pesé les repentirs et les endurcissements, les bons desseins et les actions mauvaises, les prières et les blasphèmes. Je m'en rapporte à ce juge, pour les nations de la terre comme pour moi. A chacun selon ses œuvres!... Mourir sur Giboyer serait une vilaine mort!... Elle est possible et elle sera méritée. Pourtant, dans cette situation encore, je dis que l'auteur de *Giboyer* nous fait honneur et nous peut faire du bien. Il nous fait honneur en nous diffamant. Il est contraint de nous diffamer, de nous montrer autres que nous ne sommes, et de nous rapprocher enfin de son héros pour nous abattre devant lui. Avec les caractères que l'observation lui pouvait fournir, à prendre les champions du « principe ancien » tels qu'ils sont, sa pièce n'était plus possible, pas plus qu'avec son

Digitized by Google

héros tel qu'il est dans la nature. Il a beau mésestimer et bafouer la vieille vertu de l'ancien régime, il lui faut un Giboyer qui tienne de cette vertu-là, et en qui la *turlutaine* produise certains effets du ci-devant repentir ; qui se fasse père après avoir oublié six ans qu'il l'était ; qui ait voulu même être époux, et qui n'en ait été empêché que par la mort de la plieuse ; qui soit laborieux, sobre, dévoué, tout ce que le Giboyer *nature* ne saurait être, ne se soucie nullement d'être et n'est pas. Cela donc ne peut que nous devenir utile, en nous prouvant que notre vieille vertu a encore du bon, puisque Giboyer n'est présentable qu'à la condition d'en porter au moins le reflet. Recueillons précieusement les vaticinations du plus récent prophète de la démocratie, et persuadons-nous bien que, malgré le discrédit dont les honnêtes gens paraissent frappés près de lui, il faut encore leur ressembler en quelque point pour obtenir ses hommages. Assurément le créateur de Maximilien Giboyer, élevé pour devenir les délices du genre humain, — et pour avocasser devant la justice, ou pour faire des travaux de librairie à quarante francs la feuille dans un galetas, ou pour servir de secrétaire au député Ma-

Digitized by Google

réchal, — assurément, dis-je, le créateur de ce bijou ne voudrait pas avouer qu'il méprise Fitz-James et La Bourdonnais, enseignes de vaisseau; ou Crussol, Guitaut, et cent autres sous-lieutenants de cavalerie; ou Sabran, Rohan-Chabot, Gontaud-Biron, Puységur, Tournon, La Guiche, de Maistre, Renneville, et tous les soldats du Pape que je pourrais nommer, quoique ces cléricaux, la plupart élevés par M. de Sainte-Agathe, soient munis d'un père légitime. J'imagine aussi que Vogüé, quoique grand d'Espagne et absolument incapable de faire un discours contre le pouvoir temporel, ne lui paraîtrait pas trop hardi d'opposer son livre sur la Terre-Sainte aux travaux de librairie de l'enfant de Giboyer. Que vous dirai-je? je vais jusqu'à croire, enfin, que le Balaam de la démocratie, lorsqu'il siégera dans nos assemblées politiques, ne votera pas l'exclusion de quiconque aura épousé une femme avant d'en avoir postérité, ou n'aura pas laissé traîner n'importe où son fils unique, durant au moins six ans. Eh bien, avec cela et la première communion, nous pourrons nous soutenir et faire encore quelque chose. Nous pourrons du moins servir pour ensemencer la terre. Mon cher d'Aigremont, dus-

Digitized by Google

sions-nous borner là nos espérances, profitons des titubations de Giboyer, et ne nous laissons point aller aux mœurs démocratiques. (*Au comte.*) Vous surtout, mon cher enfant, qui verrez des spectacles probablement épargnés à mes yeux, — j'en ai d'ailleurs assez vu! — gardez pur et préservez du charançon ce grain qui ne sera enfoui que pour couvrir la terre d'une moisson abondante...

LE COMTE.

Soyez tranquille, mon oncle. Giboyer ne me séduit point et ne me fait pas peur. Sans trop présumer de moi, je me sens de cœur et même de taille à l'affronter partout.

COUTURIER.

Nous ne mourrons pas seuls, et quelqu'un nous suivra!

Comte Hugues, quand vous étiez tout petit enfant, et moi tout petit directeur des forges de votre oncle, qui s'obstinait à faire ma fortune, j'ai prédit qu'on ne vous empêcherait pas de porter le mousquet.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Ah! ça, pourquoi ne nous fait-on pas dîner? (*Il sonne.*)

MAXIMILIEN, ivre.

Monsieur le marquis, ça y est.

LE MARQUIS.

Comment, ça y est?

MAXIMILIEN.

Eh bien, ça y est sur la table. C'est servi, quoi!

LE COMTE.

Il est ivre.

LE MARQUIS.

Maximilien, vous avez vu le père Giboyer aujourd'hui?

MAXIMILIEN.

Puisqu'il dit qu'il est mon père!... Je n'en suis pas cause, moi.... Il faut bien que je voie mon père, qui dit qu'il m'a donné mon éducation.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Je vous ai commandé, toutes les fois que vous auriez vu le père Giboyer, d'aller vous coucher, et de ne paraître devant moi que le lendemain.

MAXIMILIEN.

Et mon service? Il faut bien que je le fasse! Je ne veux pas voler mes gages, moi!...

LE MARQUIS.

Vous le voyez, messieurs, partout les principes anciens. Oh! Giboyer n'en a pas fini! (*A Maximilien.*) Allez vous coucher. Et nous, messieurs, allons dîner. (*Ils sortent.*)

MAXIMILIEN, seul.

Ganaches!... — Néanmoins, que mon soi-disant père est un indiscret. Il me fait boire le soir; ça m'expose... Et c'est encore moi qui paye!... — Je ne trouve pas que ça soit bien.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

Il me reste encore quelques vides, je prierai l'auteur de *Giboyer* de m'aider à les remplir. Il me permettra de citer ici les passages de sa pièce qui regardent Déodat, et de donner à mes lecteurs sa préface tout entière.

EXTRAITS DU *FILS DE GIBOYER*.

(ACTE Ier, SCÈNE II)

LE MARQUIS.

La goutte ne m'a pas empêché de lire notre journal. Savez-vous que la mort de ce pauvre Déodat s'y fait cruellement sentir?

Digitized by Google

LA BARONNE.

Ah! quelle perte! quel désastre pour notre cause!

LE MARQUIS.

Je l'ai pleuré.

LA BARONNE.

Quel talent! quelle verve! quel sarcasme!

LE MARQUIS.

C'était le hussard de l'orthodoxie... Il restera dans nos fastes sous le nom du pamphlétaire angélique... *Conviciator angelicus.* Et maintenant que nous sommes en règle avec sa grande ombre...

LA BARONNE.

Vous en parlez bien légèrement, Marquis.

LE MARQUIS.

Puisque je l'ai pleuré!.. Occupons-nous de son remplaçant.

LA BARONNE.

Dites son successeur. Le ciel ne suscite pas deux hommes pareils coup sur coup.

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Et si je vous disais que j'ai mis la main sur un second exemplaire? Oui, Baronne, j'ai déterré une plume endiablée, cynique, virulente, qui crache et éclabousse; un gas qui larderait son propre père d'épigrammes moyennant une modique rétribution, et le mangerait à la croque-au-sel pour cinq francs de plus.

LA BARONNE.

Permettez, Déodat était de bonne foi.

LE MARQUIS.

Parbleu! c'est l'effet du combat : il n'y a plus de mercenaires dans la mêlée; les coups qu'ils reçoivent leur font une conviction...

———

(ACTE Ier, SCÈNE VIII)

GIBOYER.

Je veux le même traitement que Déodat... A quoi donc puis-je vous servir sinon à remplacer votre vir-

Digitized by Google

tuose? Vous avez pensé que la mauvaise honte ne m'arrêterait pas et vous avez eu raison. Ma conscience n'a pas le droit de faire la prude. Mais si vous avez cru m'avoir pour un morceau de pain, vous vous êtes trompé. Vous avez plus besoin de moi que je n'ai besoin de vous.

LE MARQUIS.

Oh ! oh ! voilà de la fatuité.

GIBOYER.

Non, monsieur le Marquis, vous trouveriez peut-être un garnement de lettres aussi capable que moi de vider sur quiconque une écritoire empoisonnée : mais l'inconvénient de ces auxiliaires-là, c'est qu'on n'est jamais sûr de les tenir. Or, moi, vous me tenez. C'est ce qui me met en posture de faire des conditions.

LE MARQUIS.

Ce raisonnement cornu me paraît sans réplique. Déodat avait mille francs par mois ; le comité voulait opérer une réduction sur ce chapitre ; mais je lui ferai valoir vos raisons.

GIBOYER.

Il ne voudra peut-être se décider que sur échantillon. Si je vous brochais d'ici à ce soir une tartine de Déodat ?

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Possédez-vous assez sa manière?...

GIBOYER.

Parbleu! pour m'en servir en la définissant, elle consiste à *rouler* le libre penseur, à *tomber* le philosophe, en un mot à tirer la canne et le bâton devant l'arche. Un mélange de Bourdaloue et de Turlupin; la facétie appliquée à la défense des choses saintes : le *Dies iræ* sur le mirliton...

LE MARQUIS.

Bravo! tournez ces griffes-là contre nos adversaires, et tout ira bien.

Voici maintenant la *Préface* de la comédie :

PRÉFACE DU *FILS DE GIBOYER.*

« Quoi qu'on en ait dit, cette comédie n'est pas une
« pièce politique, dans le sens courant du mot : c'est
« une pièce sociale. Elle n'attaque et ne défend que

Digitized by Google

« des idées, abstraction faite de toute forme de gou-
« vernement.

« Son vrai titre serait les *Cléricaux*, si ce vocable « était de mise au théâtre.

« Le parti qu'il désigne compte dans ses rangs des « hommes de toutes les origines, des partisans de « l'Empire comme des partisans de la branche aînée « et de la branche cadette des Bourbons. Maréchal, « actuellement député, le marquis d'Auberive, Cou- « turier (de la Haute-Sarthe), ancien parlementaire, « représentent dans ma comédie les trois fractions du « parti clérical, unies dans la haine et la peur de la « démocratie ; et si Giboyer les englobe toutes trois « sous la dénomination de *légitimistes*, c'est qu'en « effet les légitimistes seuls sont logiques et n'abdi- « quent pas en combattant l'esprit de 89.

« L'antagonisme du principe ancien et du principe « moderne, voilà donc tout le sujet de ma pièce. Je « défie qu'on y trouve un mot excédant cette ques- « tion ; et j'ai l'habitude de dire les choses assez fran- « chement pour ne laisser à personne le droit de me « prêter des sous-entendus.

« D'où viennent donc les clameurs qui s'élèvent « contre ma comédie? Par quelle adresse cléricale « soulève-t-on contre elle la colère de partis auxquels « elle ne touche pas? Par quelle falsification de mes pa- « roles arrive-t-on à feindre de croire que j'attaque les « gouvernements tombés? Certes, c'est une tactique

Digitized by Google

« adroite de susciter contre moi un sentiment cheva-
« leresque qui a un écho dans tous les cœurs hon-
« nêtes; mais où sont-ils, ces ennemis que je frappe
« à terre? Je les vois debout à toutes les tribunes; ils
« sont en train d'escalader le char de triomphe; et
« quand j'ose, moi chétif, les tirer par la jambe, ils se
« retournent indignés en criant : Respect aux vain-
« cus!

« En vérité, c'est trop plaisant!

« Un reproche plus spécieux qu'ils m'adressent, c'est
« d'avoir fait des personnalités.

« Je n'en ai fait qu'une : c'est Déodat. Mais les re-
« présailles sont si légitimes contre cet insulteur, et
« il est d'ailleurs si bien armé pour se défendre!

« Quant à l'homme d'État considérable et justement
« honoré qu'on m'accuse d'avoir mis en scène, je pro-
« teste énergiquement contre cette imputation : aucun
« de mes personnages n'a la moindre ressemblance
« avec lui, ni de près, ni de loin. Je connais les droits
« et les devoirs de la comédie aussi bien que mes ad-
« versaires : elle doit le respect aux personnes, mais a
« droit sur les choses.

« Je me suis emparé d'un fait de l'histoire contem-
« poraine qui m'a paru un symptôme frappant et sin-
« gulier de la situation troublée de nos esprits; je
« n'en ai pris que ce qui appartient directement à
« mon sujet, et j'ai eu soin d'en changer les circons-

Digitized by Google

« tances pour lui ôter tout caractère de personnalité.
« Que peut-on me demander de plus?

« Répondrai-je à ceux qui reprochent à ma comé-
« die d'avoir été autorisée, — c'est-à-dire d'exister?
« Le point est délicat. S'il est permis de comparer les
« petites choses aux grandes, je demanderai à ces pu-
« ritains, qui a jamais songé à reprocher au *Tartufe*
« la tolérance de Louis XIV. »

« ÉMILE AUGIER. »

J'ai parlé de quelques rédacteurs de feuilletons qui m'ont défendu et qui n'en avaient pas le droit. Ce sont, la plupart, des puritains démocrates qui, tout en faisant les délicats sur les façons de l'auteur comique, auquel ils reprochent de trop belles connaissances, ou comme il le dit lui-même, de trop hautes amitiés, ont su profiter de l'occasion pour m'injurier encore un peu. — Je ne veux pas laisser croire que je suis médiocrement reconnaissant des marques de sympathie que d'autres, parmi lesquels j'ai rencontré d'anciens adversaires, m'ont franchement données. Je les

Digitized by Google

prie d'agréer mes remercîments et j'oserais presque dire mes félicitations, puisque enfin ce n'est pas la chose la plus simple du monde de ne point hurler avec les loups. Je suis particulièrement heureux de pouvoir nommer ici M. Jouvin, rédacteur du *Figaro*. J'ai souvent reçu l'appui de son talent, aussi ferme que sa probité. Cette fois encore, il a protesté en homme de cœur, comme toujours, contre une agression capable d'étonner, même quand j'en étais l'objet. C'est par son compte rendu de la première représentation de *Giboyer* que j'ai eu connaissance de cette nouveauté.

J'écrivis alors à M. Jouvin quelques mots qu'il trouva bon de publier, et qui probablement ont provoqué l'étrange aveu de la préface sur le vrai personnage de Déodat. « Un reproche plus *spé-*
« *cieux*, c'est d'avoir fait des personnalités. Je
« n'en ai fait qu'une, etc... »

Voici ce fragment publié par M. Jouvin :

« J'étais averti qu'il y avait quelque chose pour moi
« dans *Giboyer*... Mais il me semble que je peux me
« promener hardiment dans Athènes, malgré la se-
« ringue d'Aristophane. Vous dites que c'est un sif-
« flet ; soit : cependant je crois que c'est une seringue.

Digitized by Google

« Je sens cela dans votre analyse même; et une se-
« ringue chargée d'eaux grasses de basse-cour! Du
« reste, si ce que vous rapportez est tout, Aristo-
« phane ne me reproche que la vérité : *Bâtoniste de-
« vant l'arche*, c'est mon métier, en effet. On m'a ac-
« cusé de vouloir faire le curé et même l'évêque; il
« me rend plus de justice. Je ne me suis jamais pro-
« posé que le rôle du suisse qui fait taire les mauvais
« drôles et met les chiens à la porte, afin que le service
« divin ne soit point troublé. J'ai fait mon métier;
» Aristophane fait le sien, qui est de diffamer les gens
« à qui on administre la ciguë... »

Cette lettre, mal interprétée, donna lieu aux explications suivantes, également adressées à M. Jouvin, après que l'Auteur de *Giboyer* eut publié sa préface.

Paris, 13 décembre 1862.

MONSIEUR,

« Je ne sens aucune nécessité de me défendre contre M. Augier. Son procédé comme son œuvre ont été très-bien appréciés; et, grâce à vous, sans me l'être proposé, j'ai dit moi-même de l'un et l'autre tout ce que j'en veux dire. Il me provoque en vain.

« M'étendre davantage ne serait pas d'ailleurs

Digitized by Google

si facile qu'il le croit dans son ingénuité comique. Pour sortir un peu des inutilités personnelles ou littéraires et aller au fond, il me faudrait un journal ou une brochure.

« Je n'ai point de journal, et il n'est pas encore question de me replacer à cet égard dans le droit commun. Une brochure exige bien des précautions et laisse bien des risques.

« Et puis, le sentiment de la proportion ne permet guère de consacrer une brochure à M. Augier. Il n'est encore qu'un satellite; on ne pourrait le décrire convenablement que dans une étude générale du système.

« Certain compère de M. Augier, M. Delord, autre ingénu, qui trempe dans le *Siècle* et qui croit aussi que rien ne manque à personne, observe que j'ai le droit de faire à mon tour ma comédie Giboyer. Ce M. Delord est certainement doué d'un joli rire! Mais si je trouvais séant d'imiter les mauvais exemples, je devrais craindre de perdre au moins mon temps. Faut-il apprendre à M. Delord qu'il y a une censure? Elle pourrait se trouver plus forte contre mon grossier dialogue qu'elle ne l'a été contre celui de M. Augier, académicien rompu au langage des cours.

« Et pourquoi prendrai-je tant de souci? Pour

Digitized by Google

accabler l'innocence. Car M. Augier, sauf envers moi, est innocent ou repentant. Je viens de lire sa préface. Il proteste de son respect pour tous ceux qu'on l'accuse méchamment d'avoir voulu vilipender; il atteste ses dieux qu'il n'a eu le dessein de vilipender absolument que moi. Un aveu si candide m'imposerait le silence quand même je me sentirais blessé.

« M. Augier, avouant l'intention d'injure et la diffamation envers moi, s'excusant sur le reste, me laisse uniquement le droit d'appeler le sergent de ville, chargé de protéger les citoyens contre l'injure publique, et qui leur doit cette protection dans les environs du Palais-Royal comme ailleurs. Mais demanderai-je aux tribunaux de faire décrocher de ce carrefour de morale le prétendu portrait au-dessous duquel mon nom est inscrit? A Dieu ne plaise? Je ne veux pas priver une partie du peuple français d'une distraction si policée, ni ôter à MM. les comédiens ordinaires de l'Empereur un gain où je perds si peu. Quant à prendre la plume dans le seul but de me venger, je ne l'ai jamais fait. J'ai défendu parfois ma situation, jamais ma personne, et ce n'est pas ici l'occasion de commencer. Le dédain est aussi une force. Je l'ai expérimentée avec un plein suc-

Digitized by Google

cès contre des adversaires desquels je n'estime pas que M. Augier se distingue essentiellement.

« Il me traite d'*insulteur*. Je l'ai peu lu; mais je le soupçonne de n'être pas très-fixé sur la valeur des mots : (il dit des *vocables!*) J'ai attaqué des adversaires que j'appelais par leur nom, et qui étaient armés comme moi, plus armés que moi. J'ai voulu être et je crois avoir été un combattant. Je ne me souviens pas de m'être embusqué dans une coulisse pour diffamer des pseudonymes, et d'avoir ensuite retiré ou confirmé, suivant ma commodité personnelle, les véritables noms soufflés au public. Cela, c'est le métier de l'insulteur, et le pire du métier. Et quand l'opération s'exerce en sécurité parfaite contre des gens tenus au secret, elle est de telle nature qu'aucun *vocable* français ne la caractérise parfaitement.

« M. Augier me semble avoir fait une mauvaise campagne. Il a reçu des avertissements pénibles. Suivant la belle métaphore qu'il a créée pour peindre les magnificences de l'amour paternel, le voilà réduit à lécher le chemin devant les pas de son *Fils Giboyer*. Cependant, ce fils de sa tendresse n'ira pas loin et arrivera crotté. M. Augier est un imprudent. Il a blessé la conscience publique; ses justifications ne seront pas agréées. Comme le

Digitized by Google

pauvre M. About, il s'est chargé d'un poids sous lequel il geindra longtemps.

« Je me sens moins à plaindre. J'ai plus d'amis que je n'en vois paraître autour du père de Giboyer, et des amis d'un autre ordre, que les grimaces des comédiens ordinaires n'écartent pas et ne refroidissent pas. Et enfin, pour tout dire, quand mes amis me restent, il ne m'est pas désagréable de voir un homme de quelque mérite, un petit immortel, prendre à ses frais le soin de m'entretenir encore d'ennemis, dans l'impuissance où je suis de me pourvoir moi-même.

« Agréez, etc.

« Louis VEUILLOT. »

Giboyer m'a contraint d'écrire beaucoup de lettres. J'en donnerai encore deux, qui contribueront à me préserver des attouchements du timbre, et où l'on trouvera quelques traits de la physionomie générale des gens de presse au temps présent. Ces deux lettres n'ont pas été envoyées à leur destination. Toute réflexion faite, je les avais

Digitized by Google

supprimées. Je ne voulais pas m'occuper toujours de Giboyer, et il ne me paraissait pas bien utile de réclamer contre les acolytes qui m'attaquaient directement, à sa manière, ou contre les compères plus discrets qui affectaient de me défendre. Il faut savoir dédaigner quelque chose. Mais maintenant la situation est bien changée ! Il s'agit de faire un juste volume, et je ne méprise plus rien.

La première lettre était destinée au *Courrier du Dimanche*, journal singulier, qui voudrait sincèrement servir la cause de la liberté et qui n'en peut pas venir à bout, par suite d'une totale incapacité de savoir ce que c'est. M. Weiss avait entrepris de me protéger contre M. Augier ; il me fit voir ce qu'un libéral protestant peut déployer de zèle pour la cause d'un catholique désarmé. Après avoir blâmé mon adversaire, il a fini par trouver que j'avais trop mérité mon sort.

A M. LE RÉDACTEUR DU *Courrier du Dimanche*.

MONSIEUR,

« A l'occasion des attaques inaccoutumées dont je suis l'objet, votre collaborateur, M. Weiss, me

Digitized by Google

fait une leçon contre laquelle je sens le besoin de protester, précisément à cause de sa physionomie semi-bienveillante.

« Nous n'oublions pas, dit-il, que M. Veuillot, *lui aussi*, a attaqué *sans plus de scrupule* que M. Augier, des adversaires désarmés et qui ne pouvaient lui répondre ; nous n'oublions pas que lui aussi il a *été* ou *paru* « satellite ; » nous n'oublions pas qu'à une époque où tant de républicains supportaient noblement l'exil..., il n'a pas craint d'appeler « restes quelconques » les dépouilles mortelles des victimes de février, qu'auraient dû rendre sacrées pour lui, à défaut d'autres motifs, les bénédictions de l'Église catholique... A la place de M. Louis Veuillot, nous nous serions souvenus de M. Clairville livrant en 1849 aux risées des badauds la personne de M. Proudhon. »

« Ce n'est pas tout de n'oublier rien ; il faut encore savoir exactement.

« La mémoire si pleine et si sûre de M. Weiss est très-mal informée.

« J'ai recueilli, en 12 volumes in-8°, tous mes articles publiés dans l'*Univers*, depuis 1842, époque de mon entrée à ce journal, jusqu'en 1860, époque de la suppression (laquelle ne fut motivée

Digitized by Google

sur aucune illégalité). Je défie qu'on y trouve une attaque contre un adversaire désarmé. Les polémiques dirigées contre le parti républicain au moment de sa déroute sont en général des *réponses*, et je n'ai pas répondu autant que j'étais attaqué. Rien donc qui rappelle les procédés et l'absence de scrupule de l'auteur dramatique. J'observe en outre qu'aucun adversaire n'est désarmé contre un journal, puisque toute personne nommée ou désignée a le droit de réponse dans le journal même. Si parfois les journaux entravent l'exercice de ce droit, ce ne fut jamais la coutume de l'*Univers*.

« Le crime d'avoir appelé « restes quelconques » les dépouilles des victimes de février, me paraît mériter peu que l'on s'en souvienne et n'autorise personne à me diffamer. Je ne pense pas non plus que ces restes, fort mélangés, dussent échapper à l'expression d'un doute pour avoir été bénis par l'Église. Ce n'est pas la bénédiction jetée sur le cadavre qui sanctifie la mort. J'ai d'ailleurs toujours et hautement honoré les soldats qui sont tombés victimes de l'émeute, fidèles au drapeau.

« Ce n'est pas la même chose d'avoir été ou d'avoir paru « satellite. » *Paraître*, dépend souvent de l'œil qui regarde et qui s'obstine parfois à mal

Digitized by Google

voir. Ai-je été « satellite ? » Et de qui ? Et à quelles conditions ? J'aurais souhaité que M. Weiss ne voulût point paraître indécis sur une question de ce genre. J'ai tenu dix-huit ans un poste laborieux, avec la ferme volonté de ne point conspirer et de ne point servir. Pour être libre dans le journal, je m'étais retiré d'une carrière administrative commencée ; au journal, j'ai fait la condition que l'on s'abstiendrait de toute opposition systématique. Jé prétendais seulement défendre ma cause, la même sous tous les régimes, la liberté de l'Église, hors de laquelle je ne vois de liberté possible pour aucune société ni bientôt pour aucun individu. Cette ligne est à l'écart de toutes les popularités et de toutes les récompenses, et je n'ai jamais demandé ce que je ne voulais pas mériter. Un satellite reçoit quelque rayon de l'astre autour duquel il gravite ; je n'aperçois sur moi aucun rayon émané d'un astre politique quelconque. Je n'ai à avouer qu'une seule faveur du pouvoir. Après le 2 décembre, le Président de la République voulut bien, à ma prière, faire rentrer un déporté républicain qui se disait repentant, et qu'à la vérité je ne croyais pas redoutable. C'est tout. Est-ce, à vos yeux, assez pour être ou pour paraître « satellite ? »

Digitized by Google

Un mot sur l'Aristophane du moment. En présence de ce poëte et de son œuvre, je n'avais pas, comme M. Weiss me le conseille, à me souvenir de M. Proudhon et de M. Clairville. J'ai vu en son temps la pièce de M. Clairville. Je l'ai blâmée. Elle profanait la religion (par ignorance, je crois), et l'auteur me parut servir plus efficacement que M. Proudhon lui-même les doctrines qu'il voulait combattre. D'ailleurs, il raillait M. Proudhon comme idéologue et ne le calomniait pas comme mercenaire. Ce seul point fait entre les deux œuvres et les deux poëtes une grande différence. Et puis, on était en pleine orgie, en plein carnaval, si vous voulez : chacun tirait librement sur chacun, et tout le monde sur les gendarmes. A présent il n'y a que les gendarmes qui tirent ; autre grave différence ! Et enfin, il n'existait pas alors, à Paris ni en France, de journaliste plus armé et plus redouté que M. Proudhon.

La seconde lettre est adressée à un journal de province, intitulé : *Le Progrès.* Ce journal a aussi son visage qui tente le pinceau. Il fait une opposition farouche aux tendances cléricales du gouvernement et aux pentes courtisanesques de l'ancien parti démocratique. Il est, lui, démocrate

Digitized by Google

orthodoxe et infusible. De temps en temps, un penseur de sa rédaction, utilisant tour à tour l'histoire, la philosophie, la théologie, la critique et l'onocritique, démontre par A et B jusqu'à Z que la démocratie vient du ciel tout droit, et qu'elle y mène, ou plutôt qu'elle constitue le ciel sur la terre, et que tout ce qui n'est pas démocrate est absolument méprisable. Mais n'est pas démocrate qui veut! Ces intègres, surtout le penseur, ne trouvent point Giboyer assez pur. Ils n'abîment guère moins le poëte social que moi-même. Ils le regardent comme un courtisan : après le clérical, c'est ce qu'ils connaissent de plus affreux... Cependant, l'on peut s'assurer qu'ils observent une grande différence de criminalité entre l'odieuse folie du clérical et la complaisance du courtisan. Au fond, mon *Progrès* n'est pas sans porter lui-même quelque petit signe d'attache. Il le dissimule, mais j'ai de bons yeux pour ces sortes de choses.

Chemin faisant, j'ai vu le col du chien pelé.

Il obtiendrait un jour le partage et même le monopole des annonces judiciaires, que je n'en serais pas étonné.

Digitized by Google

J'ai plusieurs ennemis dans ce *Progrès*. C'est là qu'écrit mon ennemi M. Gaboriau, plus illustre, et aussi mon ennemi M. Pélerin, plus exaspéré. Je ne sais pas ce que j'ai fait à mon ennemi Pélerin, mais il est insatiable. Les articles ne lui suffisent point, il se dépense encore dans la brochure, et il se surpaye le plaisir de distribuer gratis sa brochure aux personnes qu'il soupçonne de partager mes sentiments ou les siens. Pour moi, il me l'adresse en double et triple exemplaire, ce qui me permet d'être à mon tour généreux. Malgré ces prodigalités, je pense qu'il reste du Pélerin chez Dentu. Si l'on veut voir comment M. Pélerin m'arrache la peau, brise tous mes os et en répand la moelle, il faut s'adresser là. Je serais enchanté que M. Pélerin pût enfin vendre quelques exemplaires; je voudrais y être et jouir de son ravissement.

Pélerin sait si parfaitement me détruire, que l'illustre Gaboriau ne dédaigne pas de le copier. Il est terriblement mon ennemi, M. Gaboriau! Je ne sais pas non plus ce que je lui ai fait. Qu'avez-vous contre moi, Gaboriau? Je n'ai jamais dit de mal de son livre. Est-ce pour cela? Le livre de M. Gaboriau est intitulé *les Cotillons célèbres*.

Digitized by Google

Un livre, sans doute, où il a résumé toutes ses idées; un livre « beau et vrai ! »

Je fais le bonheur de l'illustre Gaboriau, et c'est ce que je veux. On ne s'occupe pas encore beaucoup de Gaboriau dans le monde; je commence sa renommée. Il a écrit dans son *Progrès*, que mes injures « sont de celles qui honorent. » Que M. Gaboriau donc croisse et s'élève sur la terre !

C'est encore dans le *Progrès* des jumeaux Gaboriau et Pélerin que j'ai lu, à mon extrême surprise, au bas d'une violente poussée, le nom de l'honnête M. Paul Féval, auteur plus fécond que Ducray-Duminil, et mieux imprimé. Je croyais que M. Féval ne faisait que des romans en douze tomes; mais ce puissant inventeur de clairs de lune prétend s'exercer aussi dans les petits travaux d'esprit. Il ne paraît point qu'il soit né pour cela. Il fait un journal intitulé *Jean Diable*, *Jean Rage*, *Jean Nuie*, etc. On voit tout de suite son possible dans le genre léger. Néanmoins, il diffame comme s'il n'avait fait autre métier toute sa vie. Il a tort. Premièrement, c'est sot; secondement, ce n'est pas honnête; troisièmement, c'est périlleux. Je l'avertis que j'ai trouvé qu'il allait un peu loin sur mon compte. Dans la situation où je suis, l'envie me prend

Digitized by Google

parfois de ne plus me laisser diffamer que par ceux à qui je ne croirai point d'autres moyens d'existence. Dieu merci! ce n'est aucunement le cas de M. Féval, la littérature qu'il fait se plaçant très-bien. Je lui remets sa faute parce qu'il est bon père de famille et auteur de plusieurs romans en douze tomes. Qu'il n'y revienne pas.

Plus heureux envers M. Paul Féval qu'envers tant d'autres, je sais ce qui l'a piqué : je l'ai pris pour M. Gaboriau, et c'est encore une considération qui m'incline à l'indulgence. L'honnête M. Féval avait à bonne intention pris ma défense contre Giboyer. Ce Giboyer m'est funeste! Se trouvant malheureusement en verve, il imagina, selon ses moyens, le plan d'une brochure que je devrais faire pour écraser mon ennemi. Il trouva même six ou sept titres de chapitres, fort piquants à son goût de *Jean Diable*, et il me mit tout cela sur le dos. Si tout était resté dans *Jean Diable*, il n'y aurait pas eu grand dommage; mais M. Gaboriau était là, en quête de choses gentilles pour ses lecteurs de province. Il rencontre l'esprit de l'honnête M. Féval, le flaire, en remplit sa besace et l'expédie au *Progrès* comme sien, c'est-à-dire comme mien. Or le *Progrès* a pris la louable habitude de m'envoyer

Digitized by Google

toutes les injures qu'il me dit : naturellement, il m'envoie cela. J'admire l'industrie de M. Gaboriau et je ne songe nullement à déranger ses opérations, tout en trouvant un peu vif que le premier venu se puisse permettre d'attribuer n'importe quelles platitudes de sa façon à un honnête homme qui souvent ne le sait même pas. Mais ils en font tant!

Cependant le plan de ma prétendue brochure tombe du *Progrès* dans les *faits divers* de tous les journaux. On m'écrit pour en avoir des nouvelles, on la demande à mon libraire, on trouve qu'elle tarde bien, on me fait des objections sur les titres de chapitres. *Jean Diable* se frotte les mains; et moi, je suis obligé de donner des explications. Une lettre où je disais qu'on m'attribuait l'esprit de M. Gaboriau est publiée à mon insu, et voilà *Jean Diable* qui devient *Jean Rage*. — Comment! vous attribuez à Gaboriau mon esprit à moi! mais vous ne lisez donc pas *Jean Diable?* Comment! vous n'êtes pas content! mais vous ne trouvez donc pas que mon esprit soit de l'esprit?... Il sort des gonds; il m'accuse d'ingratitude, d'orgueil, et d'autres choses qui sont les choses que je lui pardonne pour cette fois. Il a mes écrits : qu'il les lise et les traite à sa guise, je verrai si je dois lire les siens. Cela me semble suffisant. S'il veut ab-

Digitized by Google

solument s'en prendre à ma personne, qu'il vienne alors me demander des renseignements; sinon je l'enverrai aux juges, qui le feront taire. Précisément parce que je le regarde comme un honnête homme, je ne lui permets pas les calomnies que je peux tolérer encore chez d'autres. La question entre lui et moi est de savoir s'il me prête de l'esprit ou des farces ridicules. Il soutient que c'est de l'esprit, je soutiens que non. Circonscrivons là le débat. Pour prouver que son esprit est de l'esprit, il n'a nul besoin de me diffamer; — et, en tout cas, j'interdis cette diversion.

Cela dit, sans ombre de rancune, je suis d'ailleurs obligé à MM. Féval et Gaboriau de m'avoir fourni ce petit chapitre supplémentaire; et je termine par mes remercîments à

M. LE GÉRANT DU *PROGRÈS*.

« Je vous remercie, monsieur, de l'assiduité avec laquelle vous m'envoyez tous les numéros de votre *Progrès* où vos correspondants parisiens me disent des injures. Cela ne m'apprend pas

Digitized by Google

grand'chose; les calomnies même ne sont point nouvelles. Néanmoins je ne laisse pas d'y prendre quelque petit intérêt, et je vous serai obligé si vous voulez bien continuer. Je vous avertis seulement que je reçois ordinairement deux ou trois exemplaires du même numéro; c'est augmenter vos frais sans aucune utilité.

« M. Augier nous dit que le vertueux Giboyer va partir pour l'Amérique. Je ne le crois point. Giboyer ne se décidera pas à quitter sa patrie, où il est puissant et honoré. Si pourtant ce démocrate éprouvé venait à nous manquer, permettez-moi de vous informer que je sais à peu près l'adresse de trois ou quatre de ses pareils qui m'empruntent parfois cinq francs pour dîner. Ils sont tous très-capables de servir les journaux de votre couleur qui auraient besoin de se pourvoir, et je les leur adresserais bien volontiers. Je vous promets d'avance qu'ils ne ménageront aucun clérical, et moins qu'un autre celui qui a l'honneur d'être,

« Monsieur,

« Votre très-humble serviteur. »

Paris, 25 janvier 1863.

Digitized by Google

GIBOYER

DANS LES DÉPARTEMENTS

L'histoire de la mission de Giboyer dans les départements serait curieuse. J'espère que quelqu'un la fera. On y verra la destination future des muses approuvées.

De tous les détails donnés par les journaux, il semble d'ailleurs résulter que, jusqu'à présent du moins, la province n'est pas mûre. Giboyer s'est montré à peu près partout, il n'a eu de grand succès nulle part. Deux ou trois représentations contestées, en certains endroits une demi-douzaine, et il a fallu lever le pied. Là où l'on ne s'est point battu, l'on a bâillé. Quand la police avait fait sortir les siffleurs, l'ennui chassait le reste. Ainsi, asphyxié dans sa victoire, Giboyer est mort à Lyon, à Marseille, à Bordeaux, à Tou-

Digitized by Google

louse, à Rennes[1], à Lille. Dans cette dernière ville, la chute a été morne. Le préfet de Lille ne s'est point du tout si mal conduit que l'a prétendu M. Sarcey, et n'a fait nul obstable au triomphe de Giboyer. On ne cite qu'un grand fonctionnaire qui se soit décidément mis en travers : c'est le maréchal duc de Malakoff, gouverneur général de l'Algérie. D'après les journaux, il aurait dit aux amateurs de la comédie sociale : « Votre Giboyer « est un drôle. Je n'ai pas besoin qu'il vienne ici « insulter les honnêtes gens, et je lui ferme la « porte. Si vous n'êtes pas contents, adressez- « vous à l'Empereur. » Il faut croire que le zélé Sarcey n'a point su cela, car je n'ai point ouï dire qu'il ait tancé Malakoff.

A Nîmes, l'administration a mérité les éloges du zélé Sarcey, autant qu'à Alger elle aurait justifié ses plaintes.

La population catholique de Nîmes, qui forme

[1] Je trouve dans les journaux le détail suivant :

« A Rennes, le *Fils de Giboyer* avait été frénétiquement sifflé au premier acte ; le préfet ayant fait expulser les siffleurs, la pièce a pu marcher ; mais ce qui n'a plus marché du tout, ce sont les réceptions préfectorales. Le jour suivant, les salons de M. le préfet se trouvaient déserts. »

Digitized by Google

la grande majorité, ne voulait point de Giboyer et menaçait de lui faire un mauvais parti. Naturellement, la population protestante lui réservait un accueil contraire. Il semblait bon d'éviter le conflit; c'était le désir des catholiques. Les plus pacifiques et les plus fermes parmi eux rappelaient que sous Louis-Philippe on avait interdit la représentation du *Prophète*, afin de ne point provoquer des protestations dangereuses pour la paix publique. Ces considérations parurent puériles; l'administration, éprise de la belle littérature, tint bon, et *Giboyer* fut représenté.

Voici un récit où l'exactitude est aussi évidente que la modération. Je l'emprunte à l'*Opinion du Midi*, journal catholique, rédigé par un jeune écrivain fort digne de cette tâche très-rude aujourd'hui.

LE *FILS DE GIBOYER* A NIMES.

« Salle comble, succès complet! » s'écriait le *Courrier du Gard* quelques heures après la représentation du *Fils de Giboyer*, en quoi il avait pleinement raison. Oui, avant-hier la salle était comble et l'on a eu tout le succès qu'on voulait.

Digitized by Google

L'*Opinion du Midi* vient rendre compte de cette *solennité littéraire,* où l'on a vu, pour la première fois, les applaudissements de tout un parterre se mêler au bruit de la cavalerie sur nos pavés. Tout, en effet, devait être étrange dans cette comédie dont la représentation du soir n'était en quelque sorte que le cinquième acte, car elle durait, on peut le dire, depuis plus d'un mois.

Quelques jours après Noël, parut pour la première fois sur nos murs une affiche de théâtre où se lisaient ces mots : « Incessamment le *Fils de Giboyer!* » Le lendemain, ce fut *très-incessamment!* Puis cette promesse disparut, puis on la vit reparaître, et cela dura plus d'un mois. — Dieu sait les bruits qui coururent. Tantôt l'acteur principal de la pièce était indisposé, tantôt les rôles n'étaient point sus; tantôt... mais à quoi bon répéter tous ces commérages; bref, on en désespérait.

Mais on n'a rien perdu pour attendre, et le *Fils de Giboyer* a fait avant-hier son apparition sur notre scène, où tout était disposé pour le recevoir. Certes, il faut du plaisir à la foule, mais il faut de l'ordre aussi, et ce n'est point nous qui blâmerons l'autorité d'avoir pris des mesures pour l'assurer. Des soldats dans tous les couloirs, des agents de police presque à toutes les portes, et de la gendarmerie par-dessus le marché, voilà pour l'intérieur de la salle. Encore une fois, c'était bien, mais c'était encore mieux dehors.

Digitized by Google

Le spectacle que présentait à 7 heures du soir la place qui se développe au devant du théâtre mérite d'être signalé. Une foule considérable, au milieu de laquelle faisaient prime les billets de parterre, vendus par des gens à qui peut-être on ne les avait pas confiés dans ce but ; — sous le péristyle, de la troupe encore, contenant avec peine la multitude, au milieu de laquelle s'élevaient de temps en temps quelques bras qui montraient un coupon de loge ou une stalle retenue d'avance et n'en réussissaient pas mieux. Mais le théâtre a des portes dérobées. Il y a l'entrée des artistes, celle des cercles, et l'on a vu de hauts personnages en profiter.

Combien a-t-on délivré de billets à la porte, c'est ce que l'impartiale histoire ne saura jamais. On en a donné, c'est certain, mais fort peu. Tant de places étaient retenues d'avance. Jamais on n'avait vu de telles précautions chez les habitués du parterre. Après tout, peut-être les favorisés du jour n'étaient-ils point des habitués. — Puis, quand on arrive du dehors, d'Uchaud, Vauvert ou Gallargues, il faut bien retenir d'avance sa place, à moins d'avoir à Nîmes des amis qui puissent prendre les billets par douzaines ; mais il faut pour cela être bien avec la direction.

Laissons passer ceux qui parviennent à s'introduire dans la salle et demeurons un instant de plus au grand air ; car il y a eu deux scènes bien distinctes et il les faut décrire toutes deux.

Digitized by Google

Celle du dehors a son mérite. Sur ce point cependant il ne nous est permis que d'exposer les faits sans aucune réflexion. — La foule avait grossi sur la place. Elle atteignait presque les rues voisines. Pas un cri ne s'échappait de toutes ces poitrines. Il y avait beaucoup de curieux, quelques femmes, et force gens désappointés de ne pouvoir entrer. Peut-être les fantassins du péristyle ne suffisaient-ils pas à les contenir. Dans de pareils cas, rien ne vaut la cavalerie. C'est pourquoi sur les neuf heures un peloton de gendarmes, débouchant au trot de l'extrémité du boulevard, clairon en tête et le sabre à la main, a balayé la place, puis, se divisant en petites fractions, a fait une pointe dans les rues attenantes et est venu enfin se reformer en bataille sur les deux côtés du théâtre. Nous n'avons pas appris, heureusement, qu'aucun accident ait été la suite de cette manière héroïque, mais radicale, de débarrasser la voie publique. Quelques paletots déchirés, plusieurs personnes bousculées, voilà toutes les victimes de la soirée.

A partir de ce moment, la place a présenté le spectacle d'un grand carré vide et morne, dont les quatre côtés étaient formés par le théâtre lui-même, une compagnie d'infanterie et deux pelotons de gendarmes. Les spectateurs qui, pendant les entr'actes, se promenaient au foyer, apercevaient par le balcon cette scène étrange, et vraiment on se serait cru en état de siége, si l'on n'avait pas été à la comédie.

Digitized by Google

Et cela a duré plusieurs heures, pendant lesquelles, sous la protection de ces baïonnettes et de ces cavaliers, il y avait une autre foule qui applaudissait. Nous arrivons à la scène de l'intérieur, et comme ici nous sommes au théâtre, et qu'il ne s'agit plus de l'autorité, reprenons notre liberté d'appréciation.

La salle était comble et, il faut le dire, calme aux premiers instants. Le lever du rideau a été accueilli par un silence vraiment solennel, et les deux premiers actes n'ont produit que fort peu de sensation. Quelques tentatives d'applaudissements étaient bientôt réprimées par des chut! nombreux; beaucoup de passages à effet passaient inaperçus; le sommeil gagnait même quelques yeux. On n'a en aucune façon relevé la scène où ce pauvre Déodat est si bien drapé, celle où revient plusieurs fois le nom de M. de Sainte-Agathe; oui, toute cette partie de la pièce où l'auteur présente au public un jeune homme ridicule pour avoir le plaisir de montrer ridicules en lui la vertu, la confession et jusqu'à l'innocence, cette scène indigne n'a point été applaudie. Nous en félicitons le parterre, d'autant plus qu'il devait lui tarder de témoigner l'enthousiasme dont il avait fait provision.

L'heure est arrivée. Les théories politico-philosophiques du troisième acte ont donné le signal; et quand *Giboyer* a dit à son fils : « Le moyen âge a proclamé l'égalité au ciel, 89 l'a proclamée sur la terre, » une salve d'applaudissements est venue saluer cette préten-

Digitized by Google

tieuse antithèse, qui dit une chose fausse parce qu'elle est trop absolue. Franchement un observateur attentif pouvait reconnaître l'imminence de la crise à un singulier symptôme. Quelques instants avant la tirade capitale, on pouvait voir des mains s'écarter, pour se rapprocher bruyamment tout à l'heure. On aurait dit le marteau d'une horloge qui, au moment de sonner l'heure, s'éloigne lentement du timbre qu'il doit frapper.

En écoutant ce tapage, nous nous disions tout bas : Oui, les principes de 89 ont du bon.

Mais ce qu'il y avait de bon était connu avant cette époque, et il suffirait d'ouvrir la loi chrétienne pour le découvrir. Aussi nous serions-nous joint volontiers aux applaudissements, si M. Augier eût achevé son œuvre, et si, après avoir parlé de l'égalité, il eût dit un mot de la liberté. Sans elle, qu'est-ce que l'égalité, puisqu'elle peut exister dans la servitude et que tous les fronts peuvent être égaux aussi en s'abaissant sous le même niveau. Ah! si l'auteur avait touché cette corde, il aurait reçu des applaudissements vraiment sincères; mais chose étrange, et que nous ne nous chargeons pas d'expliquer, peut-être en aurait-il eu beaucoup moins.

Ces libéraux du parterre entendent, en effet, la liberté d'une façon particulière. Au milieu de leurs applaudissements trois ou quatre sifflets se sont fait entendre. Nous le savons pertinemment, ayant eu l'hon-

Digitized by Google

neur d'avoir les siffleurs pour voisins; et ce sont gens, on peut le croire, qui savent respecter et pratiquer ce qu'on appelle les principes de 89; seulement ils ne supportent pas de les voir servir d'instrument aux ambitieux ou aux ennemis de leur foi. A peine la note discordante a-t-elle été jetée dans le concert des applaudisseurs, que le parterre s'est écrié : *A la porte!* et l'on a vu ces libéraux appeler le commissaire au nom de la liberté !

Du reste, il faut le reconnaître, cette protestation par le sifflet a été isolée et ne s'est plus renouvelée. Les gens qui auraient sifflé n'étaient point dans la salle; ils étaient dehors, séparés de la pièce par l'infanterie et la gendarmerie.

La représentation a donc continué, soulevant de nouveau et à quatre ou cinq reprises les applaudissements qu'avait inaugurés le troisième acte. Nous ne pouvons rappeler ici les divers passages qui ont eu le privilége d'émouvoir l'assemblée. Ce serait pourtant un travail bien instructif; il suffira d'en indiquer deux qui nous ont frappé.

Au quatrième acte, quand Maréchal s'écrie : « Je vous demande un peu ce que c'est qu'un protestant qui ne proteste pas? » le parterre a cru devoir applaudir. M. Guizot est évidemment désigné dans le courant de la pièce par de transparentes allusions. M. Augier le nie sans doute, mais tardivement et personne ne le croit. Néanmoins, on a applaudi. Et à Nîmes!... A ce moment,

Digitized by Google

les siffleurs du troisième acte ont eu la tentation de reprendre leurs instruments.

Plus loin, dans le cinquième acte, cette parole de Maréchal : « Je méprise la noblesse, » a paru grandement flatter les sentiments démocratiques d'une partie de l'assemblée. Les applaudissements qu'elle a fait entendre nous ont semblé déplacés, et nous croyons que ceux-là au moins n'étaient pas dans le programme.

Le parterre fera bien de ne plus applaudir ce passage à la deuxième représentation. Et d'ailleurs, il faut se méfier du mépris de Maréchal. On connaît ces démocrates qui, sans traditions, sans passé, sans famille, *méprisent la noblesse* jusqu'au jour où l'usage leur permet, au moins sur leur carte de visite, d'anoblir leur nom roturier.

La dernière chute du rideau a été saluée par des applaudissements dont il serait puéril de méconnaître l'importance. Le parterre presque entier, une partie des premières et des secondes ont battu des mains, et dans le feu de l'enthousiasme on a rappelé tous les acteurs.

Hélas! c'est une preuve de plus que les applaudissements n'étaient point arrachés par le pur amour de l'art.

Et maintenant, pour finir par un mot sérieux, nous avons entendu certaines gens triompher de ce qui s'est passé avant-hier. C'est un triomphe en effet, mais pour ceux qui n'applaudissaient point, pour la foule qui

Digitized by Google

était de l'autre côté de la place et surtout pour celle qui était restée dans ses foyers.

Oui, *Giboyer* a été joué devant un public d'amis. Ceux qui pouvaient le siffler ont préféré s'abstenir. Ils ont suivi de sages conseils, et ceux qui le leur ont donné depuis un mois ne sauraient être soupçonnés d'avoir voulu troubler l'ordre et la paix.

Ce n'est pas au théâtre qu'il faut nous compter, mais ailleurs. Il est des cas où on peut s'abstenir, d'autres où l'abstention est une faute. Ceux qui ont applaudi *Giboyer,* où nous n'étions pas, nous trouveront, dans des circonstances plus graves, sur tous les terrains légaux où, fidèles aux lois et respectant la Constitution et le Pouvoir, nous pourrons lutter pour le triomphe de nos idées, inséparables, selon nous, du véritable intérêt de la patrie.

LOUIS-NUMA BARAGNON.

Nîmes a eu la faveur d'une seconde représentation, avec le même appareil militaire. Lorsqu'on allait procéder à la troisième, l'autorité militaire s'étant trouvée fatiguée, on a retiré *Giboyer* de l'affiche et on y a mis *Guillaume Tell.* Tout le public n'a pas bien compris ce changement. De bons paysans protestants, qui étaient venus pour applaudir *Giboyer*, ont consciencieu-

Digitized by Google

sement applaudi *Guillaume Tell*, croyant que c'était cela...

Une autre espèce de protection, moins bruyante mais non pas moins efficace, est donnée à *Giboyer*. Elle consiste dans un certain emploi de la loi sur le colportage.

Cette loi est très-bonne et je n'en veux dire ni n'en pense aucun mal. Elle a pour but d'entraver la circulation des livres qui, sans paraître mériter tout à fait les poursuites judiciaires et la suppression, ne semblent pas pourtant devoir être laissés tout à fait libres et tout à fait accessibles à la foule. C'est une discipline des couvents et des maisons d'éducation, où certaines choses ne se doivent lire qu'avec la permission des supérieurs. Discipline peu conforme, sans doute, à « l'égalité que 89 a proclamée sur la terre, » mais très-favorable à la moralité que le « moyen âge » croyait nécessaire pour bien vivre ici-bas.

En vertu de la loi et pour sa bonne application, on a institué au ministère de l'intérieur un

Digitized by Google

bureau qu'on appelle la Commission du colportage. Des écrivains plus ou moins connus (en général, ils le sont *moins*), désignés par le ministre de l'intérieur, composent cette commission, examinent les livres pour lesquels les auteurs et les éditeurs désirent obtenir le bénéfice du colportage, font leur rapport et décident, sous la sanction du ministre, si ce bénéfice sera accordé ou refusé. C'est la censure, comme on voit. L'Auteur du *Fils de Giboyer* a fait partie de la Commission du colportage.

En général, la Commission est large. Il suffit de prendre au hasard quelques-uns des ouvrages auxquels elle accorde son estampille, pour se convaincre qu'elle permet au petit peuple beaucoup de morceaux de haut goût. La règle du couvent social n'est pas bégueule! Cependant, elle a ses sévérités, et certains livres ou certains écrivains demeurent frappés d'un *index* inflexible. — Si je ne me trompe, je suis un peu de ceux-là. Je dois dire que je n'ai rien demandé personnellement, ayant de la répugnance pour tout ce qui est recommandation ou faveur, et préférant l'avantage de rester dans le commun. Mais, à diverses reprises, un des mes éditeurs a sollicité l'estampille

Digitized by Google

pour mes livres. J'en ai fait de bien innocents! l'estampille n'a été obtenue, je crois, pour aucun, pas même à l'époque où l'Auteur du *Fils de Giboyer* pouvait me donner sa voix. En ce temps-là, pourtant, outre l'innocence de mes livres, j'avais la mienne...

La sévérité de la Commission du colportage s'exerce aujourd'hui contre les adversaires de *Giboyer*. On leur refuse net l'estampille.

Un écrivain que je n'ai pas l'honneur de connaître, M. de Vanssay, a eu l'idée, bien peu dangereuse pour l'État et pour la morale publique, — à ce qu'il semble, — d'opposer l'auteur de Giboyer à lui-même. Il a mis en regard ses doctrines d'aujourd'hui et ses doctrines d'il y a quelque temps, formulées dans son discours de réception à l'Académie, où il fut reçu officiellement pour le compte de la morale entendue suivant le *principe ancien*. Mais cela ne paraît plus bon à lire, et le parallèle des deux doctrines reste au croc du libraire. C'est dommage, car l'écrit est honnête et piquant, et les morceaux qu'il cite de M. Augier (principe ancien) sont pleins d'excellentes choses. Un bon pathos de bonne grosse

Digitized by Google

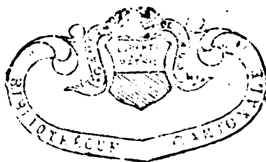
vieille morale, en style tout à fait régulier et qui égale les meilleures pièces de M. de Pongerville.

Quant à Giboyer, paré et remparé de toutes les estampilles, il circule avec une facilité bien capable d'exciter mon envie.

Mais je suis si bien armé pour me défendre!...

FIN.

ERRATUM. — Page 9, ligne 16, *au lieu de* : tenté à déplaire, *lisez* : tenté de déplaire.



Digitized by Google

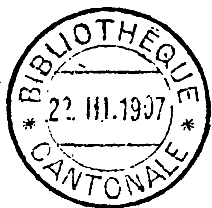
Digitized by Google

TABLE

Paris. — Typ. de P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

16

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

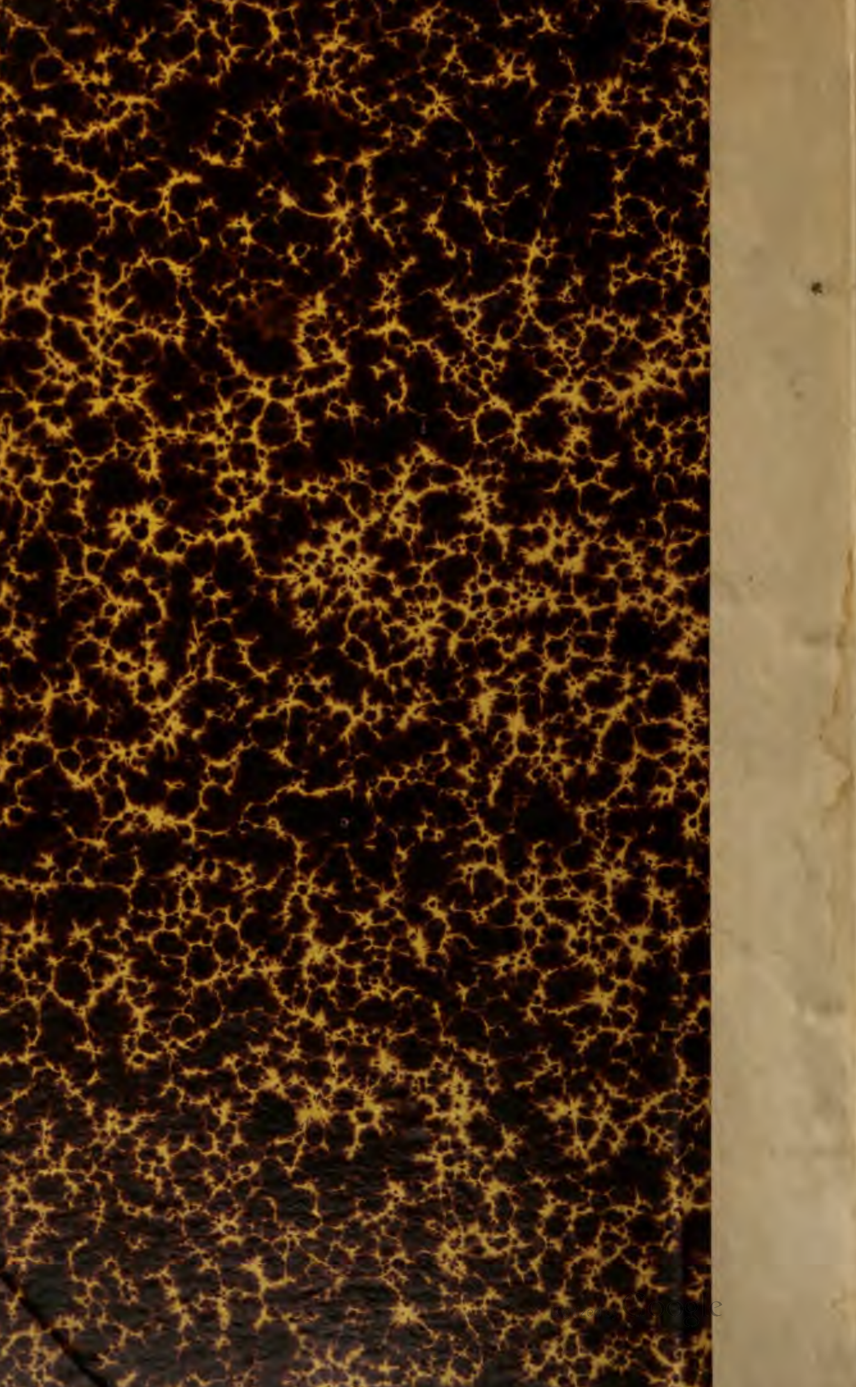
-9. 6. 1910

H. CORNAMUS
RELIEUR
LAUSANN





Digitized by Google



Digitized by Google